This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

UC-NRLF
$B 312 085

ANDRÉ SALMON

MONSTRES CHOISIS

TROISIÈME ÉDITION

PARIS
ÉDITIONS DE LA
NOUVELLE REVUE FRANÇAISE
35 & 37, RUE MADAME. 1918

DU MÊME AUTEUR

CANNIBALISME.

TENDRES CANAILLES, roman.

LE CHASS'BI (campagnes d'Artois et d'Argonne).

HISTOIRES DE BOCHES.

LA JEUNE PEINTURE FRANÇAISE.

LA JEUNE SCULPTURE FRANÇAISE.

POÈMES (épuisé).

LES FÉERIES, poésies (épuisé).

LE CALUMET, poésies (épuisé).

LE MANUSCRIT TROUVÉ DANS UN CHAPEAU.

ANDRÉ SALMON

MONSTRES CHOISIS

TROISIÈME ÉDITION

PARIS
ÉDITIONS DE LA
NOUVELLE REVUE FRANÇAISE
35 & 37, RUE MADAME, 1918

MONSTRES CHOISIS

J'attendais, vautré dans un fauteuil de cuir, fumant des cigarettes, tandis qu'en bas, dans sa clinique, mon père, penchant sa myopie sur d'affreuses nudités, répondait par des formules aux terribles aveux des pauvres souffrant tous les maux qui terrassent les esclaves.

— Ça y'a pris en plein travail, m'sieur le docteur ; y'a trois de ses camarades qu'est déjà morts comme ça et son père, qu'était dans la partie, qui nous restait des deux mois à l'hôpital.

— Trois cuillerées par jour et des bains chauds. Voici les bons. Trois cuillérées, ne vous trompez pas. Et pas d'alcool, nom de Dieu ! Vous reviendrez samedi.

Savant docteur, guériras-tu mon mal ? Quelle belle formule pourra répondre à ma confession ?

Outre la fausse traite que tu as dû payer ce matin, il y a encore en circulation un chèque signé du nom de mon oncle.

Mon père entra. C'était un honnête homme. Il pouvait me regarder en fronçant le sourcil, les lèvres méprisantes et les bras superbement

croisés sur sa poitrine que piquait de rouge une étroite rosette.

Et c'était un homme à principes, qui portait une redingote vénérable et démodée, une cravate noire et des lunettes d'or.

J'avais, moi, un joli complet d'amoraliste, une cravate tendre, des souliers vernis, un gilet de soie et pas un sou dans mes poches. Fichu métier que celui de voleur quand on l'exerce par distraction !

Le jour baissait. Mon père tisonna le feu et, sans allumer la lampe, vint s'arrêter à deux pas du coupable, du malade.

J'étais très semblable aux clients pauvres de mon juge ; je rusais pour me réconforter et je songeais :

— Du courage ! Quand la nuit aura tout envahi, ton père te dira : Va-t'en ! et ce sera fini.

J'ai oublié les prolégomènes ; j'entends encore :

— Tu n'es qu'un sagouin ! Entends-tu ? Un sagouin ! A quinze ans, déjà, tu as volé ta sœur. Tu as raté Centrale, tu as raté Polytechnique. Au régiment tu as été mauvais soldat ; tu devais

aller à Biribi. J'ai intrigué au Ministère pour te sauver, j'ai eu tort. Qu'as-tu fait depuis ? Journaliste, tu t'es soûlé à la brasserie et tu n'étais même pas fichu de mettre l'orthographe. A la Bourse... à la Bourse ! Ah ! Ah ! parlons-en de ton passage à la Bourse...

Je redoutais un réquisitoire, c'était un vulgaire acte d'accusation.

La pluie, maintenant, tambourinait régulièrement les vitres ; les camions, les autobus, les fiacres dévalant la rue du Havre pour investir la cour de Rome, confondaient leurs fracas en un même jeu roulant, monotone et saccadé, et cette symphonie urbaine et la danse de la pluie s'unissaient en ma tête légère pour ne plus composer qu'une phrase sommaire, inlassablement répétée :

— La formule... la forrmule... la forr-mule...

Mais mon père ne la fournissait pas. Il continuait, négligeant toute chronologie :

— Et dans quelles conditions as-tu quitté le collège d'Alençon, petite crapule ? Est-ce toi qui a barboté deux cents francs chez Pichard ?... As-tu jamais eu des remords ? Des remords ! Ah !

ouat, va te faire foutre ! Ame de fille ! Catin !

L'ombre nous enveloppait.

— Quand la nuit aura tout envahi ton père te dira : Va-t'en ! et ce sera fini.

Mon père écrasa sa large main, baguée d'anneaux modestes, sur le marbre de la cheminée. Il reprit, gourmand de sa honte :

— Veux-tu que je te rappelle ce que le préfet des études d'Arcueil m'écrivait à ton sujet en 1896 ?

Le pauvre homme me vit sourire et moi je le vis chanceler. Car un sourire, le sourire d'un vicieux, d'un faible, d'un voleur sans le sou, est une arme terrible, un redoutable levier capable d'ébranler l'édifice des principes accumulés, entretenus, polis depuis soixante années.

— Cela te fait rire, gredin ? Va-t'en !

Je ne voyais plus rien que le crâne luisant de mon père, dans la nuit installée au foyer. Derrière les carreaux, Paris prodiguait des gaîtés de feu d'artifice.

La voix paternelle proféra :

— Je te chasse !... Ne reparais jamais ! Jamais !

J'avais, durant la mercuriale, remarqué un louis au coin de la cheminée. Je le raflai avec beaucoup d'adresse et sortis, sans faire claquer la porte.

Le concierge me salua très poliment.

Parbleu ! était-il informé de ma déchéance ? Quelle déchéance ? J'avais été cassé de mon grade dans la hiérarchie familiale comme on m'avait, au régiment, arraché mes galons de maréchal des logis. Mais quoi ? m'ayant maudit, l'un et l'autre, mon colonel et mon père n'avaient pu que me libérer !

Je n'appartenais plus à aucune caste. J'étais beau, j'avais un équipage dandy et un louis dans ma poche. Et mon père ne m'avait pas même embarrassé d'une formule ! Non, pas d'ordonnance. Ce docteur était spécialiste et ma maladie ne ressortissait pas à sa compétence.

Ce soir-là, j'ai pris l'apéritif sur les boulevards, des messieurs impeccables m'ont serré la main. Mais, à son grand étonnement, je n'ai pas rendu le salut à un vieil ami de mon père. La classe ! Ohé ! La classe !

LES COMPLICES

J'ai passé la soirée dans un music-hall. C'est de cela dont je me souviens le mieux. Programme très chic. Un ballet de jeunes Anglaises aux jambes nues. Ces mômes m'ont fait songer aux petits chats miaulants que j'étranglais au temps béni de mon enfance heureuse. Très bien aussi l'Homme qui passe à travers les glaces. Il m'a rendu service en me dégoûtant à jamais du merveilleux scientifique. J'ai applaudi à en déchirer mes gants de daim blanc la Comtesse Lydie de Horn, bête remarquable, vieille comme Morgane, sans doute, et comme elle engageante.

Elle chantait nue, avec des bas dorés et un chapeau de roses naturelles.

C'est de ce premier soir que date ma liaison avec Liane.

C'est elle qui eut envie de moi, parce qu'elle me remarqua la première. Mais quand je la vis elle me plut assez. Belle fille, grâce à son art. J'aime le fard, les chevelures orfèvrées, les harnois savants ; et les parfums de la chimie me flattent singulièrement mieux que l'arome des plus rares bouquets ou des chairs les plus vierges.

J'offris à boire. Liane souriait en suçant son chalumeau. Elle me dit :

— Tu es joli homme. Emmène-moi.

— Je n'ai pas le sou.

— Ça ne fait rien, j'ai le béguin.

J'ai vécu longtemps, plusieurs mois, j'ai mal compté, dans le lit de Liane, à sa table bien servie ; à plat ventre aussi, près d'elle, sur la peau de tigre, devant le feu. Car elle ne manquait pas — et c'était son seul défaut — de quelque littérature. Parfois, Liane me disait :

— Il faudra que je te fasse connaître mon frère, il te plaira beaucoup. Tu sais que nous avons été très bien élevés. C'est comme toi, d'ailleurs. Pauvre chéri !

Ou bien elle me questionnait :

— Qu'est-ce que ça veut dire : mal tourner ? Voyons, est-ce qu'on tourne bien ou mal ? Non, n'est-ce pas ? C'est la vie...

A Liane aussi on avait négligé de glisser la suprême formule. Mais sa courte philosophie m'était une morale suffisante. Et je goûtais au bonheur dans une exquise somnolence.

LES COMPLICES

Un jeudi, Liane étant au music-hall (elle tenait beaucoup à la clientèle posée du public des matinées), j'avais négligé la flânerie coutumière — au bois, au café, à l'aventure — à cause d'une migraine ou bien d'une incapacité absolue à prendre la plus molle décision. Blanche, la hideuse servante à bec de lièvre, qui parfois me tenait compagnie, était absente elle aussi. La bibliothèque de Liane n'avait plus d'attraits pour moi. Allais-je bâiller d'ennui ?

Pour ma dilection, je trouvai dans un chiffonnier en bois de rose, offert par le baron Coston, le monsieur du mardi, un manuscrit à peine jauni, d'un mince volume, noué d'une faveur tendre. L'ayant déplié je reconnus l'écriture de Liane.

J'avais trouvé l'aliment de ma paresse. Bourrant d'abord, ma courte pipe anglaise d'un tabac blond opiacé ; à l'aise dans mon pyjama de soie, aplati sur le sofa, je commençai ma lecture.

L'affreuse ! L'innocente ! La sublime confession ! Et comme je m'applaudis d'avoir dérobé ces pages !

II

« Ce fut le 7 avril 189., trois jours avant Pâques, que l'on assassina mon père. On l'égorgea dans son lit, la nuit. Ni mon frère ni moi qui couchions, presque côte à côte, dans deux petites chambres étroites, n'entendîmes sa plainte. Pourtant, aujourd'hui, je me souviens bien avoir perçu une voix qui n'était pas celle de notre père ; mais c'est d'aujourd'hui seulement que je m'en souviens, et il y a maintenant dix années que l'on a tué dans son lit le comte Hubert de Preulan qui fut l'époux de notre mère et ne nous aimait pas.

La chambre de Georges, mon frère, était tendue d'un papier bleu pâle à fleurettes d'argent, fortement déchiré. La mienne, d'identiques proportions, avait été tapissée jadis d'un papier fabuleux sur lequel s'effaçaient les silhouettes crues des personnages de La Fontaine. Rien ne différenciait

nos deux petits lits encadrés de toile blanche, comme des lits d'hôpital, mais chacun appelait sa propre couchette : le navire !

Dans des corbeilles s'entassaient nos jouets particuliers. Accessoires sportifs convenant à Georges qui était maigre et vigoureux ; poupées dont s'occupait encore le vœu de mes quinze ans.

Quelquefois Georges, que la nuit inquiétait, heurtait au mur. Son poing résonnait à l'endroit précis du papier où l'on voyait le loup croquer l'agneau. Il n'était pas rare que Georges cognât ainsi à la cloison à diverses reprises. Je devais lui répondre de la même façon et il n'y avait pas d'autre moyen de l'apaiser. Mais certains soirs Georges dormait paisiblement.

Nous avions coutume de dire, en nous éveillant :

— Le loup a parlé trois fois cette nuit !

ou :

— Cette nuit le loup a bien dormi.

La nuit où notre père fut assassiné le loup ne parla pas.

Même nous dormîmes, sans rêve, plus tard que de coutume et neuf heures sonnaient à la petite

horloge suisse, en forme de châlet, quand vint nous éveiller Claudine que nous avions surnommée, à cause d'une incertaine ressemblance avec quelque imagerie pédagogique, Blanche de Castille.

Elle remplissait à la maison l'office de femme de charge et nous servait aussi de gouvernante. Mais lorsque nous étions lavés et vêtus, sa tâche, en ce qui touchait notre service, était terminée, jusqu'au coucher, et personne ne s'occupait plus de nous.

A peine savions-nous de l'abécédaire ce que notre mère, dont je n'ai pas gardé le souvenir, avait eu le temps de nous montrer avant sa mort soudaine.

Peut-être est-ce pourtant à ma mère que je songe si je revois une femme de trente ans, en peignoir chinois, triste et pâle, qui nous caressait tremblante d'amour, avec des doigts glacés. Mais rien ne m'apparaît de son visage. Je crois malgré cela qu'elle dût être très belle. Pourquoi ?

Blanche de Castille entra et j'ouvris les yeux. Elle portait, le matin, un châle bleu recouvrant ses cheveux plats et retombant en plis égaux sur son corps émacié.

Quoi qu'il advint, elle souriait d'un sourire animal qui rendait plus hideux son bec de lièvre. Blanche de Castille alla de l'une à l'autre chambre, ouvrit les fenêtres donnant sur le jardin et ordonna à Georges, qui rechigna, de s'habiller promptement.

Quand il fut à peu près vêtu et qu'elle m'eut agrafé ma robe du matin, Blanche de Castille me conduisit chez mon frère et là, à mon grand étonnement, — car elle n'était pas prodigue de câlineries dont nous n'étions guère friands — nous fit asseoir sur ses genoux maigres.

— Enfants, nous dit-elle, je vais vous faire pleurer. Ma pauvre petite Jacqueline, et vous Georges, qu'est-ce qui vous ferait le plus de chagrin ?

Nous frissonnions sans comprendre, car sa douceur inhabituelle avait quelque chose d'effroyable. Georges rusait vainement pour se délivrer de son étreinte.

— Auriez-vous beaucoup de peine si votre bon papa mourait ? Mes pauvres chéris, vous n'avez plus de papa.

— Papa ! nous écriâmes-nous en échangeant nos regards épouvantés.

— Monsieur le Comte est mort cette nuit, venez l'embrasser pour la dernière fois.

Nous prenions rarement nos repas auprès de notre père. Il s'absentait souvent, où bien s'enfermait dans ses appartements pour y mener une vie telle que nous n'en devions pas être témoins.

Trop d'incidents fortuits nous laissaient déjà beaucoup à deviner. Ce matin-là il y avait un peu plus de deux semaines que nous ne l'avions vu.

Georges n'avait pas de larmes mais il était très pâle et je crois qu'il avait peur, simplement, parce qu'il lui fallait poser ses lèvres sur un cadavre. Moi je songeais à l'abandon. Nous étions des enfants perdus. Qu'allait faire de nous Blanche de Castille ? Et je pleurais.

Nos chambrettes se trouvaient sous les combles d'une vaste maison provinciale. Bien que Pierre, le cocher Maître-Jacques, eut chauffé comme de coutume, l'escalier trop large, presque béant, me parut une route de glace et le froid (il neigeait sur le verger en fleurs) me fit si mal aux doigts

que je pleurai plus fort. Blanche de Castille nous menait par la main.

Quand nous fûmes à la porte de la chambre, elle dut sentir se roidir nos doigts fragiles car ses mains rèches de lavandière s'ouvrirent un peu ; elle s'arrêta, nous lâcha tout à fait et elle ne trouva pas un mot à dire et n'eut pas un geste pour nous pousser plus avant. Nous attendîmes, silencieux, puis, d'une même décision, nous entrâmes sur la pointe de nos souliers.

Des étrangers occupaient la chambre qui nous épargnèrent de voir trop tôt le mort ; deux messieurs que je ne connaissais pas nous poussèrent tout doucement vers le lit.

C'est alors que je jetai ce cri si terrible, qu'on l'entendit de la rue où des femmes qui bavardaient au seuil se signèrent, m'a-t-on rapporté plus tard.

Nul n'aurait pu dire si le visage de mon père était un masque de bourreau ou de martyr, tant il semblait avoir souffert et tant était atroce la grimace de haine de sa bouche torturée. On n'avait pu fermer ses yeux qui accusaient, cherchant le meurtrier parmi tous, et il avait au cou comme une

large morsure d'où le sang coulait encore en un mince filet noirâtre. Entre ses mains grasses et molles qui ne se rejoignaient plus quelqu'un avait placé un crucifix d'ivoire ; il glissait un peu sur le drap trop tendu. Sur la table de nuit, une branche de buis émergeait d'un verre de cristal taillé à facettes et dans lequel nous avions souvent vu boire notre père.

J'entendis un inconnu grommeler :

— Ça n'est pas un spectacle possible pour des enfants.

Je me réveillai sur mon petit lit, entre les rideaux blancs largement écartés. Une infecte odeur d'ammoniaque empestait l'atmosphère et Blanche de Castille à l'ignoble sourire me tapait dans les mains.

Georges n'était pas un enfant tendre et je ne le vis pas une seule fois pleurer, mais tout le jour ses dents claquèrent et les pas nombreux, des pas étrangers qui retentissaient dans la maison, sans respect pour le mort, nous jetaient l'un contre l'autre, éperdus. Cependant Georges me querella. Il m'appela « buse » et « idiote ». J'eus une peine infinie qu'il fut si dur un pareil jour et pourtant

étais-je assez accoutumée à ses rebuffades !

Deux jours la terreur devait habiter cette maison.

Vers le soir, Blanche de Castille nous servit un repas de fortune auquel nous ne touchâmes qu'à peine et à huit heures nous ordonna de nous mettre au lit.

Nous obéimes, mais en suppliant notre gouvernante de ne pas emporter les lumières. Elle y consentit, sans nous répondre, et, même, prit la peine d'emplir une lampe presque épuisée et qui pouvait s'épuiser avant l'aube.

Georges ne cogna pas au mur. Mais, avant minuit, je l'entendis se lever, il s'habilla à demi et entra dans ma chambre, sans frapper, sa lampe à la main. Il tremblait de froid et d'angoisse ; le visage éclaboussé par la flamme veillant sous l'abat-jour rose, il était livide. Georges posa sa lampe près de la mienne, sur la cheminée, et vint s'asseoir au bord de mon lit. Il me regarda profondément et demanda :

— Qui est-ce qui l'a tué ?

— Je ne sais pas.

— Moi non plus.

— Des voleurs ?

— On n'a rien pris. Quelqu'un d'ici ?

— Qui alors ? Ça n'est pas Pierre.

— Ni Blanche de Castille.

Ni Georges, ni moi n'accusions en pensée l'un ou l'autre des domestiques, pas même Rose, la fille de cuisine un peu épileptique. Mais j'eus plus peur encore à songer que nous avions pu toucher la main de l'assassin.

Georges ajouta :

— Il venait de sales gens ici.

— Que veux-tu dire ?

— Ne fais donc pas l'imbécile, tu le sais bien, ce que je veux dire.

Je n'osai rien répondre. Georges disait vrai et nous avions surpris bien des allées et venues suspectes. Parfois, on préparait à la cuisine des repas succulents dont nous avions les reliefs, et à l'heure du souper sonnaient d'étranges convives à faces patibulaires ; ils nous regardaient en ricanant s'ils nous reconnaissaient, quand nous nous promenions sur le cours avec Blanche de Castille.

Il venait aussi des femmes pauvres en toilettes

tapageuses et des pauvresses vêtues de hardes avec des rubans frais au cou. Presque toutes avaient le visage peint et souvent nous les vîmes s'en aller en pleurant.

Georges se tut. Il essaya de prier mais il se releva bientôt en s'écriant, mécontent :

— Des blagues !

Et un flot de sang lui monta au visage. Il s'assit de nouveau au bord de mon lit, me prit la main et nous n'échangeâmes plus une parole.

Toute la nuit nous entendîmes dans la chambre de Blanche de Castille, voisine des nôtres, le vrombissement irritant d'une machine à coudre.

Au jour, on nous fit abandonner nos frais costumes de la veille pour de hideux vêtements noirs, confectionnés en hâte.

III

« D'avoir usé la nuit sans sommeil, nous avions une flamme aux tempes, les paupières bouffies et une grande lourdeur d'esprit, si bien que nous ne savions plus du tout ce qui nous accablait.

— Venez avec moi, dit Blanche de Castille, qui, voyant notre terreur, se hâta d'ajouter :

— Venez avec moi au salon.

Nous n'étions pas entrés trois fois dans cette pièce et je pus ce jour-là seulement la contempler à mon aise.

Très vaste, elle était entièrement recouverte d'un riche tapis fleuri de couronnes de roses mais souillé, à quatre places, de liqueurs poisseusses, étoilé d'imperceptibles éclats de verre. Puisque je n'avais jamais mis les pieds dans un théâtre, d'où vient que l'ameublement fixa mon esprit

d'enfant qu'exaltait une mort affreuse sur cette idée : le Théâtre ?

Les chaises, le canapé et le grand fauteuil boiteux avaient été jadis des pièces précieuses. Le temps et les vers avaient entamé le dessin des bergeries libertines roses et bleues la peinture des dossiers s'effritait, blanchâtre sur un fond roux, comme ces palais dévastés qui deviennent lentement de pauvres maisons de briques.

Dans un angle, deux grandes figures de bois, disproportionnées, s'élevaient jusqu'à mi-hauteur des miroirs ternis en quoi leurs jeux immobiles se répétaient.

J'aime toujours dans ma mémoire ces deux figures aimables, provenant l'une d'une chapelle, pillée, violée ou écroulée, l'autre de quelque folie du XVIII^e siècle, un ange et un nègre. Le nègre moins grand qu'un homme mais un géant devant l'ange ; les lèvres retroussées, des bracelets aux pieds, le chef enturbanné et tout entier rouge, noir et or, brandissant un candélabre à quatre branches en fleurs.

Les dents du nègre étaient dorées sous les larges lèvres d'un vermillon cru.

L'Ange, percé d'une infinité de minuscules blessures, allongeait jusqu'au tapis de roses ses ailes à peine repliées. Plus rien qu'un mince manteau de lèpre verdâtre recouvrait ses épaules ; un livre, si lourd apparemment qu'il semblait contenir toute la science, s'ouvrait en ses mains étroites. Mais l'on n'aurait su dire qui enseignait l'autre, du nègre hilare au flambeau resplendissant ou de l'Ange attentif.

J'avais souvent rencontré, par les rues de la ville, où chacun le saluait, ce vieillard au front luisant examinant longuement l'effigie sacrée et le profane simulacre.

Courbant d'un geste arrière sa petite taille, il contempla avec l'attention un peu triste de ceux qui suivent la chevauchée des nuages une vaste tapisserie dont tout de suite le sujet m'étonna. Georges ne s'occupait que des quatre ou cinq personnes, le Parquet du Mans et des gens de police, qui se trouvaient réunies au salon.

La tapisserie était ordonnée en triptyque avec une composition centrale plus vaste que les deux autres. A gauche, apparaissait une jeune femme,

blonde aux cheveux étroitement tressés, et qui, vêtue d'une longue tunique blanche découvrant à demi une jambe rasant le sol, brodait ; de lourdes larmes aux yeux. A ses pieds, s'élargissaient trois écheveaux de soie, dont deux rouges. Dans le fond, sur les marches d'un palais à colonnade, un guerrier barbu torturait une femme pareille à la dolente ouvrière et de frissonnants peupliers couvraient de leur ombre pacifique la scène d'infamie.

L'image centrale figurait un festin. Devant une table royalement servie, un homme à longue barbe, en tous points semblable au guerrier cruel torturant la blonde victime dont il arrachait la langue, avait joyeusement soupé.

Sur la nappe éclatante pesaient de lourds hanaps pareils à des tours, des vaisselles d'or, des verres de Venise et de Bohême, des fruits mûrs en des coupes fragiles. Trois lévriers, fouaillés par des pages en justaucorps mi-partie rouge et jaune, se disputaient de sanglantes boucheries et des os rompus.

En une longue robe de brocard vert, relevée à la hanche par une cordelière d'or, une femme aux

lourds cheveux de nuit, sans ornements, inclinée en une révérence de cour, présentait sur un plat ciselé une tête d'enfant fraîchement tranchée.

Le convive à face d'ogre grimaçait d'épouvante et, au fond de la salle, une troupe de femmes armées faisaient luire les fers de leurs lances aux flammes des flambeaux réfléchies aux miroirs des boucliers entrechoqués.

A droite, au-dessus d'un jardin chimérique où fleurissaient des roses impossibles, parmi des bosquets noirs, des jets d'eau bleus et des kiosques de marbre rose, s'élevait dans l'azur crépusculaire, déchiré de rais obliques, un épervier aux larges ailes immobiles, une hirondelle le fuyant.

Sur la plus haute branche, comme dans la chanson, un rossignol chantait, tandis qu'au plus proche buisson plongeait un faisan au plumage de pourpre et de lumière.

J'admirai que cette imagerie, miraculeusement diverse, eut, vraisemblablement, un sens complet.

IV

Comme j'en étais là de mon étonnement, un étranger que rien ne m'avait encore dénoncé, un homme grand et lourd, à barbe blonde, les yeux très gros vacillant sous d'énormes lunettes rondes cerclées d'écaille, assis auprès de la fenêtre la plus éloignée, plia en quatre, méthodiquement, divers journaux sur lesquels je pus lire : *Un assassinat mystérieux*, *Le crime du Mans*, *Sanglante énigme*, *La nuit rouge*, d'autres encore. Quand il eut plié ses journaux, l'homme blond les fourra tous ensemble dans une basque de sa redingote et, m'ayant examiné des cheveux aux talons ainsi que Georges qui, redevenu tout petit garçon, se suspendait aux jupes de Blanche de Castille, il jeta, comme pour lui-même et sans nécessité, cette interrogation :

— Les enfants sont là ?

Puis il ajouta.

— C'est parfait. Dépêchons.

Le petit vieillard amateur d'antiquités se retourna et rejoignit en sautillant son chef ou son collègue, ce que je n'ai jamais su.

— Eh bien, Laurent, grogna l'homme blond s'adressant à un comparse poussiéreux, vous n'avez rien préparé ?

— Mais, monsieur le Procureur, on n'a pas trouvé d'encre dans la maison.

— Il fallait en acheter.

— On n'a pas trouvé non plus de table convenable, sauf celle de la salle à manger qui n'est pas transportable.

Le procureur haussant les épaules tendit à l'humble Laurent un stylographe, et cet objet nouveau pour lui, allumant la convoitise de Georges occupa tout entier son esprit.

— Puisqu'il n'y a pas de table, vous écrirez sur le piano, il est assez large !

Et Laurent, un greffier je pense, fit tourner pour le mettre à sa hauteur le tabouret dont le pas de vis cria comme un chat-huant, et sur le vieux piano

dont le bois était fendu, il s'installa sans aise, jouant distraitement quand il n'écrivait pas, avec les bobèches de stuc rose.

— Claudine Livraud, ordonna le procureur, approchez et redites-nous ce que vous savez.

Blanche de Castille fit alors un récit dont je n'ai rien retenu, de cette voix sèche d'intendante économe qu'elle avait pour rendre compte à mon père des dépenses de l'office. Pierre le cocher parla à son tour ; posément et lentement. Il s'aventura péniblement mais sans s'égarer, en homme méfiant et certain, dans des explications topographiques des lieux, inutiles et précises. Quand il eut achevé, Pierre s'immobilisa dans une attitude de respect, la casquette pendante entre ses mains réunies. Le défi allumait ses yeux, il semblait dire :

— Je n'ai pas tué mon maître (ce qui était vrai), mais, si je l'avais tué, faudrait être bien malin ou me déchirer pour me le faire avouer.

On le renvoya.

— Pierre Lebel, retirez-vous et introduisez la fille de service.

Rose claquait des dents, terrorisée. Elle avait

été interrogée le matin mais on devait lui poser encore une question.

Elle fit une réponse incohérente, sans regarder les magistrats, puis elle se jeta aux pieds de Claudine en lui baisant les mains et il fallut l'emporter, parce qu'un peu d'écume montait déjà à ses lèvres translucides.

— Les gendarmes sont là ?

— Oui, monsieur le procureur.

— Qu'ils amènent cette fille.

Un policier ouvrit la porte du salon et, dans le couloir fit un signe.

Il y eut un cliquetis de sabres traînés sur le parquet et bientôt parut, entre deux gendarmes, une triste créature dont jamais le souvenir ne pourra déserter ma mémoire.

On avait dû la saisir au lit, le matin même. Des hommes sans pitié, pareils au policier dont la vue me glaçait, avaient, de leurs gestes automatiques qui la lia ent, dressé devant elle l'ombre de l'échafaud ; elle avait supplié, oubliant que ces hommes étaient la geôle même, leurs mains des clés et leurs paroles brèves des grilles.

LES COMPLICES

Sous un chapeau extravagant de velours hérissé, enturbanné de tulipes, des cheveux blonds et comme poudrés de cendre presque rose flottaient, gardant encore quelque chose des apprêts minutieux du dernier soir — sur un jeune visage, flétri par d'immondes veillées.

Elle était jolie malgré son nez trop épais, un peu de fard avivait encore ses joues et la fille mordait, peut-être pour dompter ses sanglots, des lèvres qu'elle n'avait pas eu le temps de rougir.

La prisonnière portait une robe du soir, d'un bleu fané ; celle qui traînait sur un sofa, celle que les argousins lui avaient jetée, et la boue tenace des promenades citadines maculait ses souliers de peau blanche chaussant de très petits pieds qui n'avaient pas de repos.

Le vieillard fluet, tendant vers elle une main creuse en forme de coquille, dit assez bas :

— Enlevez les menottes, gendarmes, c'est tout à fait inutile.

La fille remercia d'un signe de tête qui fit trembler toutes les tulipes du chapeau fou et ramena un peu plus de cheveux autour des yeux d'esclave

de cette prisonnière au visage muet. Nous avions vu naguère, dans des cirques pauvres, des cavales empanachées qui lui ressemblaient.

— Approchez mes enfants, c'est le petit vieillard qui parlait ainsi ; n'ayez pas peur, surtout réfléchissez bien avant de répondre. Vous y êtes, Laurent ? Bon. Alors, commençons. Vous voyez cette dame qui vient d'entrer, la connaissez-vous ?

Nous regardâmes la « dame » parce qu'on nous parlait d'elle, mais sans chercher à répondre comme il le fallait.

— Vous ne la connaissez pas? Vous en êtes bien certains ? Cependant ceux qui savent tout m'ont dit que vous la connaissiez. On prétend que cette dame venait souvent ici. N'est-elle pas venue avant-hier soir ? Allons, ne vous pressez pas et répondez bien.

La « dame », la fille, nous regarda fixement, sans prière dans le regard, terrifiée que son destin, sa tête, fussent entre les mains d'aussi infimes créatures.

Je ne la connaissais pas. Georges la fixa d'une manière étrange qui m'étonna et je vis bien que

la misérable supportait durement le regard de mon frère. Ah ! s'ils avaient été seuls, la fille aurait crié :

— Je ne suis jamais venue dans cette maison, tu ne m'y as jamais vue et je n'ai tué personne. Il ne faut rien dire, mon petit Georges, tu ne m'as jamais vue !

Elle appuya un mouchoir sur ses lèvres qu'à les trop mordre elle avait fait saigner. Georges, soudain résolu, fit un pas et répondit, s'accompagnant d'un geste découragé.

— Non, monsieur, je ne me rappelle pas d'elle. Sûrement elle n'était pas chez nous l'autre soir.

— Et en venait-il d'autres !

— Bien sûr ! Je n'ai jamais vu celle-là.

— Ah ! Ah !

Les deux magistrats se parlèrent à voix basse. Le petit vieillard, penché sur moi, reprit :

— Et vous, mon enfant, croyez-vous ce que nous dit votre frère ?

— Je ne connais pas mademoiselle.

— Très bien, dit en haussant la voix le juge, du ton d'un homme qui s'accommode d'une affaire

manquée. Claudine Livraud, emmenez les enfants.

Les yeux de la prisonnière étincelèrent, elle se jeta en avant, la chair battue de fièvre, articulant à peine :

— Alors je... suis... libre ?

— Nous verrons. Emmenez-la doucement, gendarmes.

Ses gardes l'entraînaient sans contrainte, elle se retourna au seuil et, comme nous quittions le salon par la porte opposée, elle nous dédia un long et pénétrant baiser qui vola de ses lèvres fades à nos fronts houleux de fièvre.

D'une fenêtre de ma chambre nous pûmes voir deux voitures fendre un groupe de badauds et s'éloigner, par le chemin de la prison.

Georges me tira par le bras et, en bégayant un peu, le visage fendu d'un sourire équivoque, il me confia :

— Je la connais !

— ... !

— Je la voyais souvent, je lui ai parlé ! et la dernière fois... avant-hier !

— Ce n'est pas vrai !

— Je le jure !

— Oh !

Un inconscient mouvement de recul me jeta contre la porte. Georges crut que j'allais descendre, parler, tout dire. Il se précipita sur moi, féroce, éperdu, me rouant de coups, frappant lourdement de ses poings sonnant sur mon dos soumis. M'ayant assez fait souffrir, il alla s'enfermer dans sa chambre, mais avant d'en tirer le loquet il ajouta cette menace:

— Je te défends de bouger et, si tu répètes ce que je t'ai dit, tu verras ce que je te ferai !

La neige tombait plus fort sur le verger et le jardin, elle recouvrait le sable des allées. Sur les marches du perron, un moineau sautillait ; il s'envola quand, en trottant, parut le chat des domestiques.

J'avais lu, dans un journal de voyages, qu'aux pays de l'hiver éternel tombe parfois de la neige rouge. Je ne saurais, aujourd'hui encore, dire si c'est une fable ; mais je voyais, ce matin-là, sur le jardin stérile et le verger, tomber, comme de la soie, une neige rouge s'épaississant infiniment sous le ciel clos, muet et livide comme le visage du mort.

V

— Claudine, est-elle toujours en prison ?

— Non, elle a été relâchée. C'est dommage. Oh ! elle y retournera, ce monde-là y va tout le temps. Mais une demoiselle comme vous ne doit pas parler d'une femme comme ça. Et puis, en voilà assez. Habillez-vous, Jacqueline ; c'est aujourd'hui... à trois heures.

— L'enterrement ?

— Oui, les magistrats l'ont décidé puisqu'il n'est venu personne de Paris.

— Il n'est venu personne ?

— Dame, Monsieur le Comte s'était fâché avec tous ses amis et la famille de votre maman. Pourtant, est-ce que vous n'aviez pas encore une cousine, une dame âgée ?

— Il me semble.

— Elle est peut-être morte aussi ; enfin on n'a

pu trouver son adresse. On n'a pas trouvé grand chose !

— Comment cela ?

— Vous êtes assez grande fille pour comprendre et puis il vaut mieux que vous sachiez tout de suite. Monsieur le Comte était ruiné. S'il avait vécu on ne sait pas ce qu'il aurait fait. Le notaire l'a dit, il ne reste pas cinq mille francs à l'étude. Monsieur devait sur la maison, n'est-ce pas, il dépensait plus que ses rentes ! Il n'y a plus rien que des dettes, il va falloir tout vendre et on le croyait si riche !

— Tu t'en iras, Claudine ?

— Dame, il le faudra bien.

— Où iras-tu ?

— Dans mon pays, à Saumur, peut-être à Paris, après.

— Et nous ?

— Je ne sais pas. Vous aurez un tuteur.

— Un tuteur ?

— Quelqu'un qui remplacera votre père.

— Qui ?

— On ne sait pas. Le notaire ou un juge.

— Un juge !

— On ne sait pas ! répéta hébétée Blanche de Castille.

— Quand partiras-tu, Claudine ?

— Quand on me chassera. Tout le monde devra partir ; les juges vont mettre les scellés.

— Claudine, je voudrais revoir encore mon père.

— Oh ! non, ma chérie, pas ça, pas ça.

Et Blanche de Castille, me serrant sur sa poitrine plate, m'embrassa avec une réelle tendresse dont je l'avais toujours crue bien incapable. Et je vis qu'elle pleurait.

Georges errait dans la maison qui n'était plus la nôtre. Ses souliers neufs craquaient et il se plaignait d'un costume trop étroit.

Dans le vestibule, nous nous heurtâmes au portefaix de la gare qui portait une énorme couronne d'immortelles avec, sur un ruban tricolore ; cette inscription : « *A notre sous-lieutenant, les les Mobiles de la Sarthe*, 1870-189. ». D'autres commissionnaires le suivirent avec d'autres fleurs, nouées aussi de rubans et deux dédicaces nous surprirent encore : « *Au Comte de Preulan, la Société Archéologique du Mans* ». « *Au Comte de*

Preulan, l'Union des Comités Monarchistes de l'Ouest».

Notre étonnement était extrême. Nous ne pouvions parvenir à imaginer que notre père eut joué dans la vie tant de rôles. Il nous semblait n'être jamais sorti de son tumultueux isolement.

Blanche de Castille reçut les fleurs que Pierre aligna dans le vestibule et, dans les mains ridées de notre gouvernante, tremblaient un gros bouquet de lilas blanc. Sur son ruban de moire noire on avait inscrit, en lettres de papier doré : « *A notre père* ».

— Je vais le mettre pour vous sur son lit.

Georges pleura. J'étais heureuse que cette douce pensée fut venue à Claudine et que, pour si peu de temps, hélas ! un peu de nous fut blotti sur le cadavre de notre père.

Pour si peu de temps ! A dix heures vinrent les croque-morts. Des paysans mal à l'aise dans leurs faux costumes de cérémonie. L'un, roux et mal rasé, me parut un brave homme. Je le reconnus pour un menuisier du faubourg ; c'est lui qui avait confectionné la bière, une bière de chêne mesurée, eut-on dit, pour un géant.

Ayant chargé sur leurs épaules le désolant fardeau, les quatre croque-morts montèrent d'un pas pesant et appliqué.

J'entendis rouler des meubles, sonner un marteau sur du bois ; il y eut même un juron, puis un long bruit circulaire de souliers à clous sur le parquet ciré.

A pas de chat, je montai à mon tour au premier et là, sans qu'il me put voir, j'aperçus sur le palier le menuisier roux plié en deux qui, relevant les basques de son habit graisseux, engouffrait dans sa poche la poupée que, petite fille, j'avais le plus cajolé. Il eut de la peine à enfouir sa proie délicate. La tête trop blonde aux ronds yeux bleus immobiles passa la première mais, sous la jupe mordorée, les petits pieds restèrent longtemps en l'air, raides et plats. Une articulation crissa, le jouet disparut. Le croque-mort rejoignit ses camarades. En hâte, je ramassai un petit soulier à boucle d'argent qui s'était détaché et je me sauvai, épouvantée.

Quand les quatre compagnons noirs descendirent, ils secouaient précautionneusement la sciure blanchissant leurs habits et je compris que

Claudine les menait boire un coup à la cuisine.

Nous déjeunâmes avec Claudine qui parut à table en noir, elle aussi, avec une grosse croix de jais en broche et deux boules de verre aux oreilles. Ses cheveux plats luisaient en bandeaux jaunes sous une horrible petite capote de crêpe. Elle me sembla vieillie et son bec de lièvre tremblait quand elle mangeait. Obstinément je la regardais, sans presque toucher au repas.

Peu à peu, la maison se garnit d'une vingtaine d'inconnus et des dames, que nous voyions pour la première fois, nous embrassaient sans une parole.

Dans un groupe où l'on causait à voix basse, mais avec animation, un homme à longue barbe frisée, aux yeux étincelants, soutenait ses propos de grands gestes. J'entendis :

— Auriez-vous cru ça ?... C'est inimaginable.

— Mais la famille ?

— Tous morts du côté du père ; du côté de la mère, décédée en 1889, de vagues parents. Il était brouillé avec tous ces gens-là.

— C'est inouï. Et quel scandale !

— Je suis pourtant venu souvent ici, pour des

travaux. Oh ! bien inutilement. Je le croyais riche et voulais le décider à faire construire. Je n'ai jamais rien remarqué. Du diable si je me serais douté de quelque chose.

— Mais que dire des domestiques ?

— Les enfants n'ont jamais rien su.

— Que vont-ils devenir ?

— Me Cointe a écrit à Paris. Il est impossible que ce qui reste de la famille n'intervienne pas. Des enfants ne sont pas responsables, hein ? En attendant, ma femme et moi sommes bien décidés à prendre les devants ; on ne peut pas jeter ces moutards à l'hospice, sacrebleu !

— Philippe a raison, ajouta une petite blonde replète, aux paupières enflées ; ils ne doivent pas rester ici un jour de plus.

Elle s'approcha alors de nous et pressant nos mains :

— Voulez-vous que je sois un peu votre maman ? Voudrez-vous venir avec moi ?

Sa voix avait des douceurs inattendues. Je ne savais que dire, consentante pourtant, résignée à tout.

A ma grande surprise, ce fut Georges qui me tira d'embarras en répondant :

— Vous êtes bien bonne, madame, et nous vous remercions.

Alors elle nous embrassa tous deux et ne nous quitta plus.

Quand le char funèbre s'ébranla avec un long craquement, une petite pluie fine tombait sur la ville lourdement assise. On entendait déjà les cloches à l'église. Aux fenêtres, des gens se pressaient, malgré le froid, et tous les boutiquiers quittaient leur comptoir pour voir mener en terre l'homme qui avait été assassiné. Des gens stationnaient au coin des rues et, parmi eux, se trouvait peut-être l'assassin.

Pierre en long manteau, son chapeau à la main, marchait le premier ; nous suivions guidés par la vieille blonde. Au croisement de deux rues, un tram jaune, pour nous laisser passer, dut s'immobiliser, comme suspendu à son trolley. Sur la plateforme, une paysanne en bonnet se signa. Devant le théâtre, des ouvriers vêtus de bleu saluèrent aussi et, pour satisfaire leur curiosité, se débarrassèrent,

en l'appuyant au long de la colonnade de plâtre, du fardeau d'un vaste décor de toile tremblante qui représentait un palais mauresque, bleu et blanc, avec des lustres en papier d'argent.

La messe fut brève. J'eus pourtant le temps de réciter toutes les prières que m'avait enseignées Blanche de Castille. Ce fut un prêtre tout jeune, au visage mécontent, qui donna l'absoute. Quand le cortège redescendit les marches de l'église, il y avait une grande foule sur la place. Il ne pleuvait plus, mais nous enfoncions davantage dans la boue en pénétrant dans les faubourgs qui conduisent au cimetière.

Quand nous y parvînmes, enfin, je vis d'abord un corbillard qui en sortait à vide, puis une vieille femme sanglotante soutenue par un boiteux.

Des jeunes gens copiaient une inscription funéraire et je m'étonnai que tout fut achevé lorsque je me trouvai au bord de la fosse béante où glissa la bière, obliquement. Personne ne parlait, un prêtre remuait les lèvres. Blanche de Castille, partageant notre bouquet, nous en remit un nombre égal de branches que nous jetâmes dans la fosse.

Je ne pleurais plus. Georges fermait les yeux. Le fossoyeur acheva sa besogne.

Sans plus rien savoir de la cérémonie, je me trouvai aux portes du cimetière, enlaçant Georges, devant l'homme à la barbe frisée et sa femme, la grosse blonde, nos protecteurs qui nous souriaient. Ils nous firent monter en voiture.

— A demain ! nous cria Claudine.

Je ne sais si la bonne dame, naturellement bavarde, eut le dessein de nous étourdir d'un flot de paroles.

— Est-ce que votre père vous avait parlé de nous ? Non, n'est-ce pas ? Je m'appelle Fanny et mon mari Philippe, Philippe Servant ; c'est un grand artiste !

— Fanny !

— Mais oui, un grand artiste. Il est architecte. S'il avait eu plus de chance ou si nous avions été riches, s'il n'avait pas été obligé de construire des bâtisses pour vivre, Dieu ! qu'il aurait fait de jolies choses. Mais voilà, quand on est pauvre il faut travailler pour les autres. Et il est si bon ! cher Philippe !

Fanny baisa les mains velues de son mari.

— La pauvreté ne l'aurait pas effrayé, mais s'il a tant travaillé c'est pour mon bien-être, et pour les enfants que nous aurions tant voulu avoir. Ah ! comme nous allons vous aimer, mes chéris. Quand mon mari était jeune homme, pour pouvoir suivre les cours de l'école, l'Ecole des Beaux-Arts à Paris, il logeait au septième étage d'une maison d'ouvriers et se nourrissait de riz au lait. Imaginez-vous ça ? Du riz au lait !

Nous ne répondions rien, fermés, car nous n'étions pas certains qu'elle eût dit cela pour nous faire rire.

— Et il dessinait toutes les nuits. Vous verrez ses dessins dans plus de cinquante cartons à la maison. Il imaginait des cathédrales, des palais et aussi des parcs de féerie, des parcs où personne ne s'est jamais promené. Ah ! c'est quelqu'un ; ça ne l'amuse pas tous les jours de bâtir des vélodromes comme celui qu'il construit en ce moment.

— Vous construisez un vélodrome, monsieur ? demanda Georges intéressé.

— Mais parbleu oui, mon ami, et nous l'inau-

gurerons ensemble. Nous, dans la loge d'honneur, toi, sur la piste, dans la course des juniors. Cela te va-t-il ?

Fanny répondit pour Georges.

— Cher Philippe !

Et les époux s'embrassèrent sur la bouche, dans cette cahotante voiture de deuil menant vers d'obscures destinées deux inconscients orphelins.

Le ménage Servant habitait une petite maison, près du Champ-de-Mars. Construite par l'architecte, elle était aimable et biscornue. L'ameublement nous apparut si différent de ce que nous connaissions que nous nous regardâmes, surpris. Philippe Servant l'avait édifiée de ses mains, ou à peu près, comme le reste. Je demeurais clouée d'étonnement devant les bahuts tarabiscotés, la table recouverte d'un tapis vert pâle, les chaises absurdes, les multiples carreaux des fenêtres et mille ornements géométriques sur le mur tendu d'étoffes anglaises décolorées. Sur la cheminée de la salle à manger un gros Bouddha doré méditait dans un bosquet de « monnaie du pape ». Un peu partout s'entassaient des cartons à dessin.

Visiblement, M. Servant jouissait de notre émerveillement. Il alluma sa pipe et, tapant sur l'épaule de Georges :

— Eh bien, mon garçon, la maison te plaît-elle ?

Georges répondit simplement :

— Vous fumez la pipe, monsieur ?

— Terriblement !

Georges rit de bon cœur.

— Heureux âge ! proclama solennellement l'architecte.

Je devinais clairement que Georges et notre hôte étaient déjà de vrais amis. La bizarrerie du mobilier, la barbe de M. Servant, sa profession, sa pipe, tout cela enchantait mon frère et je compris, plus tard, qu'un parfum de bohème avait flatté ses sens et son esprit.

— Laissons les hommes, Jacqueline, voulez-vous ?

Mme Servant me conduisit à sa chambre à coucher ouverte sur un pimpant cabinet de toilette. Maternellement, elle lava d'eau tiède mes yeux rougis et, tout en accompagnant le moindre de ses

gestes de propos baroques et charmants, se mit à son aise.

La conversation de cette dame ressemblait à ces chapeaux extravagants qu'on se défend de porter, mais qu'on trouve jolis sur certaines têtes.

Il y avait sur la coiffeuse à petits carreaux verts et blancs une infinité de flacons de toutes formes, et dont j'eus envie.

— Vous en aurez bientôt, ma mignonne, dit-elle en mettant, pour m'embrasser, ses bras nus autour de mon cou.

Mme Servant ayant hésité un instant, les yeux brillants de convoitise, renonça à cause de mon deuil, je pense, à un vilain peignoir rose. Elle en choisit un blanc à rubans oranges. Elle se déchaussa péniblement, et je vis ses jambes grasses et courtes sous un jupon d'opéra-comique.

— Je suis coquette, ma chère, mais je ne vous oublierai pas. Il faut être coquette.

Quand nous redescendîmes, nous trouvâmes M. Servant et Georges occupés d'une partie de dames.

Il n'était plus du tout question de deuil, d'en-

terrement, de meurtre et d'épouvante. Les Servant, hôtes affectueux, paraissaient sincèrement enchantés que la journée s'acheva sans larmes. C'est à cela que l'architecte fit évidemment allusion quand, sans lâcher sa pipe, il souffla à sa femme :

— Ça se passe bien.

Il ajouta :

— Où les couches-tu ?

— J'ai fait un lit pour le petit dans ton ancien cabinet ; Jacqueline couchera dans la chambre d'Angèle, en attendant.

— En voilà une à qui je n'aurais su donner ses huits jours avec plus d'à-propos. D'autant que la mère Delattre est bien meilleure cuisinière. Avez-vous faim, les petits ?

C'est à ce moment que mon cœur se creva. Je fondis en larmes. M. Servant en laissa rouler son pion jaune qui allait à dame et il bougonnait, charitablement :

— Sacrédié de sacrédié, c'est une syncope ! Pauvre petite gosse.

Je ne sus rien du repas de Georges et des époux, sinon que, par trois fois, notre joviale bienfaitrice

l'interrompit pour venir m'embrasser au lit.

A dix heures chacun se coucha. J'entendis confusément les propos des époux ; la voix de baryton de l'architecte se mêlant au pépiement chuchoté de sa femme. Il y eut un long silence suivi d'un bruit de baisers qui, je ne sais pourquoi, me fit mal. Alors je me levai, le cœur battant, une saveur de sang à la gorge, percevant confusément que de tristes mystères m'allaient être révélés, et je commençai mon journal de jeune fille dans une chambre de bonne renvoyée. »

. . . . . .

VI

Le manuscrit s'interrompait ici. Il n'était pas vraisemblable que des feuillets manquassent à ce roman secret, si minutieusement composé et conservé précieusement. On ne l'avait pas continué. On en vivait la suite.

— Tourne-t-on mal, mon chéri ?

Chère Liane ! Ce comte de Preulan m'était sympathique ; belle fin pour un gentilhomme ! Et Georges ! fameux caractère aussi. Liane avait bien raison de penser que son frère me plairait.

— Que faites-vous là ?

D'un bond je fus sur pied. Fallait-il frapper, me défendre ou user de la plus courtoise diplomatie, voire consentir à l'humilité ? J'optai pour une quatrième méthode, parce qu'elle m'était plus familière et me semblait exactement appropriée aux circonstances.

— Et vous ?

La méthode était la bonne. L'étranger, un homme de mon âge, vêtu avec la même recherche de bon ton, se reconnut sans doute en moi-même. Il dit seulement :

— Ah ! très bien.

— A qui ai-je l'honneur de parler, monsieur ?

— Pas de monsieur, mon vieux, je suis le frère de Liane.

J'eus une moue de dégoût. Pourquoi pas ? C'est entendu, je suis un marlou, mais la familiarité m'a toujours dégoûté. Georges m'avait certainement valu, naguère ; à présent il m'était inférieur. Peut-être celui-là avait-il vraiment mal tourné. Je tins à dépenser, pourtant, un peu de cordialité.

— Ah bah ! fis-je en lui tendant la main, vous êtes... Georges ?

Cela le fit rire, d'un rire grossier, stupide, mais qui m'impressionna. Georges, un voyou, me dominait.

— Vous lisiez ça ?

— Vous connaissez ?

— Un peu. C'est plein de sottises touchantes ; le moindre détail y semble indispensable et pourtant !... C'est absurde, rien n'est faux, ça n'explique pas grand'chose. Pauvre Jacqueline ! Je ne pouvais l'empêcher d'écrire ce roman, je n'ai pas dit ce conte. J'ai lu. Elle le sait, mais n'osa pas me demander de lire.

Georges s'assit près de moi, me demanda du tabac, roula sur ses genoux une cigarette, d'un geste crapuleux, et dit, sans me regarder :

— Oui, j'ai tué mon père. Je parie que vous n'avez pas tué le vôtre, et cependant il fut votre ennemi. Moi j'ai tué mon père, mais je ne l'ai pas volé.

J'eus un haut-le-corps. Mais Georges n'était pas devin, il ne parlait que de lui-même. Il ajouta :

— J'étais trop petit, j'étais trop bête. Quand je dis que j'ai tué mon père, je vais, peut-être, un peu loin. Comprenez-moi bien ; voici... puisque vous avez lu... ça, vous rétablirez facilement les faits. J'ai tué mon père qui maltraitait cette fille. J'ai ouvert la porte, j'ai tenu la lampe, du moins je crois m'en souvenir. Je puis me tromper. Enfin,

enfin... je savais, je savais, entendez-vous ? Je savais et je n'ai rien dit.

Comment vous parle-t-on ? Faut-il dire : Ça n'est pas ma faute ou : je n'ai eu aucun mérite ? Hein ? Essayez donc de répondre.

— Continuez, Georges.

— Diable ! vous n'en menez pas large. Votre voix chevrote ; vous flanchez, mon garçon. Bah ! ça n'empêche pas de tuer, au contraire.

Peut-on estimer légitime le meurtre de son père ? Moi je croyais que c'était juste, mais j'avais, peut-être, simplement envie de coucher avec la fille et de m'en servir comme faisait mon père. On se connaît si peu !

Je ne vous dirai pas comment ma sœur devint catin, moi j'ai fait pis. Ah ! Ah ! c'est assez drôle ! J'étais une petite brute enragée de justice, aussi je ne cessais de faire le mal. Pas vrai, mon vieux ? on se trompe toujours. Comme on serait meilleur si la pitié, qu'il faut être très délicat pour bien comprendre, ne venait pas tout gâter. Je battais ma sœur, j'ai tué mon père. Maintenant je roule dans l'ordure. Et vous savez, je la flaire de loin !

Georges jeta sa cigarette au feu et se leva.

Il me parut un géant, un être exceptionnel, inconnu à ceux de ma race et à tous les hommes, et s'il avait, à ce moment, tenté de m'assassiner à mon tour, je n'aurais pas fait un geste pour me défendre.

D'un coup de poing formidable, Georges détruisit un échafaudage de coussins et vociféra :

— Mais quelle sale vie, tonnerre de Dieu ! Est-ce que tu crois, toi, que ça peut durer ? Regarde-toi, tu n'es pas bon à faire ce métier et puis quoi, Jacqueline, Liane si tu veux, c'est une bonne fille, mais une malheureuse fille. Comment t'appelles-tu ?

— Robert...

— Robert, mon vieux, nous valons mieux. Mais réponds-moi donc quelque chose, bon dieu !

— Tu... tu as raison.

— Alors ?... Tu ne sais pas ? Tu ne réponds rien ? Tu n'as pas l'air bête, pourtant. Viens chez moi, nous causerons.

— Mais si Liane...

— Quoi, Liane ? Justement, elle va rentrer,

c'est le moment de déguerpir. Allons, viens.

Pour être descendu un peu plus bas que moi, Georges était mon maître. Il osait davantage. J'obéissais. C'était logique.

A vrai dire, bien inutile cette visite de la garçonnière de Georges. D'ailleurs, une garçonnière ? ... Hum ! Il n'était pas nécessaire d'y voir traîner des fanfreluches pour deviner la constante présence d'une femme. Mais quelle sorte de femme ? En tout cas elle ne parut pas ce soir-là et nous dînâmes à la brasserie.

C'était un établissement du faubourg Montmartre ; de faux tziganes en smokings rouges jouaient les airs à la mode que sifflent, en se dandinant, les jeunes apaches ; s'interrompant, de temps à autre, pour lamper un pot de bière, des journalistes myopes cuisinaient leurs informations arbitraires. Une forte rousse, debout devant la glace, tournant le dos aux dîneurs et leur souriant, sabrait de rouge ses lèvres ouvertes sur une mâchoire très blanche.

Georges offrit des cigares et le kummel, largement partagé.

— Robert, mon vieux, nous n'avons plus rien à faire de bon dans ce sale pays. Nous n'y sommes rien du tout, pas même de franches crapules. Tiens, l'autre soir, j'ai rencontré mon tuteur, celui qui m'a payé mes études jusqu'à Navale préparatoire ; j'étais avec Irma, une amie de Liane, très voyante, et son ami, un grec. J'ai changé de trottoir ! C'est bête, pas vrai ? Une crapule ne change pas de trottoir ! Passons l'eau, veux-tu ?

Là-bas nous serons libres d'être nous, tout entiers. Il ne faut pas beaucoup d'argent. J'en aurai ; tu en auras aussi. Viens le prendre ; ça se passera très bien. Oh ! ne t'effarouche pas, Robert, mon vieux, un peu de kummel pour te donner du cœur. Tu en as déjà manié de cet argent-là ; le toucher en gros ou en détail, kif kif, pas vrai ? Viens, tu verras. Je te dis que ça se passera très bien.

Georges jeta de l'or au garçon ; les tziganes attaquèrent une valse que j'avais déchiffrée le matin ; la fille rousse me demanda une cigarette.

— Allons, viens-tu ? demanda Georges.

— Ecoute, Georges. Je te suis, c'est entendu, mais... qu'allons-nous faire ?

— Je te mène chez un ami.

Le baron Coston habitait un petit hôtel sans confort et désolant de vétusté, tout en haut de la rue des Dames, aux Batignolles. C'est Georges qui sonna.

— Monsieur ne reçoit personne, dit une vieille servante, revenez demain, il est trop tard.

— Allez, dit Georges en tendant deux cartes qui n'étaient pas les nôtres, il est indispensable que le baron nous reçoive. C'est pour une affaire d'honneur.

Qui frappa le baron à la gorge ? Georges ? Oui, je le crois. Pourtant c'est moi que le vieux rentier dévora du regard vacillant en hoquetant :

— Coquin !... Coquin !

Et la vieille servante, toute sanglante, précipitée dans la cage de l'escalier. Son cri ! Son cri inutile et qu'elle ne jetait que pour glacer mon sang !

Nous partîmes riches, très riches. Il y avait beaucoup d'or et d'argent et des bijoux faciles à négocier, des valeurs étrangères au porteur, des

liasses de billets de banque chez le baron, un grippe-sous, si chiche avec Liane.

Liane aimée que je ne reverrai plus ! il ne me reste d'elle que le cahier dérobé. Qui sait si ce larcin n'est pas un bienfait ?

Il avait été convenu que, pour dépister la police, nous voyagerions chacun de son côté. Les instructions de mon complice étaient précises et minutieuses. Je les suivis ponctuellement. Nous ne devions nous retrouver à Naples qu'un mois plus tard.

Je sus attendre et être exact au rendez-vous. Nos déguisements étaient prévus, nous ne pouvions ne point nous reconnaître. Je ne m'inquiétai pas de Georges avant le jour de l'embarquement.

Ai-je tremblé quand le faquino de l'hôtel est entré dans ma chambre, avant l'aube, selon mes ordres ? Il m'est difficile de savoir, aujourd'hui, si j'ai oui ou non rêvé cette terreur.

J'eus encore une pensée pitoyable pour Liane qui avait été inquiètée à cause de moi en fuite, puisque le baron Coston était de ses amants.

L'avait-on torturée comme la fille au chapeau extravagant ?

Sur le quai j'aperçus Georges. Il n'était pas seul ; il m'attendait flanqué d'une grosse dame violemment maquillée. Sans l'avoir jamais vue, je reconnus Mme Servant.

Pauvre Georges !

•

L'ÉTOILE D'AMOUR

Nous sortions du cabaret illuminé, un cigare sec aux lèvres, bien entendu ; tous les gentlemen héros d'une aventure qui les destine à entrer dans la littérature par la porte étroite de la nouvelle, se doivent de sortir du cabaret illuminé un cigare sec entre les lèvres. J'en appelle plutôt à MM. Paul Bourget, René Maizeroy et Michel Provins.

Deux très jeunes gens nous heurtèrent et ne s'excusèrent pas. Mais combien de braves gens n'avions-nous pas heurtés, éclaboussés, dans la soirée, avec l'auto de notre amphitryon, et sans davantage nous excuser ?

L'un de ces adolescents avait la mine d'un gavroche de la Bourse, avec son raglan chic et

usé et son melon battant neuf ; l'autre gardait la franche allure des gens de barrière, sous sa viscope à carreaux et dans son chandail trop tendre à cravate de laine. Ils rôdaient de nuit, et, certes, n'avaient pas le sou. Donc, ils étaient suspects.

Mais, je vous le demande, messieurs, ne semblent-ils pas tout aussi suspects aux êtres effacés, modestes et raisonnables dont nous faisons fi, les beaux messieurs qui déambulent, en frac, de bouge doré en bouge doré, à l'heure propre au sommeil honnête ? Brisons là, s'il vous plaît.

— Quelles gouapes ! grommela le général Plucharewsky-Wienewin, furieux du manque d'égards de ces jeunes gens sans préjugé, et plus furieux d'avoir laissé choir la cendre de son cigare.

Nous nous tassâmes, à six, dans l'auto de Préssignan ; le général dans le fond encadré de Dardigliano, le tragédien sicilien, et de Modeste Adamovitch, capitaine aux chasseurs de Belgrade, qui a fait les trois campagnes d'Epire, d'Andrinople et de Macédoine. Préssignan et moi, nous occupions le strapontin. On avait installé la petite Chuchu sur les genoux du général, et l'espiègle nous bour-

rait de rapides coups de pieds, parce qu'elle était un peu grise et que le soldat podagre la chatouillait aux hanches.

L'auto démarra. « A Montmartre ! » avait commandé Préssignan.

Les deux voyous, arrêtés au bord du trottoir, nous lâchèrent une bordée d'injures.

— La plaie de Paris ! dit Plucharewsky-Wienewin, vous ne balaierez donc jamais ces ordures ?

— Vous êtes injuste, mon général, répondit Modeste Adamovitch, vous ne connaissez pas les gamins de Paris.

— Qu'est-ce que vous me dites ? Je ne les connais pas ? Taisez-vous donc, mon petit, vous allez me mettre en colère. Ne me contrariez pas, je vous en prie ; j'ai soixante ans sonnés, mon petit pigeon, et la congestion me guette. Ce sont des crapules, vous dis-je, une ignoble saleté. Ach ! Le bagne, capitaine, le bagne et le knout ! Tenez, cette petite, oui, Chuchu, figurez-vous qu'elle a un saligaud de frère...

— Dis donc, toi, l'Excellence chérie, c'est pas

une raison pour me pincer. D'abord t'esquintes mes fringues, et d'une...

— Si vous le souffrez, mon général, reprit l'officier serbe, je vous conterai une autre histoire, une histoire des belles journées rouges de la sainte et hygiénique guerre dont je reviens ; mais c'est aussi une histoire de Paris.

— Bravo ! approuva Préssignan, hôte courtois ; le roman russe abonde, il nous fallait un peu de roman danubien. Vous avez la parole, Hospodar.

— Hospodar ! gloussa Chuchu que ce nom mettait en joie ; Hospodar ! où qu'il va chercher ça ? En-a-t-il des idées ! Allons, parlez, militaire, puisqu'on vous donne la parole. Vas-y, Hospodar !

— Au fait, ça n'est peut-être piquant que pour moi...

— Trop tard pour reculer, mon cher.

— Eh bien ! c'était pendant la dernière campagne, la plus cruelle, la plus meurtrière ; celle que les reporters européens ont si bêtement nommée la guerre fratricide, comme si les Serbes étaient les frères de ces stupides mangeurs de choux. L'armée marchait sur Sofia, ou, du moins,

on le croyait. Pour nous, c'est-à-dire ma brigade, nous ne marchions guère. Nous occupions, dans la neige et dans le fumier des morts du choléra, un point stratégique qu'il fallait défendre coûte que coûte. Plus tard, l'ordre nous parvint d'évacuer, d'avancer en hâte. Ce ne fut pas commode.

Nous étions enveloppés par les troupes de Nazin pacha, qui se reformaient et se ressaisissaient. Etre assiégés en rase campagne, vous ne savez pas ce que c'est ! Défendre une ville, une citadelle, un blockhaus en ruines fumantes, cela va bien, on sait ce qu'il faut garder. Mais là ? Nous défendions un immense cimetière sans chapelle, sans croix ; un cimetière s'étendant de l'un à l'autre horizon et dont les charognes faisaient crever nos hommes à leur tour. C'était si affreux que des sentinelles, qui avaient fait leurs preuves de bravoure, hurlaient d'épouvante si elles apercevaient, marchant vers elles, les bras levés en signe de paix, quelque fuyard, quelque soldat perdu : Turc, Bulgare, Grec ou bien des nôtres, hâve, livide ou verdâtre, recouvert de loques d'uniforme. C'était comme si les morts du choléra se relevaient pour les saisir à la gorge

chanson, une chanson de Paris, une romance sentimentale lancée au ciel trouble d'une voix... une voix... une belle voix de gouape, vraiment.

Je crois que pas un de nous n'entendit cela sans frissonner. Ah ! quelle musique céleste nous eût ainsi troublés, aucune je pense, et nous écoutâmes quelque chose qui sonnait ainsi, qui sonne encore ainsi à mes oreilles :

Une étouêle d'ivresse
Une étouêle d'amour !
Les amants, les maîtrê-ouê-ouê-sses
Chantent la nuit, le jour !
Un poète m'a dit qu'il était une étouêle.
Une étouêle d'amour !

Il y avait trois mois, mon général, trois mois que personne n'avait osé chanter !

Je ne vous dirai pas au long ce que nous devînmes. Nous fûmes transformés. Nos pauvres drapeaux salis reprirent leurs belles couleurs et... nous sommes sortis du trou d'enfer, nous nous sommes bien battus. Ah ! nous tuâmes joyeusement ! Nous étions sauvés. C'est une gouape, avec sa chanson, qui avait fait le beau miracle. La

première gouape de Paris est capable d'en faire autant.

— Alors pourquoi que tu traites mon frangin de saligaud, dis ma vieille Excellence ? demanda Chuchu à Plucharewsky-Wienewin, devenu rêveur.

apprenti mécanicien à treize ans. A nous de l'admettre ou non à notre cercle ! C'était un honnête homme, je trouve. Il nous entretint de sa famille ; cela aussi c'est très français.

Son père se saoulait et sa sœur avait mal tourné ; mais il parlait avec admiration, avec dévotion de sa mère qui, si vieille, pliait des journaux, la nuit, dans une imprimerie du Croissant. Ah ! s'il revenait des Balkans, si quelque fier exploit lui valait une belle prime, la vieille n'en plierait plus de journaux ! La vieille ! Il disait cela comme s'il eût dit « Sainte Maman ». Soldat fidèle, il ne discutait pas la consigne. Je crois qu'à servir sous nos drapeaux il s'était passionné pour notre cause, et pourtant — oui, c'est d'une discrétion, d'une délicatesse essentiellement françaises — il cachait ce sentiment, qui ne pouvait que nous le rendre sympathique, et avait une manière bien à lui de répondre en de certaines circonstances : « Oh ! vous savez, moi, c'est pas mes oignons ; je ne suis pas d'ici ! » J'imagine que le Parigot eût donné de belles leçons de modestie aux pachas berlinois.

Bref, c'est le jeune Maurice Poisson, — une

gouape, mon général, une gouape qui trouva sa voie et qui, bien certainement, manqua suivre, en de troubles aventures, ses copains de la barrière d'Italie, — c'est le petit voyou qui nous sauva de nos lâches angoisses.

On devait attaquer le surlendemain. Maurice Poisson avait reçu l'ordre de nous éclairer. Il devait faire mieux et emporterait quarante bombes à bord. Donc, Poisson mettait au point son oiseau aux entrailles trépidantes. Il ne permettait à personne d'y toucher. Il avait mis l'uniforme bas et semblait heureux de retrouver sa cotte bleue d'ouvrier parisien. Remuant ses bidons, jurant s'il ne trouvait pas ses outils, il menait un joyeux train de jeune diable.

C'était à l'aube ; une aube livide.

La pluie de la nuit faisait lever sur le camp l'odeur infecte des pourritures humaines.

Il y avait eu encore des morts la nuit et, en cet état de démoralisation, ignorant à peu près tout de la situation des armées, nous n'osions rêver d'une marche à la victoire.

Alors, dans l'intolérable silence s'éleva une

cessifs, m'incorporant à soi et m'entraînant ainsi jusqu'au quai 19.

Là, jouant des coudes, je me dégageai de l'anonymat des pattes pour devenir la tête du monstre-rassemblement, ou mieux pour remplacer la triple tête dont il venait d'être amputé.

La triple tête ? Deux gendarmes et un prisonnier.

J'admirai d'abord les deux gendarmes pour la perfection de leurs types. Ces butors devaient être de beaux caractères ; je veux dire des âmes d'une seule pièce, brillantes et perçantes et luisantes aussi, mais inoffensives, inutiles au repos ; très pareilles aux épées-baïonnettes que les gendarmes portaient aux flancs ; ces armes qui peuvent tuer, lorsqu'elles sont maniées selon la théorie, mais qui n'ont pas un seul angle aiguisé et qu'un enfant peut étreindre à pleines mains sans craindre de se couper.

Ces gendarmes étaient bien de 1913. Ils n'avaient pas de bottes à revers, ni de chapeaux à cornes, ni de favoris comme les gendarmes qui encadrent M. Madeleine redevenant Jean Valjean ; ni d'im-

périales cirées comme en ont les gendarmes de *Germinal* ou ceux de *La Grève* du peintre Roll.

C'étaient deux anciens soldats coloniaux encore jeunes. L'un portait la médaille de Chine, l'autre celle du Maroc. Ils avaient connu les camps et la caserne, tour à tour héros et embusqués. Ils continuaient, portant à gauche l'étui à revolver et l'épée-baïonnette, à droite, un sac de facteur rempli de documents calligraphiés de leur belle écriture d'anciens fourriers. De la poche extérieure du dolman de l'un d'eux dépassait une facture acquittée. Ce gendarme devait être bon père et bon époux. C'est lui qui donna un tour de plus aux menottes du prisonnier avant de le hisser dans le wagon cellulaire.

L'autre avait un visage marqué d'un coup de sabre laissant une profonde cicatrice rougeâtre. Il dit au prisonnier :

— On ne vous serre pas trop ?

La foule regardait avec curiosité, avec épouvante l'homme enchaîné : l'homme hors la société des honnêtes gens sans condamnation ; l'homme qu'on ne pouvait plus considérer avec sympathie, avec

pitié, sans redouter de devenir un peu son complice.

Cette foule a perdu la foi qui permet d'accepter une part des crimes du criminel, seul pitié efficace !

Je me souvenais de prisonniers suivis sur d'autres routes ; je me souvenais de ceux qui couraient à leur rencontre et la comparaison n'était, certes, pas à l'avantage de mes compatriotes.

La gendarmerie russe n'épargne pas, aux prisonniers le supplice de l'exhibition. Elle les conduit de la prison au Tribunal, du Tribunal au bagne et du bagne au supplice, à pied, entre deux soldats, sabre au clair.

Mais le chrétien moscovite, dans le silence des rues tapissées de neige, entend, du plus loin, la lugubre sonnaille des chaînes aux poings du voleur, de l'assassin, du faux-monnayeur et du vagabond.

Chacun se précipite et, pour qui succombe à la rigueur des Lois, il y a toujours du pain noir, du hachis, un hareng ou un concombre vert, de la wodka et des kopeks neufs luisants autant que des roubles d'or.

Le criminel va payer la dette commune. L'expiation de son crime rachète une part des crimes impunis et que nous commettons chaque jour.

C'est là un idéal de moujicks grossiers et dont rougirait la bourgeoisie lettrée et le prolétariat conscient de notre France.

Une jeune fille aux beaux yeux disait :

— C'est le grand Georges de la Popinche, le frangin de Milot le Balancé ; on l'a cueilli hier au Grand Comptoir, c'est rapport au cambriolage du bureau de poste d'Evreux. Un beau gosse quand même !

Un apprenti chantonna :

> Le beau Néness il s'a fait coffrer,
> Il a vingt ans de travaux forcés...

— T'es rien ballot ! reprit la fille aux yeux émouvants ; c'est le grand Georges qui s'appelle, qu'on te dit. Et puis, bouge pas, ses vingt ans de dur, il ne les a pas encore.

Le grand Georges de la Popinche, le frère de Milot le Balancé, donnait en effet, à songer au beau Nénesse de la crapuleuse romance.

C'était bien le gars à la redresse, le « bon citoyen » qui sait l'art de vivre heureux en ne fichant rien.

Superbe athlète, moulé dans son complet de drap anglais, chaussé de mirifiques bottes américaines, si chères qu'il faut vider au moins deux réticules pour les payer, le grand Georges inclinait, hors de la chemise rose sans col, un cou de lutteur supportant une tête de rapace coiffée d'un melon noisette.

Il n'avait que mépris pour cette foule qui l'approchait sans danger. Parmi tous, il reconnaissait, incapable de se tromper, les poires à qui proposer la fine combine ; le pochard qu'on déleste le samedi de sa paye ; le jeune ouvrier qu'on enrôle, avec d'adroites paroles, dans les armées de la pègre où il commandait en premier.

Le grand Georges savait, aussi combien il lui eût été facile de soumettre à sa loi la fillette aux beaux yeux.

Il fumait une cigarette de tabac fin. Parfois, il fermait un œil, agacé par la fumée bleue qui lui tirait des larmes. Il ne pouvait arracher la ciga-

rette de sa bouche pour l'y replacer ensuite, les gendarmes lui ayant, avant de l'embarquer, lié les mains dans le dos ; ses fortes mains d'étrangleur résolu ; ses mains agiles de subtil fripon !

Le grand Georges regardait l'attroupement, le torse au niveau de la portière dont la vitre était baissée ; les gendarmes ne l'ayant pas encore tiré par sa chaîne pour le mettre en cage.

La fumée l'irrita si fort qu'il cracha machinalement sa cigarette.

D'un œil fixe, il la considérait sur le quai encore allumée.

A peine consumée, elle représentait un peu de plaisir délicat — c'était une cigarette de luxe — un peu de liberté perdue.

Le grand Georges fit, à voix basse :

— Héa !

En même temps, d'un coup de tête impérieux, il semblait ordonner qu'on lui ramassât son précieux mégot. Puis ses yeux mendièrent le bien perdu.

— Tu parles d'un culot ! gouilla mon voisin, faudrait servir de larbin à une crapule pareille !

Les autres ricanèrent. Le prisonnier leur jeta un regard féroce.

J'avoue sans vergogne que, non seulement j'eus pitié du malfaiteur enchaîné, mais qu'encore je redoutai son jugement. Vraiment, j'eus honte d'être confondu dans sa haine et son mépris avec les êtres vulgaires qui composaient cette foule.

Je me souvins des prisonniers vêtus de laine brune foulant la neige russe entre deux conscrits joufflus. Moi aussi, je leur avais donné mon aumône, du tabac, des kopecks, de l'alcool ; et il y en avait aussi pour les soldats.

J'ouvris mon étui à cigarettes, j'écartai mes voisins et, me haussant sur la pointe des pieds, je le tendis au bandit.

Tous les yeux se fixèrent sur moi, stupides.

Mais le désespoir du captif me montra l'étendue de ma distraction.

Oh ! la joie, l'étonnement émerveillé peints sur cette face de prisonnier quand le grand Georges me vit allumer moi-même la cigarette et la glisser entre ses lèvres.

Il ne me remercia pas, mais il me fit un beau

sourire de franc copain ; un sourire qui, je vous le jure, valait la bénédiction de l'orphelin ou de l'innocent du grand chemin.

On s'écartait de moi. Le train démarrait ; les gendarmes entraînaient dans sa cellule roulante le grand Georges, marqué pour le bagne.

Je suivis religieusement l'envol d'une étroite spirale de fumée bleue et odorante, la fumée de la cigarette chère, accompagnement des douces paresses que ne connaîtrait plus le misérable.

La fille aux beaux yeux, encouragée par quelques drôles vêtus en citoyens honorables, se préparait à m'injurier. On murmurait :

— C'est pas parce qu'il a des gants jaunes qu'il n'est pas de la même bande. C'est malheureux de voir ça !

Or, un souple gars, assez semblable au grand Georges, mais plus âgé, s'approcha de moi et me dit, d'un ton de confidence :

— J'ai pas eu le temps d'y ramasser sa sèche au copain, mais je te remercie pour lui. Tu le connais ?

Il me dévisagea et reprit :

— Je crois que je me goure. Faites excuse si vous n'êtes pas son pote. Alors, c'était comme ça, de bon cœur ? Vrai, je vous prenais pour un... enfin... vous comprenez ! Si vous n'êtes pas son pote vous êtes un vrai social ! Dites donc, puisque vous n'avez pas les foies et que vous êtes autrement à la redresse que c'te bande de vaches, voudriez-vous me faire l'honneur d'accepter quelque chose à la santé de Georges ? J'ai un col, on peut aller dans un café, ça ne vous compromettra pas trop !

VOYAGEURS SANS BILLET

— Hullo ! vieux camarade.

— C'est le moment ? Déjà !

— Well !

— Well, que tu dis ? C'est-il comme si tu disais Gy ?

— Gy !... Yes ! Es-tu prêt ?

— Bien sûr, puisqu'il faut...

— Ho ! tu flanches ; tant pis pour toi !

— Mais non, je ne flanche pas, vieux Bill ; seulement, quoi... le cent dix à l'heure c'est le cent dix à l'heure, et le ballast c'est pas comme les lits de plume. Encore toi, tu t'en f..., parbleu ! qu'est-ce que tu risques ? T'as eu la gueule cassée une fois pour toutes dans ton Texas, alors t'as

plus rien à craindre. Mais moi, comprends-tu mon vieux Buffalo, je tiens à mon physique.

— Il n'y a pas de danger. Es-tu prêt, oui ou non?

— J'ai jamais plaqué un copain dans une affaire, et puis... je ne peux pas rester là... C'est égal, au retour, ce sera rudement bon de payer sa place... ça sera bien la première fois que j'aurai du plaisir à donner mon pognon au dur.

— Hullo ! Fais comme moi. Tu t'allongeras d'abord sur le marchepied, puis tu te mettras en boule, tu pèseras doucement sur ta droite et quand je crierai : Play ! tu te détendras brusquement en te laissant rouler.

— Compris. Tout de même...

— Oh ! ce qui est dangereux, ce n'est pas cette chose de sauter ; le plus dangereux est oublié ; le boy, le contrôleur, comme tu dis, ne nous a pas vus. All right! Mais il est grand temps de sauter, vieux camarade. Hullo ! D'ailleurs, si le train ne s'arrête pas, c'est cependant notre station à nous autres.

— T'es sûr de reconnaître le paysage dans ce cambouis de nuit ?

— Yes, perfectly well ! Nous sommes à sept milles de la villa, ainsi...

— Bon Dieu ! pour revenir on s'offre des sleepings ! Oh !... T'as remarqué ?

— Tais-toi.

— Le train ralentit... il s'arrête... c'est fait pour nous... ce qu'ils sont aimables dans c'te Compagnie là !

— Silence, et sautons. Pas un mot. Hop !

— ... Partez les petits chevaux !

— Et au trot !

— Courons plus si vite, Yankee de malheur ; maintenant on n'est plus en danger, laisse-moi souffler. Bon sang ! c'est la bûche... Non, j'ai pas de mal... Quand j'y pense, qu'est-ce qu'on risquait en sautant en vitesse ! Tiens, les voilà qui repartent sans nous. Au revoir la coterie ! Bon voyage les enfants ! Excusez-nous de ne pas vous suivre, on est rendus. Quel chouette express, il n'a que douze minutes de retard ! On le voit plus... Si nos affaires ne nous avaient pas appelés de ce côté-ci, moi, j'aurais bien dit deux mots à la petite blonde du couloir. Oh ! une beauté au chiqué, je ne dis pas,

mais j'aime ça ! C'est ce qui me plaît ; les cheveux oxygénés, une belle petite gueule fabriquée au crayon et selon le goût du client ; un corset qui plaque la chair et donne la forme qu'on veut, et puis des rubans, des jarretelles comme des brides, c'est artiste, c'est moderne ! Qué que tu veux, ça me débecquete, la nature !

— Hullo ! tu ne marches plus ? Tu restes en panne ?

— T'es en fer, toi ! Je me suis amoché le genou en sautant le fossé. Ça te fait rigoler ?

— Femmelette !

— Pas tant que ça, dis donc !

— En Amérique...

— Oh ! tu reviens encore de ton Texas ? En Amérique ! En Amérique !... à vous entendre, vous autres, ça enfonce tout et à tout prendre, c'est encore chez nous...

Bill, sans s'émouvoir, embrasa sa pipe courte, tendit le paquet de Navy-Cut au Français, et poursuivit :

— En Amérique, petit, voyager sans billet, c'est autre chose !

— Que tu dis !

— Shut up ! J'ai souvent voyagé sans billet, c'est très dangereux. La dernière fois cela a été terrible, et très drôle aussi.

— Raconte, mon vieux Bill.

— Justement, je raconte. J'avais dix dollars. Ce n'était pas assez pour voyager trois jours. Autrefois je voyageais sur le toit d'un pullman. Yes ! Mais si le boy te voit il te jette. Yes ! Comme cela, sans rien dire.

— Tu parles d'un pays de sauvages !

— C'est naturel. Mais Bill ne voulait pas être jeté. Je décidai de voyager plus lentement et plus sûrement. Je me suis caché dans le charbon... un long convoi de charbon pour Frisco. Bon. Je dormais, raidi par le froid, les jambes coupées par le charbon, la figure battue par la neige ; oh ! tout à fait inconfortablement ! Soudain, j'entends craquer le charbon. Un homme s'approchait, de wagon en wagon. Je ne voyais que sa figure dans sa barbe piquée de neige, sa figure éclairée par la lanterne rouge qu'il tenait haut levée. L'homme approche plus près et, brutalement, me jette au

visage toute la sale lumière rouge de sa damnée lanterne. De sa main gauche, il fouille sa poche et il me crie : « Hands up ! » Alors, il grogne avec un sale accent suédois (c'était un Américain tout neuf, mais quand même à la coule), un sale accent bien pénible à entendre : « Où allez-vous ? » Je réponds : « Comme vous, à Frisco. » — « Pourquoi fermez-vous le poing droit ? » — « Oh ! Oh ! parce qu'il y a dedans dix dollars pour vous. » Il balance un peu sa lanterne, il se gratte l'oreille, puis voilà ma fripouille qui se décide et qui me commande : « Donnez ! » Il empoche mes dollars, se penche, me tape à l'épaule et me coule dans l'oreille : « Levez-vous, ne ditez pas un mot, marchez derrière moi en prenant bien garde à ne pas perdre de vue ma lanterne ; vous partirez quand je dirai : « Hop ! » Quand je balancerai la lanterne vous sauterez ; ce sera pour passer sur un autre wagon. Vous compterez ; il y en a quatre-vingt-sept jusqu'à mon fourgon. Puisque vous ne pouvez rester ici, je vous cacherai dans mon abri. Levez-vous, partez à mon cri, suivez bien la lanterne. » Le froid me piquait les yeux, m'aveuglant ; le vent rabattait

la fumée de la bonne locomotive trapue, rageuse, courageuse — autre chose que ta sale mécanique française — et la fumée, alors, enveloppait l'homme et sa lanterne, cachant tout. Je ne savais pas s'il me fallait sauter ou bien si Bill se devait tenir tranquille. Oh ! comprends-tu, petit ?

— Parbleu ! C'est des trucs à devenir maboul sur le coup !

— Oh ! cela n'est rien encore !

— N'attige pas, surtout ! Je m'en apercevrais.

— Je sais. Je ne dis que la vérité ; c'est bien assez. Ecoute. La fumée se dissipe ! j'aperçois la lanterne rouge balancée à bout de bras, je saute. Il était moins cinq, comme tu dis ! J'avais déjà compté le passage de cinquante-deux wagons, mais je n'étais pas certain d'avoir bien compté et je ne savais plus si l'homme avait dit quatre-vingt-cinq ou quatre-vingt-sept wagons. Je m'imaginais, bêtement, que cela avait beaucoup d'importance. Oh ! je ne sentais plus le froid ! La sueur collait ma chemise sur ma peau, mes dents claquaient et, bien qu'il n'y eût pas du tout de fumée à ce moment-là, je ne voyais plus la lanterne !

J'appelai. On ne me répondit pas. Que faire ? Avancer ? Tu me diras que c'était bien simple... Oui, mais dans cette nuit, dans cette horreur d'inconnu... je t'assure, petit, que c'est horrible de faire son choix ! Les idées sautent dans la tête, comme des pierres, ça fait un affreux, un insupportable mal. Je ne songeais qu'à cette chose : la lanterne ! Pourquoi ne voyais-je plus la lanterne ? Tout cela, entends-moi, ne dura pas dix secondes... un siècle ! Je tombai, les bras en avant, la mâchoire déchirée sur la houille coupante.

— Il était moins cinq ?

— Yes ! Tu ne crois pas si bien répondre. Le bruit de ferraille secouée de ce cochon de train changea de qualité. C'est bien le mot ? Oui, de qualité. Ce fut plus sourd, plus étoffé, comme aplati, aplati en vérité. La fumée roulait maintenant sur la houille même... j'en toussais, j'en pleurais... et je comprenais aussi ! Nous étions sous un tunnel. Cette crapule d'employé connaissait bien sa ligne... il avait agité — la vieille canaille ! — sa lanterne pour que je saute, puis il s'était couché vivement afin d'éviter le choc mortel, le coup du

tunnel, mais il espérait bien que moi... La traversée du tunnel fut longue ; je comptai dix minutes, durant lesquelles je tremblai, comme jamais Bill de sa vie damnée n'avait encore tremblé, et je m'endormis, petit, dans ma terreur, rongé de cauchemars qui me secouaient sur le charbon, le charbon qui me déchirait les côtes !... Un soir, dans Frisco, je vidais un whisky au bar, avec deux amis, des Italiens de la Camorra, quand la porte s'ouvre, et l'homme du train, sans sa lanterne pour lors, paraît. Je ris en entendant son cri dans ma mémoire ! L'homme s'est accroché à la porte, car il m'avait vu, debout, rigolant, mon verre de whisky levé à sa santé. Il s'est enfui sans trinquer. Sans doute qu'il avait peur des revenants, cet employé !

— Sacré Bill ! j'en ai pas de pareille à te raconter ; mais, puisqu'on est rendu, je vas bien travailler, mon vieux Yankee, pour te faire voir qu'en France aussi on a du sang et de l'initiative. Toi qu'es le plus fort, tu enfonces la porte ; moi qu'es le plus souple je saute sur la vieille et... »

L'AMUSEUR DE VACHES

On l'appelait Harry, parce que ça lui faisait plaisir et qu'il se donnait le genre américain. A quarante-deux ans, il s'habillait en petit jeune homme — le plus souvent des défroques d'autrui — amples complets gris souris à pantalons resserrés sur la cheville, feutres roulés, cravates étroites vert-grenouille ou rouge-géranium.

Harry posséda quelque fortune. Il ne sut pas l'administrer et fréquenta plus les bars que les cabinets d'affaires.

Au temps de sa prospérité, Harry n'aurait pas été fichu de vous dire ce qu'il fallait préférer des chemins de fer Andalous, du Rio-Tinto, des Volga-Bougourma, du Laurium grec, du Sosnowice,

des Chartered, des Krivoi-Rog ou des Lits militaires ; mais il n'hésitait pas à recommander les boissons convenant à chaque tempérament.

Ainsi affirmait-il que les blonds et les lymphatiques doivent résolument user de l'advocat et du mint-julep ; les bruns maigres peuvent absorber avec confiance half and half et sherry-cobblers ; le pousse-l'amour, le Mississipi font mieux l'affaire des sanguins, et il avait composé pour les emphysémateux — à la famille desquels il appartenait — un savoureux mélange ainsi dosé : 2/10 de glace pilée, 3/10 d'absinthe, 3/10 de whisky, 1/10 de curaçao et 1/10 de poivre rouge Paprika ; bien battu, cela se pompait avec une paille. Harry demeura trois ans à ce régime. Les jeunes gens enviaient la puissance d'ingurgitation de cet habile homme que les femmes soignées, mais mal nées, qui lancent les modes dans les grands bars, trouvaient excessivement rigolo, le lui prouvant avec pathétisme.

Au bout de ces trois années, le caractère d'Harry d'abord insouciant et enjoué, se modifia du tout au tout. Le Star and Stripes, c'était le nom de sa

boisson favorite, ne pouvait être étranger à cette métamorphose.

Harry quitta le bar, Paris, ses amis et les dames aux jolis chapeaux.

On ne l'y revit plus de longtemps, mais on eut de ses nouvelles. Quelques journaux insérèrent, parmi les bons mots et facéties, la proclamation de Jean Sarment, protecteur de la République phalanstérienne. C'était quelque part, en Océanie, une île d'assez maigre étendue, ouverte aux colons de bonne volonté, capables d'affirmer, sous la foi du serment, avoir bien compris les 799 paragraphes de la Constitution, ouvrage d'une lecture, à vrai dire, assez difficile. La République proclamée il restait encore quelque fortune au protecteur, qui fit acquisition d'un yacht pavoisé à ses couleurs: trois étoiles écarlates sur fond d'azur.

Le yacht visita Southampton, Kiel, Cronstadt, et, comme les escadres négligeaient de tirer en son honneur les salves réglementaires, Harry déclara successivement la guerre au roi d'Angleterre, à l'empereur d'Allemagne et au tzar de Russie, qui ne firent qu'en rire, comme chacun peut l'imaginer.

Mais la vie à bord était belle.

Harry ne s'était pas commandé un uniforme d'amiral d'opérette. Il se promenait sur le pont ou grimpait sur la dunette en frac de cérémonie, chaussé d'escarpins vernis, un lotus d'or à la boutonnière, car il convient d'ajouter que le bouddhisme était la religion officielle de la jeune république. Même, comme Harry avait contracté dans les bars des habitudes de plaisantin, la porte de la cabine présidentielle, qui servait aussi de chapelle, s'ornait de cette belle inscription en lettres dorées : *Bouddhoir*.

L'équipage se composait des plus mauvais sujets de toutes les marines européennes, pourris de vices, mais non exempts de fantaisie; le docteur écrivait un grand ouvrage sur la symbolique des tatouages. Seul le capitaine, honnête homme et habile officier, se désolait ; Harry lui avait imposé pour second un vilain drôle, échappé d'un bagne italien, qui l'avait charmé en plongeant nu, du haut de la grande vergue, tout en grattant de la mandoline.

Comme le yacht faisait un jour relâche dans

un beau port ensoleillé, Harry eut la satisfaction de voir un petit vapeur s'avancer à sa rencontre. On lui rendait enfin honneur ! Harry fit hisser les couleurs et, rassemblant son équipage, ordonna d'entonner l'hymne national.

Les gaillards, ivres ainsi que de coutume, se contentèrent de beugler :

A la tienne, ma vieille,
A la tienne, mon vieux,
Sans ces rosses de femmes
Nous serions tous des frères...

L'effet eût été déplorable si le petit vapeur eût porté quelque haut dignitaire, mais il ne recélait en ses flancs qu'un méchant huissier, qui mit l'embargo sur le yacht présidentiel.

— Le yacht fut saisi, me disait l'autre jour Harry ; une autre crapule d'huissier britannique s'était chargé de l'île. J'étais ruiné. Il me semble que je m'éveillais à la vie. Ma carrière présidentielle, en somme, fut-elle plus ridicule que ma carrière de joyeux viveur ? Admettons qu'il se soit agi d'une cuite prolongée et n'en parlons plus. Maintenant, je suis raisonnable.

« Je vendis mon habit pour m'acheter un complet de confection et je partis en Amérique sur un voilier. J'ai accompli les plus durs et les plus dégoûtants travaux sans me plaindre, j'ai connu l'outrage sans désespérer. En Amérique, je fus tour à tour cireur de bottes, professeur de français, acteur de cinématographe, mouchard, mineur, garçon de café, que sais-je !

« Ce que je dis, monsieur, est la vérité sainte. J'ai voyagé sans billet, sur la toiture d'un pullman : un voyageur m'aperçut, il me cria : « Hep ! attention, le contrôleur te jettera ! » et il riait ; je croyais qu'il plaisantait. Le contrôleur m'a vu, monsieur, et il m'a jeté, comme l'autre disait. Nous faisions du 120. Cela m'a bien fait souffrir. J'ai pris un autre express, toujours sur le toit du pullman ; le contrôleur m'a vu, mais j'avais un browning armé et deux dollars (le billet m'en aurait coûté quarante), le contrôleur m'a dit seulement : « Si vous tombez, je ne suis pas responsable. »

« Mais tout cela était bien inutile, puisqu'il m'a fallu revenir. J'avais goûté toutes les amertumes ; aucun homme n'a été plus humilié que

moi, monsieur ; j'avais une ferme, le feu l'a détruite et l'on s'est moqué de moi ; dans un club, j'ai été accusé injustement parce que je gagnais trop ; on m'a pris mon gain et l'on m'a craché au visage ; redevenu fermier, j'eus une amoureuse ; à cause d'elle, des mégères m'ont rossé avec des battoirs et des balais ; j'ai dû quitter le pays ; tous mes procès je les ai perdus ; les nègres mêmes m'ont insulté, volé, frappé. Je n'avais qu'un ami, un blanchisseur chinois, on l'a pendu pour je ne sais quel crime, pour rien, je crois, parce que c'était la fête du district.

Alors j'ai trouvé passage sur un bateau chargé de bétail ; j'avais à soigner les vaches. Les soigner ce n'est rien, mais il faut les amuser pour qu'elles ne périssent pas d'ennui. C'est très exact ce que je vous dis. Je les amusais de mon mieux ; oh ! je n'étais pas bien drôle ; je leur causais, je disais : « Oh ! Oh ! un peu de courage ! Hi ! Hi ! nous « allons débarquer bientôt. Patience, Noiraude ! « Bon espoir, Roussotte ! Le pauvre Harry en a « vu bien d'autres, le pauvre Harry... »

« Et je pleurais comme un imbécile en disant

cela. Et c'est ce qui amusait le plus les vaches ; quand je pleurais, elles meuglaient de contentement et n'en finissaient plus de donner des coups de cornes dans la cloison.

« Le capitaine était très satisfait de moi, et je crois même — car c'était un brave homme, au fond — que s'il me fournissait de nouveaux motifs de pleurer, c'était uniquement pour amuser les vaches. »

POIL D'ACIER

Il faisait un froid vif et piquant, ce matin-là ; un bon petit froid sec, ainsi que disent les bonnes gens, qui rendait à la jolie servante de la laitière les belles couleurs paysannes que lui avaient fait perdre six semaines de Paris.

M. Frédéric Crassmussen, ayant fort mal dormi, se sentit remis d'aplomb par la bise glacée mieux que par la douche tiède dont il avait cinglé ses muscles.

Il huma, satisfait, l'air pur qu'on respire rue des Belles-Feuilles, et alluma une cigarette turque, amère friandise qui lui sembla d'autant plus savoureuse que les nouvelles apportées par les gazettes autorisaient à redouter l'accaparement

de la régie ottomane par d'ignorants Bulgares. M. Frédéric Crassmussen fit tournoyer son jonc à pomme d'or, se le glissa sous l'aisselle droite, et, son journal largement déplié, obliqua résolument dans la direction de Neuilly.

Le ciel souriait, tout bleu, d'un bleu de romance ; l'automne devait, au Bois, resplendir dans toute la beauté de son orgueilleuse détresse, les chroniqueurs savaient encore amuser ; ah ! oui, malgré tout, la vie méritait d'être vécue. Qui donc pouvait ne pas être heureux ce matin-là ?

Le vieux chiffonnier guenilleux chiffonnait en chantant, et les soldats du bastion se rendaient à l'exercice d'un pas allègre.

Comme M. Frédéric Crassmussen, le nez dans son journal, s'amusait d'une nouvelle à la main, un personnage volumineux lui barra le chemin, résolument, mais sans brutalité, et dit :

— Sacrédié, on a eu raison de me conseiller de venir matin. Enfin, je vous rencontre, c'est l'essentiel. C'est heureux pour moi et ça vaut mieux pour vous. Des fois, n'est-ce pas, que je vous aurais manqué, ça aurait fait des histoires

à n'en plus finir. J'aurais passé pour une gourde, pis que ça ! je risquais une mise à pied de huit jours et on aurait pu croire, sans raison, que vous vous cachiez. Vaut bien mieux que ça se passe régulièrement, pas vrai ? Plus tôt qu'on s'explique mieux ça vaut ; voilà ma façon de penser, je ne vous la cache pas.

...Comment, vous ne me remettez pas ? Allons donc ! cherchez bien ! Mais oui, Alcide, le sous-brigadier Alcide ; c'est moi qui suis venu l'autre matin, mais pas de si bonne heure, avec l'inspecteur principal Thirésias et le secrétaire du patron. Me revoilà. Oh ! c'est pas grand'chose. Le patron veut vous recauser. Ça n'a pas de quoi vous tourmenter. C'est assez sa manière, au patron ; il ne peut pas se décider à lâcher une affaire.

...Quoi donc ? Il vous avait peut-être dit que c'était fini ! Ça ne m'étonne pas ; je reconnais bien son genre. Il ne peut pas se décider à lâcher une affaire, je vous dis. On croit, et nous-mêmes on le croit aussi, des fois, que tout est arrangé et puis pas du tout. Il a toujours quelque chose à redemander au monde.

...Mais faut pas vous inquiéter pour ça. C'est sans doute à cause d'un renseignement que vous avez oublié de lui donner, que le patron veut vous revoir.

...Oui, je sais bien, ça n'est jamais une surprise très agréable. Un inspecteur, n'est-ce pas, rien que ce nom-là ça donne un petit frisson, c'est bien naturel. Pourtant, il ne faudrait rien exagérer. Une supposition que dans vos affaires vous auriez besoin de causer avec un client ou un associé, c'est une supposition, pas vrai ? Vous sonnez un de vos employés pour l'envoyer chercher. Ben, le patron, ses employés c'est les inspecteurs, pas vrai ? C'est pour ça que je dis qu'il faut se faire une raison et ne pas croire tout de suite à des choses ennuyeuses.

...Comment que vous dites ? Vous voulez remonter chez vous pour prendre une valise ? Pensez-vous ! C'est vraiment pas la peine. Une supposition que ça ne tournerait pas à votre convenance — c'est qu'une supposition, ne vous énervez donc pas — le patron n'est pas assez mufle pour vous priver de notre nécessaire. D'abord, si ça

tournait comme je viens de dire — c'est toujours des suppositions — on reviendrait tous, vous compris, rue des Belles-Feuilles pour la perquisition et alors vous auriez bien le temps de prendre votre linge et toutes les choses dont vous avez besoin. Vous ne pouvez pas savoir, parce que vous n'aviez jamais eu d'ennuis avec la justice — on sait bien à qui on a affaire — mais moi qui ne suis pas d'hier dans l'administration je peux vous le dire, et je vous le dis parce que, rien qu'à vous regarder, je comprends que ça vous intéresse : jamais on n'a empêché un monsieur comme vous de garder son faux-col pour venir à l'instruction. C'est pour dire !

... Mon nom c'est Alcide, mais on m'appelle plutôt Poil d'Acier. C'est à cause de ma main solide et des poils qui sont dessus ; dessus, remarquez bien, j'ai pas dit dedans, car j'ai pas peur de l'ouvrage. Poil d'Acier ! A un monsieur comme vous ça ne dit rien, ben entendu, mais vous demanderiez à des gars de la pègre, vous les verriez sauter ! Poil d'Acier ! pour sûr que pour beaucoup c'est un nom connu. C'est pas si connu qu'un nom de

grand financier, le vôtre, par exemple, mais, que voulez-vous, on est célèbre comme on peut. Pas vrai ?

... Ah ! à la vérité je ne boude pas à la besogne et j'aime bien mon métier, quoique la retraite au bout ça soit une idée que personne ne peut renier sous peine d'être un menteur ; mais, tout de même, des arrestations à la dure n'en faudrait pas tous les jours. C'est vannant. Cependant, on a sa vanité, et ça flatte quand on lit sur le journal que le Boa des Ternes a été arrêté par l'inspecteur Alcide — sur le journal on ne met pas Poil d'Acier — au péril de sa vie. J'aime mieux, de temps en temps, avoir affaire à des personnes comme il faut ; ça change, pas vrai ? Ainsi c'est moi, avec le brigadier Thirésias, c'est moi qui ai arrêté M. de Tomasseray ; vous vous rappelez, celui qui avait tué sa mère pour des raisons de famille ?

... Avec vous c'est pas du travail ; c'est plutôt une petite commission pour le patron. Vous bilez donc pas, monsieur Crassmussen, c'est arrivé à d'autres que vous, aux plus gros de la finance, pour ainsi dire.

... Vous avez presque eu tort de vouloir prendre un taxi-auto. Le patron ne sera pas chez lui avant neuf heures et les bureaux ne sont même pas ouverts. Avec ça, il fait friot !

... Dites donc, c'est pas tout à fait un endroit pour vous, mais, de l'autre côté du pont, je connais un petit établissement très convenable, le café n'y est pas mauvais. Ça nous réchaufferait toujours. Je suis content que mon idée ne vous déplaise pas. Et puis, une supposition que le patron imaginerait de vous garder un peu avec lui, faites donc venir votre repas de cette boîte-là. On n'y fait pas de déjeuner, mais il y a un plat du jour épatant et des huîtres très fraîches.

... Vous m'excusez ? Edouard est un ancien collègue à moi, je ne pouvais pas lui refuser un café. Il est sans place. On l'a révoqué parce qu'il n'était pas assez costaud. A cause de sa faiblesse, l'assassin de la petite Cécile Colombet a pu se défiler si bien qu'on ne l'a jamais rattrapé.

... Pour sûr que c'est malheureux. D'autant plus que sa maladie il l'a gagnée comme soldat, aux colonies, et qu'il a une femme et quatre gosses !

... Oh ! vous voulez bien lui donner un mot pour votre ami ? Probable que ça ferait son affaire d'être garçon au Crédit Perpétuel. Vous avez du cœur, monsieur Crassmussen ! Pour la confiance vous pouvez être tranquille ; un ancien inspecteur, on ne peut pas mieux ! Dis bien merci à monsieur, Edouard.

... Voilà qu'il est l'heure. C'est le moment d'aller retrouver le patron.

... Non, non, pas de ça ! Payez votre tasse si vous y tenez, mais laissez-moi les miennes. Je voudrais accepter que je ne pourrais pas. Le règlement me le défend. C'est pour vous dire ! »

LES BELLES RELATIONS

Connaissez-vous la brasserie du *Chameau* ? à Montmartre ? rue Blanche, à dix mètres de la rue Chaptal ? C'est un établissement nocturne très tranquille ; les consommations y sont de premier choix ; le personnel est diligent et attentif, sans obséquiosité. Tous ces avantages sont dus aux exigences de ceux qui constituent la base de la clientèle. Je veux parler des barons. Mais je gage que vous ne savez pas ce que c'est qu'un baron. Oh ! sans doute, comprenez-vous que ces barons-là ne se coiffent pas, l'hiver comme l'été, d'un tortil. Mais ce n'est là qu'une certitude négative.

Le baron n'est pas un grand malfaiteur. Ce

n'est pas non plus un apache vulgaire. C'est Alphonse au sommet de la hiérarchie et s'y cramponnant, n'espérant sa rentrée dans l'ordre bourgeois que par la retraite, plus tard. Marlou conservateur, il méprise singulièrement son frère inférieur, la brute romantique et chourineuse. Le baron évite même toute violence envers... la baronne ; ou bien il y met des formes, en sagace maquignon. Prudent et sage, revenu de tout, le baron — bon docteur ès-passions — sait tolérer, quand il le faut, l'inévitable béguin, au retour de la saison propice. Elle, c'est une sage créature qui ne se lève que pour aller, de cinq à sept, danser le tango à Tabarin et, le soir, tourner inlassablement, cavale empanachée, la demi-piste des promenoirs.

Un peu de regret, le regret d'une jolie profession, le regret des jours d'efforts communs, d'adroite économie, embellira leur retraite du charme de la mélancolie.

Quand sonne minuit, le baron rejoint ses amis, à la brasserie du *Chameau*. Il s'alimente de choucroute en maniant des cartons coloriés. S'il parle

encore de « maquiller la brême », c'est par manière de plaisanterie, et pour se remémorer sa folle jeunesse. En jouant, ces messieurs s'entretiennent d'affaires ; d'affaires mystérieuses mais paisibles et qu'ils nomment « les affures ».

Au *Chameau*, se retrouvent chaque soir les membres d'une bande bien connue de mon compère l'inspecteur Poil d'Acier. Mais Poil d'Acier n'espère plus tirer un jour quelque gloire du bel exploit d'envoyer tout ce joli monde au dépôt.

— Rien à faire avec ces frères-là, me disait Poil d'Acier ; ils sont parés, et comment ! C'est comme leurs dames, les mœurs n'y peuvent pas grand'chose ; il y a même plus d'un de ces bougres qu'a épousé sa bougresse, histoire de la faire rayer du Livre. Rien que leur nom, le nom de la bande, je veux dire, vous donnera une idée de leurs façons bourgeoises. C'est la bande des Vestons bordés, vu qu'il y a cinq ans, quand ils se sont associés, c'était le grand chic chez ceux de la haute.

Roger Locart (alias Roger la Vache, au 1er bataillon d'infanterie légère), présentement, si l'on s'en fie à ses cartes de visite, courtier en inventions,

est l'un des plus corrects et l'un des moins bedonnants des barons du *Chameau*. Roger me faisait confiance. Il m'avait présenté à ses amis et m'admettait dans sa société. Nous jouions une tournée de chartreuse certaine nuit, lorsque la porte de l'établissement fut poussée presque enfoncée, par une bande joyeuse.

Roger, non sans oublier de marquer le roi, leva les yeux et considéra les intrus. Car ce n'était pas des barons ; leurs compagnes n'étaient pas même des baronnes, mais de jeunes grues, très fraîches, très parées, et une authentique femme du monde.

— La tournée des grands-ducs, quoi! grommela Roger. Le patron du *Chameau* a fait mettre sa boîte sur les guides de l'étranger à Paris. Il n'y a pas de mal à refaire les voyeurs.

Mais il ajouta :

— Ah ! non ; je me trompe. C'est des rigolos qui s'en f... Ils entrent dans le premier caboulot venu, pour boire parce que c'est maintenant qu'ils ont soif. C'est pas des étrangers, c'est pas des poires, c'est des Parisiens, tout ce qu'il y a de connu. Tenez, le petit gros avec une barbe blonde

qui s'est collé sur sa calvitie le chapeau de sa gosse, c'est le docteur Raffault, je le connais bien de l'avoir vu sur les hippodromes ; l'autre, c'est Caroly, le baryton de la Gaîté ; l'autre avec la femme du monde, je ne sais pas qui c'est, mais je ne vois que lui aux premières loges du Wonderland ; l'autre... c'est... non !... oh ! c'est pas possible !...

Roger dévisageait un vieux jeune homme fort élégant ; un quadragénaire à peine flétri, encore orné des avantages extérieurs de la vingtième année, lèvres tendues, cheveux abondants et légers, aisance des gestes. Le noctambule, à son tour, aperçut Roger. Ses yeux se fixèrent un instant sur ceux du baron. Avec beaucoup de sang-froid, l'homme du monde fit un signe d'amitié à Roger, puis, hésitant à peine, vint à lui, lui serra fortement la main, sa main trop richement baguée, et l'ayant considéré :

— Je suis content de vous retrouver ainsi, Roger ; sage et confortable. Quand mes amis seront partis, je viendrai boire une coupe de champagne avec vous.

Il rejoignit ses compagnons et leur fournit en souriant je ne sais quelle explication.

— Qui est-ce ? demandai-je.

— C'est M. Clairambord de Chézigny, un type tout ce qu'il y a de bien. Il m'a montré la photographie d'un tableau qui représente un de ses oncles à cheval derrière le cheval d'un duc d'Orléans du temps de Louis-Philippe. Je l'ai connu aux Epinettes, quand je revenais du service. C'était au bar de Java qu'on a fermé depuis. A ce moment-là, je représentais pas bien ; en fait de chaussures américaines à tige d'antilope, j'avais plutôt des espadrilles. Lui, on aurait dit une réclame de tailleur. Il jaspinait bigorne mieux que moi. Personne ne lui demandait d'où il venait, ni ce qu'il faisait. Ah ! il en a payé des tournées, celui-là !

Depuis huit jours on se connaissait et je ne lui avais pas encore demandé son nom. Je ne sais plus comment il me l'a dit : « Clairambord de Chézigny. » Penses-tu ! que je me disais. Je lui demande alors : « T'es vicomte ? » Il me répond : « Non pas. Je suis Clairambord, cela suffit. » Il

m'a expliqué après la vérité sur la noblesse, et que les « de » ça ne signifiait rien, par exemple. Saviez-vous ça ? De ce soir-là, au Java, on a tous pensé que ce Clairambord n'était pas, comme on l'avait supposé d'abord, une pègre de première classe qui venait aux Epinettes offrir de l'embauche, comme qui dirait pour les gros ouvrages. Il était si chouette avec nous, si social pour tout dire, ce gars qu'aimait mieux se distraire avec de bonnes frappes qu'avec les gens de son monde, que je brûlais de trouver l'occasion de lui rendre un service, n'importe lequel !

Un soir, Clairambord me prend à part et me dit : « Roger, voici mon dernier louis ; prends-le. Je suis fauché, comme tu dirais ; j'ai pris au cercle la sale culotte ; ma famille m'a maudit, tu sais, Roger, comme à l'Ambigu ; bref, on me saisit demain. C'est fâcheux ; d'autant plus fâcheux que j'ai trouvé à Neuilly une délicieuse garçonnière. On va me saisir, Roger, me prendre tous mes souvenirs... » Moi, ça me fichait le cœur en bas de voir Clairambord si malheureux. J'avais bien mon idée, mais les mots ne sortaient pas de ma

gorge. Enfin, comme pour me tirer d'embarras, Clairambord me met la main sur l'épaule et me dit : « Mon petit Roger, veux-tu me rendre le service de me déménager à la cloche ?... Minute ! c'est plus délicat que tu ne penses. Ma concierge a gardé la clé. Il faudrait faire... deux ou trois pesées... C'est un petit pavillon isolé, au Hameau Balzac, rue Raynouard... il y a quelques risques... tu n'emporteras que les objets dont je te remettrai la liste... » Je ne sais pas ce que je n'aurais pas fait pour Clairambord. Je réponds : « Bien sûr, à votre service », comme de juste. « Tu porteras le tout au gardien du garage Flox, à Puteaux, en lui disant : « De la part de M. Clairambord ». Vous me suivez ? Je fais tout comme il me dit... les pesées... la rafle en douce... bon. Je sors. Un chien gueule. Une vieille s'amène. Je lui colle mon paquet sur le crâne... elle tombe... la fille de l'air ! Ni vu, ni connu. Mais voilà-t-il pas que le surlendemain je lisais sur le journal : « Le cambriolage d'Auteuil... des malfaiteurs se sont introduits dans le pavillon occupé par le général Millot-Lagarousse, actuellement en mission au

Pérou, etc. » Vous croyez que ça m'a vexé ? J'ai eu du regret d'abord, que Clairambord n'ait pas eu plus de confiance en moi ; puis j'ai réfléchi. Je me suis dit après tout, c'est juste ; ce garçon-là qu'est un vrai noble ne peut pas, malgré sa gentillesse, être un copain comme les autres ; peut-être bien qu'il en souffre aussi, mais c'est plus fort que lui : il faut qu'il garde les distances, c'est régulier ! Moi je trouve ça épatant ! Le voilà ce soir avec des gens de son monde. Personne ne se doute. Il est Clairambord, quoi ! C'est tout de même bien fait la société !... Restez donc puisque Clairambord paye le champagne. Avec vous j'ai pas peur d'une gaffe, ni d'une parole de trop. Restez donc, vous avez bien le temps.

LE CHAPEAU DE L'INCONNU

— Vous ne me croyez pas ? Vous avez tort. Je dis toujours la vérité ; c'est même à cause de cela, de cette infirmité, qu'on a pu justement prétendre que je n'avais pas de talent. Oh ! je m'en rends exactement compte, et combien elles me paraissent justes ces critiques qui me donnaient tant de colère autrefois ! Vous souriez ? Vous ne me croyez pas ? Allons, c'est toujours la même histoire. Je mens. Mais non, je dis la vérité, hélas ! Les critiques qui me firent passer de si mauvaises nuits se publiaient dans des petites revues méprisées ; voilà pourquoi vous n'en connaissez rien et tenez mes propos pour des fables absurdes.

Je vous supplie de m'écouter et de me croire.

Je vous ai déjà fait trois fois ce récit, mais vous m'avez interrompu, je me suis mis en colère et n'ai pu aller jusqu'au bout. Vous n'aviez, voilà le malheur (le vôtre comme le mien, car je me désespère et vous commettez une mauvaise action), vous n'aviez qu'un quart d'heure à m'accorder et je le perdais sottement en imprécations. Sans doute aussi vous ai-je injurié, je vous en demande humblement pardon. Que rien de fâcheux ne subsiste entre nous ; écoutez-moi sans arrière-pensée, sans jugement préventif et persuadez-vous que je ne sais pas mentir.

Voilà. J'étais très déprimé par de longues années d'études accomplies dans les pires conditions. Ah ! la vie du licencié pauvre ! Monsieur, j'étais bien plus malheureux que Vingtras, je vous adjure de le croire, car Vingtras avait sa haine, ses colères, ses fureurs de partisan et ça c'est une fameuse nourriture, un alcool incomparable ! Moi, j'ai le malheur d'être conservateur et de trouver la société sinon bien faite, ce qui serait absurde, mais possible et telle qu'il n'y faut plus toucher sous peine de bâtir un plus détestable édifice.

Je ne mangeais pas et je ne faisais pas de barricades.

Un soir, dans mon ignoble garni de la rue Saint-Jacques, sans feu, sans pain, sans lumière, j'entendais les camarades renverser les omnibus et gueuler : Vive la Sociale ! et Mort aux V... ! J'avais bien envie de descendre, pas par conviction, mais par hygiène. J'ai eu la force de me contenir, mais j'ai souffert ce soir-là d'un mal plus atroce que la soif, que la faim et que le froid. Plaignons les pauvres sans colère !

Je me suis contenu et j'ai eu le courage de poursuivre la recherche du problème que je m'étais imposé. Je n'avais ni charbon, ni chandelle, depuis longtemps mon logeur m'en refusait, mais j'avais une boîte d'allumettes. J'ai réussi à tracer sur le tableau noir mes chiffres au phosphore. Je les voyais luire et... enfin j'ai trouvé la solution exacte ; on la cherchait depuis dix ans, tous les mathématiciens vous le diront. Lorsque je l'ai vue flamboyer, ou plutôt clignoter sur mon tableau noir comme un *Mane-Thécel-Pharès*, j'ai ressenti un coup au front, tel qu'un violent coup de casse-tête... Ah !

ceux qui criaient : Assassins ! en bas, sur les pavés, n'ont certes pas reçu de semblables, de si rudes coups de casse-tête des voyous des Brigades Centrales.

Vous voudrez bien reconnaître que s'il avait été dans ma destinée de devenir fou c'est ce soir-là que je l'aurais dû devenir.

Mais je m'égare.

Je vous disais que de telles années d'études avaient fait de moi un être qui n'était plus que flamme spirituelle. Mon corps se diluait ; j'en avais le sentiment net, atrocement précis, et il me fallait, environné de jeunes gommeux empestant le savon à la rose, établir des polices d'assurances dans un bureau plus noir que ma chambre d'hôtel, endurer la tyrannie d'un chef de bureau imbécile qui m'insultait et faisait rire tous mes collègues en nasillant : « Dites donc, le licencié, quand vous aurez fini de vous donner des airs de savant pour travailler moins que les autres ? »

C'est vrai que j'étais distrait. Les mathématiques insensiblement me conduisaient à la poésie, une poésie... la plus pure, la plus belle puisque je ne

l'ai pu réaliser. Le soir je travaillais, la nuit passait et combien de fois le jour m'a-t-il brusquement surpris à ma pauvre table ! Je courais alors au bureau. Une telle vie, une telle faiblesse devaient faire de moi une proie. Je le savais, mais je ne pouvais deviner ce qui me terrasserait. Parfois j'avais peur de mourir de faim, tout simplement. C'eût été trop bête après de si rares tortures. Pourtant j'avais bien raison de redouter, car avec cent francs par mois et des dettes...

Bref, un matin entre onze heures et midi, l'heure de mon repas, je dévorais sur un banc du square Montholon une saucisse fourrée dans un quignon de pain. C'est ridicule un personnage en jaquette propre qui mange une saucisse en plein air ; mais au square Montholon, de si bonne heure, il n'y a que des gueux. Cependant mon voisin ne ressemblait pas aux autres, les errants non point pâles mais à la face de ce rouge si particulier et qui fait croire qu'ils ont vraiment été un peu cuits à trop dormir dans les fours à plâtre de la banlieue. Mon voisin était sale, poussiéreux, mal rasé, mais il portait une redingote et un chapeau gibus.

Sans que je lui eusse adressé la parole il me parla :

« ... Moi non plus, mon cher monsieur, je n'ai pas eu de chance. Je ne sais pas créer à la façon des écrivains volontaires, je dois tout à l'inspiration, mais, hélas ! il me manque... je ne sais pas comment il faut nommer ce qui me manque et qui me permettrait de retenir cette inspiration. Voici, chaque nuit j'ai des rêves, mais sont-ce bien des rêves ? Non, chaque nuit, un peu après mon premier sommeil, je compose un poème merveilleux, j'en suis certain, un beau poème, lumineux et solide, bien construit, je hais l'amorphe. Un cri de joie m'éveille. Je lis d'un coup le poème apparu devant moi avec ses mots et ses images matérialisées, les plus subtiles, celles qui ne correspondent à aucune figure déjà connue, elles-mêmes... Bien vite, ah ! si vite ! tout s'estompe, s'efface, devient l'amorphe abhorré. Cependant, je vais à ma table, je m'efforce à rassembler les éléments épars du poème... il n'en reste jamais rien, rien... ! On ne peut concevoir ce que furent mes atroces et inutiles efforts... je croyais à des migraines, je devenais fou, monsieur, fou, tout simplement

fou, fou, archifou ! Remarquez toutefois, qu'avant ma folie on me tourmentait, on m'injurait ; même quelqu'un me cracha au visage. Désormais on a pour moi des égards.

Cet âge, mon enfant, est celui des malades, le siècle leur appartient, tout pour eux, petit, tout pour eux. Vous êtes très malheureux, je veux faire quelque chose pour vous. Prenez mon chapeau, ce n'est pas parce qu'il est presque neuf et que le vôtre éloigne de vous la bonne compagnie que je vous en fais présent ; je vous le donne parce que c'est le chapeau d'un fou. Là-dessous vous n'avez plus rien à craindre. Prenez mon chapeau et n'essayez pas de me suivre. Adieu ! » Il partit, décoiffé, en sautant sur un pied. J'essayai le chapeau qui était propre. Je trouvai ce gibus trop petit. Je l'examinai et m'aperçus alors qu'on avait logé une sorte de bourre grossière entre la coiffe et le cuir. Je l'arrachai... Il y avait vingt mille francs en billets de banque, assez crasseux, il faut bien le dire. C'est alors que j'éclatai de ce rire strident, si prolongé que je l'entends encore. Vos hommes aussi l'ont entendu et sans doute

est-il défendu de rire à un pauvre bougre tel que moi, puisque vous m'avez fait saisir et enfermer.

Maintenant que vous avez acquis la preuve que je ne suis pas fou, remettez-moi en liberté immédiatement et restituez-moi mes vingt mille francs.

LA CALINE DES QUINZE-VINGTS

Quand il exerçait son métier d'ouvrier mécanicien de précision, un état qui demande du soin et de la délicatesse. Champavin n'était pas heureux tous les jours. Bien sûr, il gagnait dix et parfois douze francs, lorsqu'il travaillait, mais il y avait la morte-saison et, veuf, les enfants à élever, le loyer à payer, toutes les misères qui dégoûtent du labeur.

En somme, Champavin en arrivait à se dire qu'il n'avait eu de l'agrément que depuis son « malheur ». Peut-être bien que si Champavin se disait cela c'était pour mentir à l'affreuse réalité et panser sa douleur d'une bienfaisante illusion.

Un matin, Champavin s'était éveillé plus pénible-

ment que de coutume; il pouvait à peine ouvrir ses yeux dont les paupières enflammées le brûlaient.

— Nom de D... ! jura-t-il, ce n'est ni dimanche, ni lundi, et je n'ai pas pris la cuite hier ; je n'ai même pas sommeil. Pourquoi alors que je peux pas ouvrir les châsses ? Sûrement c'est de la maladie ; ces sales trucs-là c'est toujours la nuit que ça vous arrive. Si au moins, j'avais encore la bourgeoise pour me soigner ! Faut pas compter sur les gosses, maintenant qu'ils sont grands ils ne songent qu'à filer. Je vas consulter à la clinique, faut pas blaguer avec ces fourbis-là; les châsses y'a pas plus précieux.

Et Champavin s'était rendu à la consultation. Il ne devait plus revoir son logis de Belleville. Des professeurs éminents avaient fait sur son cas des conférences importantes à des internes chauves; des dames de la Croix-Rouge avaient exercé leur charité à son profit.

Trois mois plus tard, Champavin ne savait plus rien de la lumière.

— Y'a plus de soleil pour moi, disait-il en s'égayant quand même ; la callebombe est soufflée, faut se faire une raison.

LA CALINE DES QUINZE - VINGTS

Et il était entré aux Quinze-Vingts sur la recommandation de son député. Champavin ne se trouvait pas trop à plaindre. L'ordinaire de l'hospice valait bien ceux des mastroquets ; l'aveugle conservait pour ses sorties une redingote propre et ses fils le pourvoyaient de tabac ; sa fille aînée lui glissait quarante sous le dimanche. Enfin, Champavin avait un copain, un vrai, un philosophe comme lui, Taffard, l'ancien comptable, habile aussi à se monter le cou.

— Les yeux, disait Taffard, ça ne m'a jamais servi qu'à voir que j'étais moche et cocu. Je les ai usés pour des patrons ; maintenant on m'entretient. Nous tenons le bon bout, Champavin, et puis, comprends-moi bien, la société je l'ai assez vue. Je te gobe, toi, eh ! bien, si j'y voyais peut-être que tu me dégoûterais !

Ce matin-là, Champavin, affublé de sa belle redingote un peu luisante, descendit au jardin, tapant le sol du bout de sa canne, ses yeux morts levés au ciel en fête. Le mécanicien alla droit au banc où l'attendait Taffard.

— Ah ! c'est toi, Champavin, assieds-toi, mon

vieux. Comme on se trouve tout de même. Les voyants ça se perd en route mais les aveugles ça se trompe pas et ça ne se casse jamais la gueule.

— Quoi de neuf, Taffard, rien ?

— Si. On va nous emmener à la campagne.

— Tu dis ?

— Je dis qu'on va lâcher Pantruche, c'est décidé. M'sieur Vaughan l'a demandé au gouvernement qui ne dit pas non. Bien sûr, c'est pas pour nous faire admirer le paysage, mais rapport à l'air qui sera plus pur.

— C'est pas possible ! Si on y va, moi je déserte.

— Qu'est-ce que tu feras !

— Je fabriquerai des brosses, j'ai appris ici.

— Tu crèveras de faim, Champavin. Mais pourquoi veux-tu lâcher ton vieux Taffard et les copains ? C'est beau la campagne, même pour les aveugles ; l'herbe c'est plus doux que les pavés et puis ça embaume ; tu ne la verras pas la brousse, mais tu la respireras, farceur, et ça vaut bien le voyage.

— Et Léontine ?

Champavin dit ce nom d'une voix si désespérée

que Taffard répondit très bas et soudain grave :

— C'est vrai, mon pauvre vieux, Léontine, la Câline des Quinze-Vingts ! Je n'y pensais plus. Tu es de ceux que ça pince encore et tu en tiens pour celle-là !

Bah ! on n'y est pas parti à la campagne.

— Taffard, je te retrouverai ce soir, c'est son jour, elle m'attend sûrement, je vas la voir.

— A ce soir, mon vieux.

Et Champavin, très sûr de sa route, gagna la grille de l'hospice. De sa canne ferrée il éprouva le sol ; il était bien maintenant sur le trottoir de la rue de Charenton. C'était si vrai qu'il entendit bientôt une voix, à peine éraillée et riche de charitables inflexions, murmurer à son adresse :

— Bonjour, Ferdinand : c'est moi que tu cherches, mon chéri ?

Léontine Loiseau, fille soumise, avait une spécialité. Elle faisait les aveugles. Tous les pensionnaires des Quinze-Vingts la connaissaient et toutes les pierreuses du quartier lui enviaient cette clientèle quasi-bourgeoise. Mais aucune n'avait sa douceur, ni ce charme secret dont on ne pouvait

rien deviner si l'on ne souffrait pas du mal atroce des ténèbres, de l'angoissant appel à la lumière refusée.

Dans la petite chambre à papier bleu et blanc, le 27 de l'*Hôtel du Chalet de la Bastille*, Champavin le chapeau sur la tête, sa redingote boutonnée et son gourdin à la main, était assis sur un fauteuil défoncé.

Léontine, noiraude aux seins en forme de courges, vêtue d'un caraco rose et d'une mauvaise jupe de pilou, versait une chopine de rhum extra dans deux verres à côtes. Il y avait au mur des photographies, deux roses en papier tricolore et un cochon brodé de son nom au sucre : *Léontine*, un éventail japonais et une reproduction d'*Enfin seuls*, maculée par des générations de mouches.

— Léontine ?

— Mon chéri ?

— Tu es belle ?

— Bien sûr mon chéri, répondit la fille docile au jeu favori de l'aveugle.

— Comment que t'es, Léontine ?

— Je suis toute blonde, mignon, du blond que

tu aimes, avec des grands yeux bleus comme un bébé Jumeau. J'ai une jolie robe, Ferdinand, une jolie robe tailleur comme une grue chic. Tâte là-dessous, mignon, mets ta main plus haut, — tu sens les dentelles, ça t'amu semon petit homme — eh bien, c'est là, sur la hanche, que j'ai un grain de beauté.

— .....

— Bien sûr tu peux laisser ta main, mon gosse.

— Et chez toi, Léontine, c'est riche ?

— Si c'est riche ! Figure-toi un lit tout blanc au ripolin et des amours tout nus à l'huile qui rigolent dessus, un papier neuf avec des guirlandes de roses qu'on les cueillerait ; tu sais que le chandelier et la pendule sont en vrai or ? Au plafond c'est peint comme le ciel et y'a tout plein dessiné dessus des papillons et des hirondelles. Non, mignon, t'as rien déchiré, tu t'y prends bien, c'est de la soie, tu comprends, ça fait que ça craque si on tire. Déshabille-moi, mon gosse.

Alors, ivre des mensonges qu'il adorait, Champavin fondit en larmes, bégayant, dans les bras de la fille :

— Je ne veux pas te quitter, Léontine, je ne veux pas qu'on m'emmène !

L'Amour et la Nuit qui les gouvernaient dominèrent ce poète aux yeux morts et cette enchanteresse de carrefour.

LE SURVIVANT

J'allai, l'autre jour, féliciter mon bon ami Edouard de sa deuxième ascension au pouvoir, au titre de sous-secrétaire auxiliaire d'Etat. Sacré Edouard ! Nous nous connûmes au Salon de la Plume et chez Papus. Alors Edouard était décadent et mage ; il avait fait remplacer une molaire absente par une superbe émeraude ! Depuis, Edouard s'est rangé ; il n'a plus qu'une dent d'or, à l'américaine.

Lorsque j'arrivai au sous-secrétariat d'Etat, on se querellait dans l'antichambre. Sans m'inquiéter de ce désordre, à vrai dire léger, je criai, dès le seuil, à l'huissier, qui me connaît :

— Edouard est là, mon vieux Constant ?

— Non, monsieur, monsieur le sous-secrétaire d'Etat n'est pas là.

Il ajouta :

— J'en suis bien mécontent pour monsieur, mais si, des fois, monsieur voulait prendre la peine d'affirmer que c'est la vérité vraie à cet énergumène que v'là, m'est avis que je serais délivré d'un client comme il n'en faudrait pas beaucoup !

Puis se tournant vers le « client », sans me laisser le temps de prendre la parole, il ajouta :

— V's'entendez ce que monsieur v'dit ? Faut v's'en aller, m'n'ami.

L'homme, un être de cauchemar, se tourna vers moi, et avec une douloureuse politesse demanda :

— Est-il vrai, monsieur ?

— Rigoureusement vrai, à telle enseigne que je me retire.

Et flairant le phénomène en cette étrange carcasse, j'ajoutai :

— Je m'en vais et je vous emmène.

Constant, l'huissier de mon ami Edouard, ne me cacha pas sa joie :

— Il s'en va ! C'est bien grâce à vous. Ah ! monsieur en aura vite assez, juste le temps de descendre l'escalier.

Au passage, je demandai au larbin ministériel :

— Qu'est-ce que c'est ?

— Y'en a qui disent, répondit Constant, que c'est une victime du Deux-Décembre, mais moi je ne crois pas, vu que malgré qu'il ne soit pas frais, il n'a sûrement pas l'âge. Alors ? on ne sait pas. Il est peut-être piqué, ou bien, des fois, peut-être bien qu'il a quelque chose d'intéressant à dire. Oh ! ça n'aurait rien de trop extraordinaire. On en a vu des plus moches tenir les secrets de l'Histoire. Ce qui est sûr et certain, c'est qu'il ne veut parler qu'au patron, et le patron, qu'il s'appelle Pierre ou qu'il s'appelle Edouard, ne veut jamais rien savoir. V'là trente ans que je suis là, monsieur, eh bien ! j'ai toujours connu ce client-là, et on dit qu'il venait avant moi !

Je me hâtai de rejoindre l'étrange solliciteur et, d'abord, je l'examinai à loisir.

Pauvre diable ! Il tremblait au vent de décembre dans un vieil habit de soirée, auquel on avait

cousu de vilains boutons, au col relevé et épinglé sur un foulard verdâtre masquant l'absence de linge. Le pantalon n'avait plus de forme, une pauvre chose grise, ou jaune, tire-bouchonnant sur des bottines vernies magnifiques, un présent à coup sûr, mais dont la claque était, hélas ! déchirée au pied droit.

L'homme, soigneusement rasé, d'une étrange maigreur, exsangue, presque translucide, ainsi qu'une araignée d'eau, se coiffait d'un antique chapeau à ressort, il portait sous le bras une liasse de documents enveloppés dans un journal.

A mes questions précises, étayées d'une chaude promesse de recommandation, l'homme me conta son histoire.

— Ah ! monsieur, tout chacun ne va pas à la tombe par les mêmes chemins. Je ne souhaite pas les pareils aux miens à des personnes comme vous. Faut-il qu'une créature humaine ait enduré ce que j'ai enduré !... Et, cependant, j'avais eu de jolis débuts. J'étais chanteur, ou plutôt je faisais, dans les soirées, des cachets comme chanteur et monologuiste, vu qu'en réalité ma vraie profession

c'était d'être danseur allumeur de bal public et Roi du Cancan ! J'avais débuté au Salon de Mars, à Grenelle, où le métier était bon, vu que les jours de rengagement on écornait la prime avec ces messieurs. Figurez-vous qu'Amanda, moi et un margis aux Guides, nous avons boulotté une prime de sept ans en trois jours ! On a bien raison de dire qu'on savait s'amuser sous l'Empire. Mais, quelquefois, il y avait de sales coups de torchon entre les voltigeurs de la caserne Babylone et les dragons du quai d'Orsay, ou entre les artilleurs de l'Ecole militaire et les zouaves de la Garde cantonnés au Champ-de-Mars. C'est pour cela que j'ai été bien content de passer au Prado. Un louis par bal et les consommations ; je ne vous dis rien des béguins, car j'étais joli garçon dans ce temps-là. Ça m'a valu des heures bien agréables.

Pourquoi a-t-il fallu qu'à son apogée, si j'ose dire, ma carrière fût brisée par la guerre et la Commune ? Ah ! la Commune !

— Terrible, n'est-ce pas ?

— Oh ! voyez-vous, Monsieur, ma vie n'a jamais ressemblé à celle des autres. Vous pensez

bien qu'il n'était pas de mon goût de me mêler à ces histoires-là ? J'étais conservateur, et le jour de la fuite de l'Impératrice, ça été plus fort que moi, j'ai pleuré, oui, monsieur. Je me tenais donc tranquille à boulotter mes pâtés de rat et mon pain de paille, comme les autres ; mais plus mes économies diminuaient, plus mon appétit augmentait. Un jour, que je grelottais, le ventre vide devant mon poêle sans feu, on sonne à ma porte. J'ouvre et je me trouve en face d'un ancien trombone du Salon de Mars.

Il était vêtu en colonel, avec un plumet haut comme ça et une écharpe rouge frangée d'or qui ui entourait le ventre. « Citoyen, qu'il me dit, la Commune te réquisitionne ! Nous avons besoin de tes talents. Il y a concert ce soir aux Tuileries, tu seras indemnisé, bien entendu. Nous comptons sur toi. Mais tu ne peux pas faire le concert à toi tout seul, donne-moi donc des noms de camarades sur qui je pourrais compter. D'abord, avec qui nous feras-tu le Grand Ecart ? »

Je lui donne le nom d'Amanda, puis les noms d'un tas d'autres : Fernandus, de l'Eden ; Viscope,

de l'Horloge ; Janicot, de l'Alcazar, et aussi un de mes intimes, Ricardot qui poussait la romance napolitaine.

Mon colonel inscrit tous les noms sur une feuille de papier à en-tête du Comité Central de la Commune et se retire après m'avoir dit merci.

Ah ! Monsieur, quelle soirée ! J'en étais gêné. Amanda surtout me dégoûtait. Si vous l'aviez pu voir, à califourchon sur les genoux du colonel ! Encore ça, ça n'était rien. Mais la mâtine beuglait : « Venez donc par ici, citoyens, je vais vous faire visiter ; j'y suis venue assez souvent dans la boîte à Badingue. Non, ne me demandez pas ce que j'y venais faire. Il s'en passait de drôles aux Tuileries ! Ça c'est la chambre à Eugénie. » Et en disant ça, elle se roulait, les jupons en l'air, sur le lit impérial. Je ne vous dirai pas la suite.

Des femmes comme ça, Monsieur, on devrait... J'aime mieux ne pas dire ; ça me fait mal rien que d'y penser.

Tout de même j'étais content d'avoir touché un bon cachet. Je passe une semaine bien tranquille.

quand voilà que les Versaillais entrent dans Paris. Bon, que je me dis, ça va de mieux en mieux. Mais voilà-t-il pas qu'un matin des soldats viennent me tirer de mon lit pour me conduire à Versailles ? C'est là que j'ai retrouvé Fernandus, Viscope, Ricardot, Janicot et aussi cette pauvre Amanda, qui ne rigolait plus. Je ne comprenais pas. On m'a expliqué. Le colonel avait inscrit nos noms sur un papier de la Commune, c'était suffisant, nous étions bons. On nous avait condamnés à mort ! Ça fait quelque chose de s'entendre dire ça tranquillement par un gendarme qui allume sa pipe et qui s'en f... comme de juste !

Dans l'après-midi, on nous colla tous au mur, dans la rue des Réservoirs.

Les mâles ne faisaient pas beaucoup de bruit, mais Amanda gueulait comme si M. Thiers devait l'entendre et venir à son secours. Elle en devenait maboule, la pauvre fille, et promettait aux soldats des choses... des choses dont c'était vraiment pas le moment de parler !

Et moi, me dire que c'était de ma faute si les copains étaient là !

Ah ! Monsieur, il faut avoir vu ça et avoir passé par là pour comprendre.

Tout à coup, on a crié : Feu !

Ça m'a fait tout drôle quand je me suis réveillé en travers d'Amanda. On m'avait touché, mais manqué quand même. Ils ont eu honte de me retuer et je m'en suis tiré avec la Nouvelle, où je suis resté dix ans. Depuis, j'entasse pétition sur pétition. Si vous pouvez parler à votre ami, M. le sous-secrétaire, en ma faveur, vous ferez vraiment une bonne action, car enfin...

— Ça vaut bien une indemnité ! lui dis-je.

Il me répondit, l'œil égaré :

— Une indemnité, évidemment, ou au moins un petit bout de ruban !

JIM DESCEND A TERRE

Le 11 septembre 19.., Jim Hollway, second-maître de canonnerie, à bord du *Regina-Victoria*, croiseur cuirassé de la flotte britannique, mit, à six heures du soir, le pied sur le quai de Cronstadt, à Toulon, sa casquette sur les yeux et la pipe à la bouche.

Jim était un superbe spécimen de la race galloise. Il avait un long nez étroitement découpé qui semblait harponner les lèvres fines.

La pipe de Jim expirait.

Il en secoua la cendre à la semelle de ses bottes, soulevées l'une après l'autre, et la rebourra incontinent. Il était temps qu'il vînt à terre, car de sa provision de Navy-Cut il ne lui restait plus

qu'un peu de poussière au fond d'une poche.

Jim était donc pressé de faire emplette d'herbe blonde et sèche, mais auparavant, comme il avait chaud, il alla occuper l'une des tables du petit *Café de la Darse* où s'étaient rassemblés des marins, des fantassins coloniaux et aussi quelques-uns de ces nègres égarés dans les ports de Provence et qui ont toute la douleur de l'exil inscrite au fond des yeux, une douleur que rien ne dément, pas même cet extraordinaire rire chronique qui les vient secouer et semble déclanché par quelque mouvement d'horlogerie.

En rade, le canon tonna et, lentement, les pavillons tricolores s'abattirent sur le pont des cuirassés noirs dans la fin du jour exempte de brumes, ces brumes, la tristesse et la beauté des mers qui sont en haut de la carte, au pays qu'à cette heure regrettent les marins bretons affalés sur les banquettes du Café de la Darse, ou dans les petits bars de la rue des Savonnières, *Aux Trois Filles de Lorient*, *A la Colombe du Nord*, *Au Plaisir du Marin* !

Que de figures, à cette heure, dans ce soir du

JIM DESCEND A TERRE

Midi plus éclatant que tant de matins du Nord, que de figures plus douloureuses que celles des forçats de Puget, sous lesquels s'épuise, jusqu'à minuit, un orchestre tzigane !

Le salut aux couleurs impressionna Jim que le garçon, venant prendre la commande, trouva debout, les pieds en équerre et la main repliée à la casquette, la pipe symétriquement plantée sous le nez.

D'un geste bref, Jim montra les tables de ses voisins et ordonna :

— Pour moi, même chose.

Il n'y avait pas à souffrir de l'embarras du choix ; l'absinthe faisait fumer la glace en branches sur tous les guéridons peints à la couleur du délicieux poison.

Le garçon servit Jim sur-le-champ, mais à la provençale. C'est-à-dire qu'il versa dans un petit verre à whisky la ration d'absinthe, posa sur le guéridon un verre à pied vide, une carafe, un seau de glace et du sucre sur une soucoupe.

Jim secoua la tête et dit :

— Well !

Il vida, d'une lampée, le verre d'absinthe, éteignit le brasier qui lui dévorait les entrailles en avalant, coup sur coup, deux grands verres d'eau, puis, en vrai gourmet, suça voluptueusement plusieurs morceaux de glace.

— Vé ! lui cria un de ses voisins, sacré farceur, tu as oublié de manger le sucre !

Jim se rendit vaguement compte qu'il n'avait pas observé scrupuleusement les rites de cette chose sacrée que les Français nomment l'apéritif.

Il ressentait un peu de honte, sous le regard goguenard des joyeux mocos, et aussi, avec une grande lourdeur dans les jambes, un besoin violent d'air moins saturé d'alcool que celui qu'on respire sur le quai de Cronstadt et qui triomphe des forts parfums de la mer.

Où alla Jim ?

Jim jamais ne le pourra dire.

C'est à peine s'il se souvient d'une grande fillasse blonde qui lui baragouina quelques lambeaux de phrases, apprises dans des romances négro-britanniques, et qui lui prépara, assise sur ses genoux, une boisson qui devait le remettre

sur pied et dans la composition de laquelle entrait du gin, de la menthe et du vulnéraire.

La fille ne put retenir Jim qui donnait d'étranges signes d'impatience.

Il lui montra sa pipe et sortit en jetant brutalement deux shillings sur la table.

* * *

Un peu avant minuit, Jim, errant de rue en rue, raidi par l'alcool, le regard troublé, furieux de ne pas savoir découvrir la boutique d'un marchand de tabac, se trouva tout à coup, sur le cours La Fayette, à peu près désert à cette heure, devant un groupe de marsouins se querellant en un affreux mélange de patois niçois et de sabir.

Toutefois, c'était une querelle qui s'apaisait, toutes injures épuisées, et deux gars, qui avaient mis tunique bas, ne s'assommaient plus que d'un poing fatigué.

Déjà, l'air avantageux, sa serviette sur le bras, le large ventre à l'aise dans la chemise rose ouverte sur une poitrine de gorille, le patron du bar des

Amis de Madagascar, s'avançait en se dandinant, sur le pas de sa porte, satisfait à la pensée que la tournée de réconciliation se consommerait chez lui.

Jim ne vit que les deux hommes aux prises.

Jim jugea la lutte incorrecte. Il oublia son ivresse, la lourdeur de ses jambes et la plus grande lourdeur de sa tête montée au pourpre ; il oublia l'ennui de brinqueballer du bout des dents une pipe vide et se roidit, devenant tout à coup un autre homme pour crier :

— Stop, gentlemen !

Cependant, de ses mains vigoureuses il séparait les adversaires. Mais c'était pour les remettre en ligne.

Sortant d'une poche de sa vareuse de jersey, boutonnée jusqu'au menton, un sifflet de manœuvre il troua la nuit d'un son aigu, bref, auquel obéirent aussitôt les deux frères ennemis.

Le combat avait changé d'allure. C'était maintenant du beau sport, un combat féroce, mais régulier ; les deux marsouins, prêts à se réconcilier tout à l'heure, rembrasaient la haine qui les avait mis

en présence ; ils se tuaient certainement, mais ils se tuaient correctement, en bons gentlemen, et à la moindre faute, le sifflet de Jim suspendait le combat.

Les autres soldats admiraient.

— Ces English, tout de même !

— Vé, chaque coup de torchon, c'est un round, que l'on appelle. Vise donc : Zavier qui tombe !

— C'est-il ça *knock'out* ?

— Yes ! répondit Jim très satisfait.

— Hé ! Zavier.

— Zavier, lève-toi !

— Zavier, le caporal il te parle.

— Dites donc l'English, il ne dit plus rien le *côpaingue*, voyez donc de près ; vous qui y connaissez quelque chose.

— Zavier, ne fais pas le mort, donc.

— Zavier, le...

— Boun Diou !... vise comme il est pâle...

— Mille Diou !... il est...

— Clamcé !

D'un signe de tête, et désignant le vaincu

étendu dans son sang, l'un des soldats interrogea le second-maître du *Régina-Victoria*.

— Yes ! répondit Jim, en remettant son sifflet dans sa poche.

L'un des marsouins souffla aux autres :

— La fuite, les gars, et vivement !

Ils s'envolèrent par ces rues qui sont des puits de ténèbres où se balancent de longues guenilles multicolores carrées et vastes ainsi que les drapeaux des reîtres du Saint-Empire.

Le mastroquet avait disparu.

Jim allait faire demi-tour, très content de soi, tout à fait dégrisé par ce quart d'heure de beau sport, lorsqu'il aperçut une fillette brune, un peu noiraude, mais très jolie, très fraîche et qui considérait le mort avec épouvante, comme paralysée par la terreur.

Pas un instant, le second-maître ne douta qu'elle ne fût la cause du pugilat odieux devenu par ses soins un combat infiniment correct, digne d'un des premiers rings du Royaume-Uni.

Il lui prit la taille et lui sourit avec tendresse.

La petite Toulonnaise s'abandonnait instinctive-

ment. Ses nerfs tendus à se rompre la livraient au passant hardi, sachant l'arracher au fascinant spectacle du soldat mort pour elle.

Jim sentit sa taille se fondre, vibrante, sous ses larges doigts.

Pour lui baiser les lèvres, il retira de sa bouche sa pipe courbe et...

... C'est alors qu'il vit, à dix mètres, flamboyer la vitrine d'un débit de tabac, dont on posait les premiers volets.

Jim se souvint qu'il n'était descendu à terre que pour acheter du Navy Cut. C'était un homme correct et méthodique. Il repoussa doucement, mais avec décision, sa conquête désemparée, cracha les derniers relents de son ivresse et, du pas balancé des matelots de Sa Majesté Britannique, traversa le cours La Fayette pour aller faire gonfler sa blague en peau de phoque, indifférent au souvenir de l'homme mort comme à celui de la fille conquise, et songeant, sagement, que dans dix minutes le youyou du *Regina-Victoria* accosterait au ponton du quai de Cronstadt.

LE TEMPLE QUE JACK A BATI

J'étais à Londres depuis une semaine.

Au matin du dimanche, mon voisin de chambre, au modeste boarding-house où j'avais trouvé le gîte, Angeli Théodoresco vint frapper à ma porte. Il était habillé de pied en cap et me proposa de l'accompagner jusqu'à la paroisse prochaine où prêchait le révérend Hollisburg.

Angeli Théodoresco, employé dans une banque de la Cité, était un petit homme noiraud, frisé, que le fez eût coiffé d'une façon agréable. Né à Constantinople, il vivait depuis peu à Londres. Il m'avait cordialement assisté dans mon installation de voyageur et aimait, le soir, à venir passer une heure dans ma chambre, me payant de mon

hospitalité en préparant avec beaucoup d'art un savoureux café à la turque.

— Que diable voulez-vous faire au temple, mon cher Angeli ? lui dis-je, ce n'est pas votre place. N'êtes-vous pas orthodoxe ?

— L'église grecque est mon église, en effet, et la seule vraie, ne vous en déplaise, cher ami Français, me répondit le petit homme dont les yeux luisaient ainsi que des bijoux de pacotille.

« Pourtant, ajouta-t-il, je ne saurais me dispenser d'assister au culte du dimanche chez les Anglicans. Je ne vous cacherai pas plus longtemps la raison de cette nécessité.

« Les salons qui vous accueillent me sont fermés, mon cher ; je ne suis pas un homme du monde ; un tout petit employé de banque, pas davantage, et qui pis est, un vague Levantin, un peu Turc, un peu Kurde, un peu Grec et peut-être aussi un peu Maltais. Si vous n'aviez pour moi tant d'indulgente amitié, vous useriez à mon endroit d'un mot français très amusant, très imprécis et qui caractérise pourtant très bien un type de ma sorte : rastaquouère !

LE TEMPLE QUE JACK A BATI

« J'ai des mœurs, je ne manque pas de lettres, j'aime les rites de la plus méticuleuse bienséance, mais je m'habille comme un cochon.

« Oh ! je sais ce que je dis, comme un cochon, mon cher monsieur, un vulgaire cochon ! Ne soutenez pas le contraire, vous m'offenseriez, car je fais cas de votre franchise avant toute chose.

« Toutefois, j'ai fait quelques progrès sensibles, depuis mon arrivée à Londres. Ecoutez-moi bien : c'est au temple, le dimanche, que je vais prendre mes leçons d'élégance et de correction. Si j'écoute peu le ministre, je détaille les fidèles qui sont tous de vrais gentlemen, ils m'enseignent à me vêtir, peu à peu, ainsi qu'un gentleman, moi aussi. Bien certain de ne jamais atteindre à la gentillesse française, j'aspire au moins à la froide correction britannique. Ce qu'elle a de guindé à l'excès tempère mon orientalisme prodigue en extravagance de coupes et de couleurs. Venez avec moi, vous verrez les plus beaux chapeaux du monde, des Lock, mon cher, qui sont bien plus que des coiffures mais des régulateurs de l'esprit. Je soutiens que sous de tels couvre-chefs le cerveau,

comprimé où il faut, ne secrète plus que des pensées dont chacune est un hommage à la méthode.

« Venez avec moi ; le pasteur parle bien et vous verrez encore beaucoup de très jolies filles. »

Je suivis ce drôle de petit homme.

L'office était commencé lorsque nous arrivâmes.

Tout d'abord, je regrettai d'avoir accompagné Angeli Théodoresco dont l'attitude me paraissait singulièrement compromettante. Il avait toutes les façons ordinaires d'un pickpocket authentique et fort habile dans sa profession. Il allait, si petit, perdu dans l'assistance, de groupe en groupe, se penchant sur la hanche de chacun, comme pour fouiller les poches, quand c'était simplement pour étudier du plus près l'architecture des chapeaux masculins, la coupe sobre des pans de riding-coats.

Tandis que le Levantin satisfaisait sa passion, fétichisme d'une sorte nouvelle, le révérend palabrait d'une voix nasillarde, très écouté par l'assistance. A vrai dire, je m'ennuyais beaucoup et je ne sais vraiment par l'effet de quelle singulière patience j'attendis, aussi mortellement ennuyé, le bon plaisir de mon voisin de chambre.

Grâce à Dieu, le révérend descendit de sa chaire et les fidèles se dispersèrent.

L'œil brillant de convoitise, Angeli Théodoresco me rejoignit et, se haussant sur ses petits pieds renforcés d'un jeu de cartes dans chaque soulier, ce qui ne le grandissait guère, il se suspendit cordialement à mon bras et me souffla :

— Lock vient de lancer une forme basse qui...

Puis, sans transition, il me demanda :

— Comment avez-vous trouvé le ministre ?

— Un bavard redoutable, répondis-je sans rire.

Ma mauvaise mine, au contraire, fit glousser d'aise le petit homme.

Il reprit :

— Croyez-le, mon cher ami, plus redoutable encore !

— Que voulez-vous dire ?

Angeli Théodoresco hocha d'abord la tête, à la façon d'un personnage de théâtre qui sait tant de choses mais qui hésite à les révéler au parterre.

— Expliquez-vous, Angeli.

— Eh bien, voici, fit le Levantin avec toutes

sortes de réticences et de petites mines pudiques assez divertissantes. Si vous êtes, ce dont je ne songe pas à vous blâmer, encore que pour ma part... si vous êtes, dis-je, un Français aussi résolument... Français que tous ceux que j'eus l'honneur de connaître jusqu'à ce jour, abstenez-vous, — c'est un vrai conseil d'ami — de répondre aux avances de... des... de ces créatures... des... des putains enfin, qui passent et repassent, à la tombée du jour, sur le pont qui est, ici, devant vous, entre cette église neuve et notre boarding-house. Vous couleriez une nuit détestable et vous y perdriez votre argent. Je vous le dis en toute sincérité et par pure amitié.

Je considérai avec surprise mon compagnon qui n'avait pas la mine d'un mystificateur.

— Que voulez-vous dire ? Quel rapport établissez-vous entre les filles du pont et le révérend ?

— Ah ! fit sentencieusement Angeli, c'est que vous ne connaissez pas Jack.

— Jack ?

— Oui, Jack, les filles ne le nomment pas autrement ; Jack Hollisburgh, le ministre de cette pa-

roisse, une église qui sera l'une des plus belles de Londres lorsqu'elle sera achevée.

— Est-ce du turc que vous me débitez ?

— Je traduis, cher ami, je traduis. Peu de personnes, à vrai dire, savent l'histoire dont je vais vous faire tirer profit ; ou bien, ceux qui la savent ne la colportent pas, l'ayant apprise à leurs dépens. La voici dans sa simplicité... évangélique, si j'ose dire. Notez bien que, personnellement, je tiens le ministre pour un saint. Vous m'obligerez en me disant franchement si vous adoptez mes vues à son endroit.

Les filles du pont logent presque toutes dans une maison meublée de quatre étages, à cent yards de notre boarding. C'est là aussi qu'est le logis du ministre ; une pauvre chambre nue, si nue que la grotte d'un ermite au désert ne saurait être plus nue.

Suivez-moi bien. Un paillard aborde une fille ; elle le conduit à la maison ; elle referme sur lui la porte de sa chambre. Elle allume la lampe, et ainsi nul à découvrir soudain la flamme ne peut ignorer qu'elle en a fini de sa promenade sur le

pont. Elle dit de ces bêtises, de ces gentillesses convenues qui sont la politesse commerciale. Elle retire un premier voile. Le monsieur se débarrasse de son faux-col. Enfin, c'est à peu près cela ; je n'y ai pas été voir, vous le pensez bien. Quelquefois, la fille se laisse d'abord prendre sur les genoux du monsieur qui la nomme : Darling, Little girl, en la faisant sauter sur un air de chanson nègre. C'est à ce moment que la porte s'ouvre et qu'apparaît...

— Jack ?

— Le ministre, parfaitement. Il est majestueux en sa noire redingote, avec sa grosse Bible sous le bras, pâle d'émotion. Il ne voit ni la gorge nue de sa voisine, ni ses jambes balancées. Il ne les voit pas parce qu'il ne doit pas les voir ! Mais il va droit au monsieur décontenancé, comme vous pensez, et lui fait un petit speech de sa façon. Il lui dit... euh... que c'est une faute très grande que de souiller une âme... que la fille ne mérite que sa pitié et non pas ses outrages... enfin, tout ce que vous imaginez. La fille, qui est accoutumée à la chose... mais oui, elle a le mot de la charade...

la fille baisse les yeux ou pleurniche, lorsqu'elle est assez habile. Pour terminer la comédie, Jack obtient du monsieur qu'il donne à la fille de quoi manger le lendemain, quelque argent faute duquel la misérable serait obligée de recommencer sa promenade sur le pont.

Tout cela se passe correctement, sans bruit, sans discussion. Sans doute, Jack a-t-il corrigé plus d'un débauché. Grâce à lui, les filles sont des putains sans l'être. Il les sauve, sans les rejeter dans la société de ceux qui n'ont jamais failli. Ah ! c'est d'une très subtile morale et que pour ma part je suis tout prêt à louer. Avez-vous deviné que la fille remet à Jack la moitié de la somme pour l'achèvement de son église ?

Et, paraphrasant la vieille rengaine des nurses, Angeli désignant le temple, le pont et une blonde créature qui se hâtait de rentrer au logis, déclama :

— Ceci est le temple que Jack a bâti ; ceci est la fille et ceci est le pont, où de nuit, erre la fille qui a payé la pierre du temple que Jack a bâti ; ceci...

Nous rîmes si fort tous deux qu'Angeli ne put

continuer. Alors, nous nous trouvâmes d'accord pour déplorer la fermeture des bars le dimanche, car c'est après les bonnes histoires que les honnêtes gens savourent le mieux les bonnes bouteilles.

KICHINEW

— Hurrah ! Hurrah ! Hurrah !

L'acclamation populaire tonna comme une triple salve. Moïse Lazarine, le tailleur de Kichinew, prêteur sur gages, changeur et un peu recéleur, ouvrit lentement ses paupières bouffies, juste assez pour voir, de ses yeux clignotants, choir d'un toit voisin son compère Israël Wolff, le lapidaire, les bras étendus.

— Beï jidow ! (frappez les juifs !) hurla la foule comme Israël Wolff se fracassait le crâne sur la borne du trottoir.

Moïse Lazarine, secoué de terreur nouvelle, voulut refermer les yeux, mais une affreuse douleur le fit longuement gémir et le vieux changeur

s'étonna de n'être point mort. Sur le plancher de la boutique son sang coulait en abondance et il ne pouvait faire un seul geste, car les émeutiers l'avaient cloué sur son comptoir de sapin.

A travers les carreaux de la boutique, Lazarine vit sur Kichinew, étreint déjà par le soir, la lueur proche d'un incendie. Conduite par un moine à cheval, une troupe de forcenés portant la touloupe paysanne passait en vociférant. Une décharge de mousquetons crépita, des sifflets trouèrent le crépuscule.

— Stoï ! (halte !) clama une voix. Puis ce ne furent plus que des commandements brefs, un claquement sec de crosses et, après le pope et la bande des cent-noirs, le crucifié vit défiler, au petit trot, un escadron de cavalerie précédé d'un général bedonnant, la cigarette au coin de la bouche.

Le Pogrom était terminé. Estimant qu'il avait assez duré, l'autorité consentait à intervenir et des dragons imberbes remplaçaient à présent les cosaques ivres de wodka, de carnage et de viol.

Moïse Lazarine poussa un soupir de réconfort, mais ses blessures lui arrachèrent encore de longs

gémissements. Pourtant, rassuré, content vraiment d'avoir échappé à la mort qui l'avait regardé dans les yeux, le crucifié tourna la tête.

Dans la boutique, il y avait un cadavre. Mais que lui importait ? Pour cette chose sanglante et mutilée, il ne pouvait trouver de larmes, et, même, Lazarine se réjouissait.

Car ce cadavre, celui d'un enfant de trois ans presque blond, au nez épaté comme l'ont les Petits-Russiens, et qui gisait tout nu, son petit ventre plat ouvert et les entrailles pendantes, c'était l'enfant maudit de sa fille Deborah, violée par un sous-officier ivre, une nuit de Noël. Ce n'était pas un enfant d'Israël, et le vieux, oubliant un instant l'excès de ses souffrances, louait hautement le Seigneur qui avait permis que les soldats imbéciles offrissent en sacrifice, croyant tuer un juif, le fils d'un homme de leur race.

Le changeur voulut voir sa fille. Immobilisé par les clous qui perçaient ses mains et ses pieds, le misérable ne la découvrit pas tout de suite, mais, ayant pu pencher sa tête douloureuse, le père l'aperçut enfin.

Devant une armoire saccagée, elle gisait, les yeux clos ; ses longs cheveux noirs épars encadraient le visage aux traits purs ; un peu d'écume rose fleurissait sur les lèvres, et ses yeux de chèvre restaient clos.

Moïse pleura doucement, la poitrine secouée de frissons grotesques, tandis que bras et jambes, raidis par la torture, demeuraient insensibles et glacés.

Or, sans qu'il eût le temps de refouler ses larmes, le père poussa un cri de joie. Sa fille adorée n'était pas morte.

Deborah respirait. Bien que le jour baissât de plus en plus, il voyait bien la gorge un peu lourde soulever régulièrement la chemise blanche retroussée jusqu'au ventre.

Maintenant, une troupe de fantassins, le fusil au bras, passait dans la ruelle ; un soldat colla son œil aux carreaux du changeur qui se garda bien de bouger.

Les soldats passèrent, les clochettes des pompiers tintèrent dans le lointain et cent bouches clamèrent :

— Christos voskress ! (Christ est ressuscité).

— Imbéciles ! murmura le crucifié en jetant un regard oblique sur l'enfant mort dont les entrailles dévidées rampaient ainsi que des couleuvres.

Puis ce fut sur Kichinew dévasté le grand silence de l'Ordre et de la Mort. Lazarine attendit encore. Il avait vu plus d'un Pogrom, il savait que tous se terminaient ainsi et que, puisque le général et les tchinowniks estimaient le massacre suffisant, il pouvait, pour quelque temps, respirer en paix. Mais quand on a été battu, crucifié sur son propre comptoir et qu'on est un juif de Kichinew contraint de se cacher la moitié de l'an, ce n'est pas trop d'une longue méditation pour savoir contempler d'un œil confiant l'aube merveilleuse de l'espoir. Plus calme, il appela, très bas :

— Deborah !

Comme elle ne lui répondait pas, il insista pitoyablement :

— Deborah... Deborah... Deborah !...

Et Deborah, enfin, s'éveilla et de son poignet

gras frotta mollement ses yeux, comme une fille paresseuse qui a trop longtemps dormi.

Quand ses beaux yeux de chèvre furent tout à fait ouverts, elle vit sur Kichinew la lueur de l'incendie, et, près d'elle, son enfant étripé et son père sanglant couché sur le comptoir des pénibles échanges, et, au sôuvenir de ses propres souffrances qui cependant n'étaient point telles, Deborah hurla comme une chienne maltraitée.

— Silence, malheureuse ! Si les cent-noirs revenaient ! Deborah, es-tu blessée ? Lève-toi si tu le peux, ils m'ont cloué ; délivre ton père.

Deborah rabattit sa chemise sur les genoux et, sans répondre, dressa son bras gauche. Un coup de sabre lui avait fendu le poignet, lui faisant un bracelet écarlate, mais la main tenait encore. Elle se leva gémissante, alluma la lampe et se traîna ainsi qu'une bête jusqu'au comptoir pour retomber prosternée devant Moïse.

— Deborah, ma fille, délivre ton père que les cent-noirs ont crucifié. Souffres-tu beaucoup ?

Elle baisa la main trouée qui s'offrait à ses lèvres et, mâchant des sanglots, répondit :

— Père, ma main n'est pas tout à fait coupée, mais vos pauvres mains, père, vos pauvres mains !

Puis elle ajouta :

— Je souffre aussi, ils m'ont battue !

Moïse Lazarine regarda mieux sa fille, qui ne semblait pas voir l'enfant mutilé. La chemise de Deborah était déchirée des épaules aux cuisses et des sillons violets, creusés par les lanières, marbraient sa chair blanche et grasse.

— Du courage, Deborah, le Seigneur les jugera ; déjà l'enfant maudit est mort, réjouissons-nous. Délivre ton père, je t'en supplie.

Malgré son poing déchiré, à la lueur de la lampe à demi levée seulement, la fille entreprit de déclouer le vieillard. Les clous étaient bien enfoncés dans le sapin et chaque inutile effort de Deborah faisait gémir le supplicié.

— Deborah, tu trouveras les pinces sous le coffre. Ils n'ont pas volé les pinces, des pinces ça ne vaut rien... les brutes, les brutes, ils ne savent même pas voler... comprends-tu, Deborah ? C'est sur le comptoir... sur le comptoir, tu entends.

sur le comptoir qu'ils m'ont cloué... les brutes ! les brutes !

Une joie étrange empourprait soudain le visage livide, et, maintenant, Deborah, qui découvrait le sens des paroles ambiguës, souriait, souriait d'un sourire immobile et tirait comme un homme avec les lourdes pinces, sans plus s'inquiéter de sa douleur ni des gémissements du père, les longs clous à tête ronde.

D'un bond farouche, Lazarine, les mains délivrées et dégouttantes de sang, se dressa sur son séant. Comme une folle, Deborah arrachait les clous des pieds avec tant de fureur que Moïse supplia, puis menaça :

— Chienne, chienne ! tu m'achèves !

Décloué tout à fait, il roula à plat ventre, à bas du comptoir, couché près du cadavre de l'enfant.

Sans songer à lui porter secours, sa fille, les narines sifflantes, les yeux fixes, s'acharnait sur le plateau du comptoir, peinant plus qu'un manœuvre, sa chemise glissant sur les reins flagellés.

Le vieux dut se relever seul et, bien qu'il fût épuisé et que ses efforts dussent être vains, il

alla chercher un ciseau de menuisier et se joignit à Deborah, toujours haletante et silencieuse.

Ridiculement, le père, insensible à l'atroce douleur, serrait l'outil entre ses paumes percées et s'efforçait, les vêtements collés à la peau par la sueur et le sang.

Trois fois il tomba dans la flaque rouge qui s'élargissait sur le parquet et trois fois dut se relever seul, toute sa maigre carcasse tordue de tremblements convulsifs.

Enfin, sous une dernière pesée, le plateau céda pour s'écrouler avec fracas. A la clarté du luminion et de leurs yeux émerveillés, apparurent des roubles d'or et d'argent en rouleaux ou pêle-mêle et des billets jaunes, verts, bleus, roses, blancs, de un à mille roubles, neufs et soyeux ou crasseux et pareils à des guenilles, également adorables. Seulement alors le père et la fille s'embrassèrent longuement en riant d'un rire stupide, puis ils pleurèrent d'aise, et aussi parce que leurs forces les abandonnaient.

Soudain Deborah cachant sa face dans ses bras, versa d'autres larmes, le cœur crevé de tels

sanglots que Moïse pressentit un malheur ignoré.

— Chienne ! vociféra-t-il en montrant l'étroit cadavre, quoi te désole ? Ce n'est pas la mort de cette ordure qui te fait pleurer, j'imagine !

— Père, répondit à voix basse Deborah, je ne vous ai pas tout dit. Ils m'ont frappée avec leurs sabres, ils m'ont fouettée nue, mais ils m'ont violée aussi et vous savez bien qu'il me faudra encore enfanter.

Moïse Lazarine poussa un ignoble juron et, sur la tête de sa fille chérie, leva les lourdes pinces. Mais, faible et désespéré, il laissa choir l'outil redoutable. Tandis que Deborah pleurait toujours, le vieux juif repoussa du pied le petit mort en soupirant :

— A quoi bon ?

Et il cherchait dans sa mémoire chavirée un verset qui pût expliquer cette douloureuse volonté du Seigneur.

LA FOLLE DES GARES

Mon ami Delebeck, le contrôleur des Wagons-Lits, attendait de prendre son service ambulant.

Sans qu'il eût à consulter l'horloge, Delebeck possédait une exacte connaissance du temps, grâce aux bruits divers des quais : appels des employés, ébrouement des wagons secouant leurs chaînes, comme autant de bœufs se flagellant les flancs avec leurs queues ; halètement des locomotives, sifflets gâtant les dernières minutes de repos de mon ami ainsi que la cloche de l'usine trouble la sieste de l'ouvrier.

Des voyageurs de toutes catégories traversaient précipitamment le buffet : officiers en pardessus mirabelle portant sous le bras leur bancal dans

une gaine verte, tel un filet à papillons ; vicaires cramoisis, le havresac en sautoir ; commis-voyageurs avantageux dirigeant les facteurs convoyant leurs boîtes d'échantillons, pareilles à des boîtes d'escamoteurs ; ruraux en blouses, provinciaux en redingotes et Parisiens en vestons ; une troupe de cabots flétris, parlant haut, mêlant à des lambeaux de tirades héroïques des facéties de faubourg ; un Allemand barbu et un clergyman encombré d'appareils photographiques fermant la marche.

Delebeck enfonça, d'une tape rude, sa casquette d'amiral américain et grogna :

— Quelle sale race que les voyageurs ! Regardez-moi courir tous ces imbéciles ! Ils croient vraiment qu'ils sont pressés. Ah ! les brutes.

— Pourquoi, mon bon Delebeck, ne seraient-ils pas pressés ?

— Vous croyez ? Quelle bonne blague ! Pourquoi le seraient-ils, puisque la plupart n'ont point de but ? Sur dix voyageurs, à peine en peut-on compter deux qu'une cause suffisante contraint à cette odieuse trépidation. Avouez que ça ne

suffit pas à justifier le sacrifice des paysages.

— Quoi donc alors, selon vous, pousse tant de gens à tant d'inutiles randonnées ?

— Pourquoi voyagent tous ces enragés sans imagination, sans goût, sans culture, sans désir ?... Ah ! les sauvages !... pourquoi, mon cher monsieur ? Mais, on ne sait pas ; par vice, par neurasthénie, par pose ou par désespoir !

— Delebeck, vous avez la haine du voyageur autant que le postier celle de l'art épistolaire.

— Possible ! Quand j'aurai rendu ce ridicule uniforme, je m'amuserai bigrement à mettre quelque ordre dans la vaste collection de tragiques et de grotesques, de fantômes et de fantoches que j'ai composée, pour l'agrément de mes vieux jours, sur tous les réseaux des divers continents.

— Vous allez écrire vos mémoires ? Ça ne manquera pas de saveur.

— Non ! J'ai tenté trop de choses pour souhaiter débuter encore.

— Delebeck.

Quand on l'interpelle, ou quand on l'interroge,

Delebeck ne manque jamais de répondre, à la mode belge :

— S'il vous plaît ?

— Soyez gentil ; racontez-moi quelque histoire, livrez-moi un type, j'en ferai bon usage.

Delebeck but son amer en le respirant et dit :

— Vous qui avez traversé l'Europe en trois sens, et sans y trouver plus que moi de plaisir, connaissez-vous la Folle des Gares ?

— La Folle des Gares ? Ma foi non.

— En êtes-vous bien certain? Eh bien, monsieur, c'est qu'alors la rencontrant vous fûtes dupe de ses manigances. Peut-être en avez-vous été un instant amoureux.

— Mon ami vous me mystifiez.

— Dieu me pardonne ! La Folle des Gares, vous l'avez rencontrée au départ, à Paris, puis à Calais, devant le paquebot, pour la retrouver à Londres et en Ecosse ; vous la vîtes, plus tard, à Francfort, à Grenade, beaucoup à Nice et à Florence ; à Vienne, à Hambourg, à Bucharest ou Odessa, jamais la même et jamais très différente ; peut-être la même, après tout. Si je sais bien voir

et bien dire, c'est une femme mince et blonde, aux clairs yeux suppliants. Elle a trente ans, croit-on, mais comment assurer qu'elle n'en a pas vingt-cinq ou trente-cinq ? Est-elle jolie ? Certains l'affirment. Beauté de convalescente et d'inconsolable ! Elle apparaît, le plus souvent, vêtue d'une sorte de fourreau noir qui la fait plus grêle et plus pâle ; de son chapeau, élégant, quoique toujours de l'avant-dernière mode, descend éployé un voile couleur de cendre ou de lilas déclos. Bref, un demi-deuil très convenable.

Sur ses lèvres, très rouges, sans qu'on sache si c'est le fard ou quelque morsure de ses dents étroites qui leur donne cette ardeur, la Folle des Gares écrase un mignon mouchoir au chiffre brodé, toujours visible, afin de laisser à rêver aux curieux. Lorsqu'elle ne pleure pas, de courts et tressautants hoquets font se mouvoir sa gorge étroite et torturent les muscles de son blanc cou dénudé. Capable ainsi, dans sa douleur et sa beauté, d'éveiller au cœur des hommes les sentiments les plus pitoyables et les moins purs, la Folle des Gares, en dépit de je ne sais quoi de fané, de flétri,

de fripé, a vraiment grande allure. Mon illustre compatriote Rodenbach (je sais que vous ne l'estimez guère, tant pis ; je veux dire tant pis pour moi !) l'eût pressentie incomparable diseuse de vers élégiaques, odes lunaires et chansons d'automne.

C'est au départ des grands express que la présence de cette amoureuse-spectre est particulièrement sensible et encombrante. Les hommes d'équipe, braves gens simplistes à qui leur profession laisse peu de loisirs sentimentaux, n'ont pas assez de : « Attention ! ma p'tite dame ! » non plus que de : « Et un p'tit peu à gauche ! » pour ne pas écraser la belle en noir emplissant les quais du spectacle multiple d'un désespoir bien ordonné.

Elle a d'innombrables colis : malles, valises, cartons à chapeaux, sacs, paniers ; les uns élégants, les autres ridicules. Sans doute, contiennent-ils des trésors ou bien toutes ses lettres d'amour, car un soldat de Préobrajensky ne ferait pas meilleure garde devant la cassette impériale. pourtant, tout à l'heure, quand la Douane les

ouvrira, elle n'y pourra découvrir que des babioles très ordinaires. Ah ! ces précieux colis ! Combien de fois les a-t-elle égarés ? Et son billet qu'aussi elle a perdu ! Alors, tout le personnel disponible est mobilisé, car ce qu'il faut qu'on lui retrouve, surtout, c'est ce très petit sac, un sac en peau d'antilope, à son chiffre. Elle ne peut pas dire ce qu'il contient ; non vraiment, elle ne peut pas le dire. On l'excusera... mais il le lui faut, à tout prix, dit-elle. Elle y tient tant ! Peut-être est-il tombé sur la voie. En vérité, elle est désolée d'imposer tant de peines à tant de personnes aimables qui se déclarent trop heureuses de l'obliger, car aux serfs de la gare se joignent, bénévolement, messieurs les voyageurs mâles.

Ne vous avisez point de lui suggérer qu'elle a pu oublier le petit sac au buffet : les lèvres trop rouges se rétréciront, soudain méprisantes, et son sourire lamentable traduira : « Quand on souffre autant que je souffre, est-ce qu'on mange ! »

Enfin, après de vaines recherches, bien longues, se retrouve, tel le pigeon dans la manche de l'escamoteur, le fameux sac que la jolie misérable

n'a pas lâché une seconde ! Mais ne lui pardonnera-t-on pas sa distraction ? Elle est si malheureuse !

Il faut la hisser dans son compartiment, sans quoi elle manquerait le départ.

Et le candide chef de gare, inconsciemment ému, troublé à l'évocation de complications sentimentales dont les tendresses honnêtes de sa bourgeoise le privèrent, soulève sa casquette brodée et sourit, émerveillé, compatissant.

Maintenant, sa tête d'or cendré écroulée sur les coussins, la Folle des Gares sanglote éperdument. Une étrangère empressée lui présente un petit flacon de sels, sans conviction ; les femmes s'y entendent mieux que nous en défaillances et pâmoisons. Les hommes sont plus vivement intéressés et le train n'a pas dépassé Creil ou Melun que, bien qu'elle supplie qu'on la laisse seule, la désirable désolée, obstinée à défendre son secret, s'est constituée une cour et une garde d'honneur qui ne l'abandonneront plus.

J'ai vu blémir d'espérance combattue un petit lieutenant autrichien, amoureux fou de la folle ; il n'obtint pas même de lui baiser la main. En

manière de compensation, elle l'honora de missions de confiance répétées. On ne saurait imaginer ce qu'aux buffets le tendre militaire fit emplette d'eau de mélisse, d'alcool de menthe et d'eau de fleur d'orange. Je ne sais pas jusqu'où l'officier mena ses supplications. A celles-ci la dame en noir lui répondit, suffisamment haut pour être entendue de tous les voyageurs : « Taisez-vous ! Taisez-vous ! Ce serait un sacrilège ! Cependant, ne m'oubliez pas et dites-vous que vous avez rencontré la Douleur ! »

Il y eut mieux ou pire. Un matin, entre l'arrivée et le départ du rapide Pétersbourg-Berlin, un coup de revolver tonna sous les voûtes vitrées de la gare de Hanovre. C'était encore à cette époque, en 1899 ou en 1900, je ne saurais plus préciser, la gare la plus sonore du monde. A telle enseigne que le kaiser Guillaume II, pour s'être, voyageant de nuit, trouvé fort incommodé par l'insolite acoustique, a ordonné depuis la reconstruction complète du hall. Ce n'est rien du tout qu'un coup de pistolet. Bang ! un petit bruit sec ! Peu de chose ! Tout le bruit que doit raisonnablement faire dans

le monde la mort d'un faible, fût-il brave ! Mais sous l'ancien hall de Hanovre, sous les voûtes vitrées flanquées d'aigles couronnées et lourdement pattues, quel tapage de mélodrame !

Nous accourûmes. Un étroit fil de sang striait l'asphalte du quai, jusqu'à la voie. Un corps reposait, roide, l'arme noire en main. Le cadavre semblait être celui d'un homme de vingt ans. Je jugeai toutefois le mort plus jeune, le reconnaissant pour un collégien russe à sa large casquette bleue décorée d'un bouquet de chêne et d'un monogramme métallique.

Or, sur la dépouille mutilée, déjà se penchait, avec des cris, la Folle des Gares !

J'ai bien su la reconnaître, monsieur. J'ai bien vu sous le voile de cendre luire les yeux verts ainsi que deux gouttes d'essence maléfique. Qui était-elle ? Etait-ce bien celle-là que j'avais accompagnée de Bruxelles à Hambourg, de Bordeaux à Madrid, de Vienne à Constantinople, et retrouvée à Londres, à Milan ? Etait-ce l'une de ses sœurs ? N'était-elle qu'une ombre ? C'était la Folle des Gares, quoi ! et désormais vous me comprenez.

LA FOLLE DES GARES

Une petite fille de quinze ans, qui pleurait en répétant : « Bojé moï ! Bojé moï ! Koça ! Doucinka moïa ! » et une aïeule douloureuse qui ne versait point de larmes surgirent tout à coup. La vieille lança un regard de justicière à la vocifératrice et l'éloigna, d'un geste précis, disant en français, avec une netteté qui, en l'occurrence, décelait une remarquable fermeté d'âme : « Que signifie donc, madame ? Allez donc, je vous prie ! »

L'autre, ainsi chassée, humiliée, se hâta de rabattre plus complètement son voile et s'en fut, honteuse, certes, plus sûrement courbée par la rage de s'être aussi niaisement, aussi platement laissé dérober sa proie de choix !

Delebeck se leva.

— Je la retrouverai demain, ce soir, qui sait ! Est-ce une aventurière ? Est-elle chaste comme l'imagine encore le gentil kaiserlich ? Je la crois folle, simplement.

Si vous la rencontrez, soyez attentif lorsqu'au dernier coup de sifflet le convoi s'ébranlera. Vous verrez ses beaux yeux se mouiller de larmes ; elle

se penchera à la portière pour agiter longtemps, longtemps, son élégant petit mouchoir... et il n'y aura cependant personne sur le quai pour lui répondre, personne pour recueillir l'arome de ses larmes !

UN JOLI TALENT D'AMATEUR

Parfois, assez souvent même, le peintre Cécil Falkland donnait, passé minuit, une belle comédie dont je veux vous faire le récit.

Cécil Falkland, peintre mystique, était un de ces solides loustics d'outre-mer, anciens boxeurs et ex-modèles, qu'un amateur, les croyant voués aux beaux-arts, entretient durant quelques cinq années dans la fainéantise des cafés artistiques parisiens. Ils sont, comme ça, deux ou trois cents, de la Glacière aux Ternes.

A la fermeture de la Coupole, sa brasserie favorite, Cécil Falkland aimait à entraîner une dizaine de camarades, hommes et femmes, en son lointain atelier de la rue Vercingétorix, artère

de la périphérie plus connue des jeunes modèles du Mont-Parnasse sous le nom de rue du Vieux-Singe, abréviation de rue du Vieux-Singe-Hystérique, ce qui ferait un beau nom pour une rue bruxelloise.

La promenade de la caravane, sous la lune, au long des murs feuillus du cimetière, ne manquait pas de pittoresque. Les peintres beuglaient des refrains en vogue ou des scies d'atelier, les poètes ne manquaient point, au passage, d'adresser un speech au simulacre baudelairien dépassant la sinistre muraille, Cécil sifflait un air californien et les femmes, contentes de pousser sans raison des cris suraigus, choisissaient leurs compagnons pour se suspendre, très lourdes, à nos bras.

Et l'on atteignait ainsi, lentement, la rue Vercingétorix, souhaitant la rencontre de malandrins que Cécil, par sa force et sa vélocité, sa cruauté aussi, savait mettre promptement en fuite.

Je me souviens, non sans remords — ne souriez pas ! — d'un pauvre bougre d'apache, un avorton crevé de tuberculose, que Cécil laissa sans vie, à l'angle du cimetière et de la rue Froidevaux.

UN JOLI TALENT D'AMATEUR

Je revois le colosse yankee, correct en son complet d'homespun, secouant un paquet de hardes sous lesquelles tremblait un corps étroit, et cognant, méthodiquement, sur les pierres du charnier, la tête du gredin horrifié, crachant des injures, puis articulant douloureusement ensuite : « Pitié ! j'ai pas de couteau ! Pitié ! j'ai pas de couteau ! » Ses yeux vacillaient dans sa face pâle, et nous le laissâmes effondré sinon mort, du moins fou. Archibald Howard, un compatriote de Cécil, avait chronométré, sportivement. Cécil avait frappé terriblement la misérable caboche, déchirant la chair et secouant la cervelle, 11'45". Un fier record ! Mais nous ne songions qu'à la drôlerie de notre cornac ; les femmes se montraient particulièrement satisfaites, ce qui nous valait un redoublement d'étreintes, de caresses, de baisers, savoureux et gratuits.

Inesthétique et antihygiénique, suprêmement, l'habitacle de Cécil possédait cet avantage qu'on s'y pouvait librement comporter en goujats, liberté qui, de tout temps, messieurs, fut apprécié de la jeunesse intellectuelle. Pourtant, par

habitude, des voix de femme psalmodiaient dans les ténèbres des longs corridors : « Chut ! Pas de pétards dans les escaliers ! »

Enfin une clé grinçait, Cécil flambait une allumette, boutait le feu aux luminaires de deux lanternes chinoises et les couples, les groupes, les grappes d'invités s'effondraient sur des divans disloqués, des rockings brisés ou des piles de coussins éventrés.

Sur les hauts murs blancs, des faces issues de mauvais songes, ébauches abandonnées, grimaçaient furieusement et, dans un coin de l'atelier, un squelette articulé étreignait un mannequin féminin, court-vêtu, aux attitudes obscènes.

Avec une habileté d'homme accoutumé à vivre seul, Cécil préparait le thé, le servait, offrait aussi de l'alcool, et la comédie, la farce sinistre commençait. Cécil se saisissait d'une bouteille et quittait l'atelier, non sans avoir choisi sa partenaire dont le rôle consistait, tout d'abord, à s'étendre sur le lit en feignant un profond sommeil.

Quand j'assistai à cela, ignorant de ce qui allait se passer, mon voisin, un sculpteur poméranien,

me dit : « Vous allez voir, c'est impayable. Cécil joue le retour au logis de l'alcoolique ; après il a une crise de delirium tremens. Ach ! c'est tellement excitant ! »

Les autres réclamèrent le silence. Trois coups secs furent frappés à la porte et la voix de Cécil, mais affreusement modifiée, proféra : « Marguerite ? Marguerite ? »

Toute à son rôle, Yvonne la Blonde, sa partenaire, ne bronchait pas.

La voix de Cécil reprit : « Marguerite ? Marguerite ? » Puis cet appel fut suivi d'ignobles outrages en argot anglo-américain ; et la porte s'ouvrit doucement. Une des lanternes chinoises plaquait sa rouge lumière sur le masque de Cécil, les yeux révulsés, lèvres tremblantes, cheveux épars, horrible à voir, sublime, digne de ravir la palme aux plus grands acteurs tragiques.

Il pressait la bouteille sur son cœur, puis la caressait et ricanait. Il élevait alors, lentement, la bouteille dans la lumière et improvisait, en vrai poète, les terrifiantes et damnables litanies de l'alcool ! Soudain, l'acteur prêtait l'oreille ; on

le voyait peu à peu passer de la surprise inquiète à la terreur suprême, et, comme défiant le sort, il répondait au harangueur invisible : « Oh ! vraiment ?... Est-ce possible ?... Dans ma bouteille ?... ma chère bouteille !... le diable !... vous dites vraiment le diable, gentleman ?... le diable est caché dedans ? »

Et son rire, un rire tel que je n'en avais jamais entendu sonner par les pires déments, montait se heurter aux vitres du vaste atelier. Furieux, à longs traits, une main sur son cœur et la poitrine douloureusement soulevée, Cécil vidait la bouteille, la lâchait et tombait, les bras en croix, en travers de la femme couchée.

Le bruit du verre brisé tintait comme l'écho, brusquement rompu, du rire infernal.

C'était le moment attendu des habitués, bons connaisseurs. Cécil se tordait, martelant des poings ses entrailles, hurlant : « Le diable !... Il est là !... Il me dévore !... Il grimpe !... Il me mange le cœur !... Marguerite !... Marguerite ! »

Pleurant, humble ainsi qu'un tout petit, il reprenait : « Marguerite ! Marguerite ! » et,

comme la femme s'éveillait enfin, Cécil poussant un rugissement inattendu, lui serrait la gorge !

« Epatant ! » s'exclama une belle rousse assise à califourchon sur les genoux d'un poète. On la fit taire. Cécil ne se pressait pas de rompre le charme d'une désolante pantomime. Yvonne la Blonde, gagnée au jeu, tenait splendidement son rôle d'innocente martyre ; elle secouait la tête, comme pour se délivrer des doigts de fer ; tout son corps ondulait, agité de frissons singuliers... or, s'étant d'un suprême effort quelque peu dégagée, elle hurla : « Au secours ! il me serre le kiki ! »

Des rires répondirent à son appel et nul ne bougea.

Mais elle poussa soudain, affolée de nous voir si peu intelligents du vrai drame, un tel cri qu'en un instant nous fûmes tous debout. Six paires de bras robustes s'abattirent sur Cécil. Nous vîmes alors qu'un peu d'écume rose moussait à ses lèvres ; ses mains étaient glacées et son front ruisselant de sueur. D'une force de Titan il se débattait, cognant des pieds, cherchant à mordre, brâmant

lugubrement. Enfin, il parvint à nous échapper, mais pour retomber sur le sol, vaincu, inerte. A ce moment, l'une des lanternes chinoises prit feu, comme pour mieux éclairer la minute d'infamie. Oh ! la belle nuit de cauchemar !

L'un de nous revenait suivi d'un médecin. Le docteur n'eut pas besoin d'un long examen. Il haussa les épaules, un peu méprisant, et dit sèchement : « C'est une crise de delirium tremens, il en a pour six mois, au plus. »

Si Cécil jouait si parfaitement sa méchante farce, c'est que, par une remarquable perversité, le monstre parodiait son authentique délire !

Mais je n'oublierai jamais la voix d'Yvonne, réfugiée en un coin de l'atelier, dépoitraillée, les cheveux dénoués, résolue à ne se laisser approcher par personne, et glapissant, le visage baigné de larmes : « Cochons ! Cochons ! Vous le laissiez m'assassiner ! Cochons ! Lâches ! Lâches ! vous le laissiez m'assassiner !... Cochons ! Cochons ! »

LE VIEUX MONSIEUR DE VARSOVIE

Ignorant la langue polonaise, je le priai en russe d'abord, puis en allemand, de me vouloir bien dire quelle heure du jour nous traversions.

Le vieux monsieur (c'était un très respectable vieux monsieur, à barbe blanche magnifique et bien soignée, et dont tout le corps disparaissait dans une pelisse de grand-duc), le vieux monsieur me considéra un temps avant de me satisfaire et, m'ayant examiné, ce fut en français qu'il me renseigna.

Pour le pouvoir, il avait dû entr'ouvrir, non sans peine, sa lourde pelisse et tirer de son gousset une montre d'or.

J'eus vite fait de reconnaître une de ces pièces

telles que les musées en possèdent peu : un antique chronomètre de Gruet, damasquiné en Italie.

Je ne pus retenir un cri, ou plutôt deux cris ; l'un de surprise, l'autre d'admiration, ainsi qu'il sied.

Le vieux monsieur en parut content.

— Diable ! me dit-il, les connaisseurs de votre sorte sont rares ! On estime fort ma vieille montre, mais je vois bien que vous savez lui donner son prix particulier. C'est un objet admirable, monsieur. Je mentirais si je vous disais que les ouvriers de Genève n'ont pas retouché le mécanisme, mais ce n'est pas tout de même le couteau de Jeannot. Les pièces essentielles n'ont pas été changées.

Toutes les heures, toutes les minutes envolées, évanouies, dissoutes, pour dire mieux, depuis cinq siècles, sont encloses dans cette petite boîte d'or damasquiné... Mais je m'en voudrais de vous ennuyer, mon cher compatriote, car, en vérité, on peut être bon connaisseur en objets d'art et n'avoir pas de goût à la philosophie. Je suis philosophe, monsieur, c'est mon travers, nous sommes

tous philosophes dans ma famille, ma grande famille... une tribu !...

Le vieillard en avait trop dit pour que je puisse me résoudre à renoncer si vite à sa compagnie.

Je l'invitai, il accepta, à titre de compatriote, et bientôt après nous bavardions familièrement, tout en grignotant les friandises que nous servait la servante avenante d'un confortable établissement de kaffee-chokolad.

— Cette montre, mon cher monsieur, appartient bien à moi-même. Je l'ai trouvée, monsieur ; je l'ai trouvée dans la fange, dans le ruisseau, dans la poubelle pour dire le vrai.

En ce temps-là, je ne badinais pas avec les principes. J'allai porter la trouvaille au commissariat de police. Je crois que le chien du commissaire m'accueillit fort mal ; le chien me traita de chien ! Qu'importe ? j'avais ma conscience pour moi ; c'était là l'important, n'est-il pas vrai ?

Or, au bout d'un an et d'une journée, l'objet n'ayant pas été réclamé me fut adjugé.

J'étais pauvre extrêmement, pourtant je ne pus

me résoudre à vendre le chronomètre... bien qu'on m'en eut offert, et plus d'une fois, des mille et des cent. Je ne pus me décider à le vendre parce que ça m'amusait trop d'écouter le tic-tac, d'écouter comme un enfant, comme un vieux fou, le boîtier collé contre mon oreille, d'écouter le tic-tac du temps passé !... Ce n'est pas assez dire qu'il ne faut pas raisonner avec ses chimères ; il est sage de les redouter, de les respecter dans la peur ! Du moins, c'est mon idée.

Si ma femme m'eût deviné possesseur d'un pareil trésor, bien sûr qu'il m'eût fallu m'en séparer.

C'était une bonne femme que ma femme, mais qui sacrifiait tout à la boisson.

Oh ! je n'eus jamais le courage de lui en vouloir ; c'eût été de l'égoïsme. On rêve comme on peut ; moi, j'ai la faculté d'être saoul sans boire ; j'en remercie le Diable qui donne de l'esprit, mais je n'entends pas priver les autres de leurs moyens que je n'ai pas à juger.

Un soir, à propos d'un chien galeux, il y eut bataille dans les rues de Saint-Ouen.

LE VIEUX MONSIEUR DE VARSOVIE

Les femmes poussaient des cris de guerre comme vous n'en entendrez nulle part ailleurs ; elles faisaient des barricades avec les hottes ; tous les chiens, y compris le chien galeux, cause du désordre, aboyaient effroyablement et les hommes, qui n'avaient pas assez de leurs couteaux, brandissaient leurs terribles crochets de chiffonniers.

Je me souviens d'une belle fille en chemise, et qui bientôt fut toute nue, presque une enfant, arrachée par le bruit aux caresses de son amant, et qui, sans prendre parti, debout sur un talus de détritus, d'ordures et de vieux os, agitait une loque écarlate, déchirée et puante, dont elle avait fait sur-le-champ un drapeau.

Au milieu de cette fière guerre des gueux tombèrent les gendarmes qui firent des prises au hasard.

Je fus jeté en prison, jugé et condamné, ignorant tout de mon crime.

Je demeurai trente-six mois enfermé !

Quand je revins à Saint-Ouen, ma femme, m'apprit-on, s'était enfuie avec un marchand de peaux de lapins qui possédait une martingale et

avait trimé cinquante ans avant de satisfaire son envie, avant d'éprouver sa martingale à Monaco. Je ne regrettai pas trop Eponine, c'était ma femme, mon cher monsieur, mais je fus bien ennuyé à cause des enfants que j'avais laissés au berceau : Hildegarde, ma fille, et aussi une nièce recueillie par charité, Priska. Pour les soigner et pour soigner mon fils, le petit Chilpéric, à peine plus âgé, une bonne créature que je ne connaissais pas s'était installée au logis. Lorsqu'elle me vit, elle tomba à mes pieds et me demanda pardon avec d'affreux cris de terreur. Je la remerciai au contraire d'avoir pris soin des petits. Alors, elle voulut me baiser les pieds et m'expliqua qu'elle venait de très loin, du fond des campagnes, qu'elle avait fui les villages parce qu'on y bat trop fort les maraudeuses quand on les surprend.

A Saint-Ouen elle avait été battue aussi, surtout au début de son séjour. Maintenant on s'habituait un peu à elle, bien qu'on lui allongeât encore, de temps à autre, un soufflet ou un coup de pied au cul, comme ça, en passant, pour rien, pour le plaisir, par habitude.

Elle me faisait l'effet d'une sainte, ni plus ni moins, mon cher monsieur !

Elle ajouta que les enfants se portaient bien. Chilpéric jouait de la flûte dans le fossé des fortifications ; oui, de la flûte ou du fifre, en soufflant dans un tibia creusé et percé par la vieille maraudeuse qui, vous le voyez, n'était pas sans industrie.

Les petites, ajoutait-elle, avaient été malades, la blonde surtout, mais elle les avait su guérir en leur faisant boire le bouillon d'un cœur de chat noir. Elle avait dit : la blonde ! Lorsque les gendarmes m'emmenèrent, les petites n'avaient pas un cheveu sur le sommet du crâne.

Je voulus embrasser d'abord ma fille, comme de juste, et je dis à la mère de bonne volonté : « Laquelle est Hildegarde ? » Elle me fit répéter ma question. « Laquelle est Hildegarde ? hurlai-je. Laquelle est Priska ? » La vieille souffla, battit l'air de ses bras maigres et dit : « Ah ! voilà, bien malin qui le dira ; moi je les appelle Mon Petit Œil et Ma Petite Bouche, parce que l'une a les yeux malicieux et l'autre... »

C'en était trop. Ainsi l'on ne pourrait plus jamais savoir !...

Ivre de juste colère, je jetai la vieille sur le sol boueux. Ses guenilles étaient si fragiles, si misérables, qu'elles me restèrent en lambeaux entre les doigts. Alors, j'arrachai à la palissade un échalas et je cognai, monsieur et cher compatriote, je cognai comme on cogne chez les chiffonniers ! Je cognai jusqu'à ce que j'eus mis en sang sa pauvre carcasse jaune et molle.

Elle reçut sa bastonnade sans une plainte. Elle ne se releva pas même au dernier coup, n'ayant pas de raisons absolues de croire que ça ne me disait plus de lui écorcher le cuir.

Elle tourna seulement vers moi ses yeux, qui n'avaient pas une larme, et me dit, en toute simplicité : « Vous voyez bien, c'est une fatalité, une volonté du Ciel ; il faut que le monde me tape dessus ! Allons, ça ne fait rien, j'ai reçu mieux que ça à la campagne, voyez plutôt. »

Retroussant avec calme ce qui lui restait de linge sur le corps, elle me fit reluquer d'horribles cicatrices.

Je ne lui demandai point pardon, malgré mon envie, par peur de l'effaroucher. Je lui dis : « C'est bien, tu resteras. » Nous vécûmes ainsi. Elle soigna comme une vraie mère tous les petits que les Vénus de Saint-Ouen, de Clichy et d'ailleurs laissèrent dans ma cabane, car avec elle... je ne pouvais pas, je la respectais trop ! Elle était heureuse à sa façon : mais peut-être qu'il lui manquait d'être battue. Le temps passa et mon beau chronomètre consulté en cachette, par habitude, marqua bien des heures. Chilpéric devint grand et prit de l'amour pour sa cousine, du moins pour celle que ce sacré gamin voulait nommer sa cousine, pour celle qui était sa Priska ! Mais, n'est-ce pas ? ça n'était pas bien certain ! Je n'y pouvais rien et je respectai l'amour de ces enfants, un amour qui devait être récompensé d'un beau fruit lorsque je m'expatriai...

Oui, un matin, je glanai une fortune dans les ordures. Quand j'avais trouvé la montre on m'avait insulté ; plus tard on m'avait mis en prison sans motif et ça m'a coûté ma femme... sans rien dire de ce doute !... Je résolus de garder mon trésor

et je me disais : « On quittera la cabane et on deviendra des bourgeois heureux. »

Or, en revenant à Saint-Ouen, la première chose que je vis ce fut Chilpéric et Priska... enfin sa Priska, enlacés à ne faire qu'un, bouche à bouche, si heureux !... Et je me suis dit : « C'est des situations pas possibles dans la vie bourgeoise, et ils sont si heureux, si heureux !... mon trésor ne peut faire que leur malheur... »

Ne me prenez pas pour un égoïste, mon cher monsieur, si je jouis seul ainsi de ma fortune, de ville en ville ; j'ai du cœur, moi, et des sentiments ! Il ajouta : « Venez avec moi voir des femmes ; je connais une sacrée mâtine... »

Ce fut mon invité qui régla la dépense, laissant un pourboire magnifique à la servante éblouie.

Nous franchîmes le seuil. Du bout de sa canne à pomme enrichie d'émeraudes et de diamants, du bout pointu, pointu, de sa belle canne, le vieux monsieur piqua un mégot de cigare et le fourra tranquillement dans une poche de sa pelisse de grand-duc.

CAROUB LE MARCHEUR

Il avait plu tout le jour, rudement. Maintenant le jour s'effaçait et les chemins étaient trop souillés pour que me prit le goût de descendre en forêt, ou jusqu'au pied de la montagne. Pourtant, l'heure du dîner tardait à sonner et j'avais épuisé à peu près tous les modes de distraction praticables en cet hôtel du Volcan, qui est au grand établissement thermal voisin ce que le Concert des Bateaux-Mouches est à l'Académie Nationale de Musique ; mais chacun sait que les artistes ne sont pas riches. Faut-il dresser une liste des distractions épuisées en cette journée de juin 19.., tandis que l'ondée achevait de noyer les volcans éteints depuis des mille et des mille ans ? Si l'on y tient absolument,

je ne vois, pour ma part, à cela aucune sorte d'inconvénient : cigare, café, chartreuse, les journaux de Paris, sieste, conférence intime destinée à détourner de ses devoirs la femme d'un lieutenant de zouaves, échecs, réception de M. Proudhon de la Comédie-Française, affiché à l'établissement voisin et en excursion dans la montagne, eau minérale (celle du puits de l'hôtel, supérieure à l'eau de la source officielle) ; dans ma chambre un peu de littérature, essais auxquels je tente d'intéresser la femme de chambre, puis, au salon, musique en compagnie de celle qu'on nommait ici la belle Madame Jaguar de Brignot, mais, qui, hélas ! n'approchait pas du type de beauté auquel je croyais en ce temps-là.

On disait poliment : le salon ; en réalité, il s'agissait d'un office désaffecté, dans lequel on avait installé un piano fatigué. L'hôtel du Volcan n'est qu'une humble auberge.

La patronne n'aime pas que ses hôtes aient de l'ennui. Me voyant écroulé au seuil dans un mauvais fauteuil d'osier, cette brave femme, commère plantureuse, abandonna ses fourneaux pour me dire :

— Faut pas être chagrin comme ça parce que

votre journée est manquée. Le couchant se prépare bien, il fera joli demain sur les sommets. Victor vous guidera ; justement Mme Jaguar est de l'excursion. Par exemple, faudra vous lever matin, à quatre heures. Voulez-vous que je dise à Catherine de cogner aussi à votre chambre quand elle ira réveiller Mme Jaguar ?

J'allais demander à mon hôtesse si la petite dame du lieutenant inconnu serait aussi de la partie, quand une martiale sonnerie me fit dresser l'oreille. Dieu clément ! si c'était le lieutenant à la tête de ses zouaves intrépides, venant reprendre son épouse pour l'emporter sous sa tente, non sans m'avoir, avant toute chose, provoqué en champ clos ?

Mais le clairon sonnait toujours !

Le sentiment de l'exil, le regret de Paris, le parfum d'une médiocre cuisine, la paresse sans fatigue et ce clairon enfin, me faisaient soudain revivre ces uniques heures de non-être, qui sont l'un des plus vifs souvenirs de ma jeunesse militaire. Les yeux mi-clos, j'accompagnais le clairon qui s'approchait : « Rempileras-tu, cochon de vendu, rempileras-tu pour des bons de tabac ! » Comme

des fantômes se levaient du lointain de mes vingt ans, les amis de régiment : Palorge, le fourrier élégant dont on admirait le chic et qui, au jour de la libération, devint un si lamentable loqueteux que nous fîmes une collecte en sa faveur ; Belard, qui gagna un jour mille francs à la loterie et, les offrit en dot à cette chanteuse qui en épousa un autre ; Leberre, le petit Breton, que je trouvai pendu dans le magasin, tant d'autres!

Le clairon sonnait toujours.

— Sacré clairon ! grommela la patronne.

M. Proudhon prit sa canne à tête d'ivoire (Voltaire et son sourire), prit aussi son chapeau, avertissant qu'il allait « au-devant des militaires » ; cependant que Mme Jaguar de Brignot s'informait, rose de plaisir, glapissant :

— Où y a-t-il le feu ? Où y a-t-il le feu ?

Tous se trompaient.

Le clairon ne donnait pas l'alarme et il ne marchait en tête d'aucun régiment.

Au détour de la route, il apparut, seul, et bientôt fut tout près de nous.

C'était un grand diable sec comme un poème

spiritualiste ; quarante-cinq ans vraisemblablement, cinquante peut-être ; joues creuses, moustaches à la chinoise. Sur le crâne ras, une casquette blanche à couvre-nuque ; le torse moulé dans un maillot d'azur ; sur les épaules un sac d'ordonnance ; au coude un brassard tricolore sur lequel apparaissaient ces mots en lettres d'or : *Tour du Monde.* Devant l'hôtel il pivota par principe, éleva, d'un geste savant, son clairon dans le poudroiement rose du soir et sonna au drapeau.

— C'est un globe-trotteur, constatait enfin la patronne qui bientôt avançant, puis reculant de surprise, s'écriait :

— Rodolphe !

A quoi l'homme, reculant à son tour, répondait :

— Félicie !

Que toute la Comédie-Française me le pardonne, mais M. Proudhon en était comme quatre sous de tarte !

Il y eut un silence d'assez belle qualité. Le clairon eut le courage de le rompre le premier :

— Alors, t'es bistrote, maintenant ?

La patronne avait honte à cause de ses pension-

naires ; elle cherchait en vain des paroles convenables pour s'excuser en expliquant la situation. Mme Jaguar de Brignot la devina et dit :

— Faites donc, Mme Caroub, c'est bien naturel.

Alors la pauvre femme, dont les yeux s'emplissaient de larmes, eut plus de courage.

— Eh bien, entre, Rodolphe, reste pas sur le chemin, t'es fatigué.

— Attends, répliqua l'homme ; tu permets, Félicie ? Mesdames, Messieurs, bien le bonsoir. Je suis Caroub le Marcheur, le même qui a fait le premier la route à pied de Paris à Saint-Pétersbourg, en 1893, l'année de l'alliance franco-russe. Champion du monde en 1900, vainqueur du raid Bordeaux-Bruxelles-Berlin ; le seul qui ait traversé sans guide les plaines du Turkestan. A la suite d'un pari, tenu en présence de délégués du Touring-Club de France, j'accomplis, sans un sou, le tour du monde. Parti de Paris à la porte de Flandre, j'ai visité Lille, Amsterdam, Copenhague, Moscou, Vienne, Constantinople, Milan, Marseille, Clermont-Ferrand et me v'là. On peut consulter mes papiers avec le visa officiel des consuls.

Là-dessus, Caroub le Marcheur sonna :

La monteras-tu la côte, soldat,
La monteras-tu la côte ?

Mais l'hôtelière l'entraînait aux cuisines.

L'homme reprit :

— Alors, t'es bistrote ?

— J'ai pris un fonds, Rodolphe.

— Depuis quand ?

— Depuis que tu m'as quittée, Rodolphe.

— Faut pas m'en vouloir, Félicie.

— Je ne t'en veux pas, Rodolphe ; mais j'ai eu bien du chagrin ; c'est un coup dur. Maintenant, c'est fini.

— C'est dans ma nature, Félicie, c'est plus fort que ma volonté. Je peux pas faire des métiers de ville ; pourtant j'ai du courage. Mais voilà, faut que je marche tout le temps, en sonnant du clairon. On peut rien contre ça !

Il ajouta :

— Pourtant je t'aimais bien.

— T'es malheureux ?

— Quelle blague !

— Manges-tu à ta faim ?

— Des fois !

— Où couches-tu ?

— Partout.

La nuit emplissait la cuisine parfumée et les ombres familières entendirent encore :

— Rodolphe :

— Félicie !

Il dormit bien Caroub le Marcheur, dans un beau lit blanc près d'une qui l'aimait et n'avait pas oublié. S'il voulait, il aurait toujours des nuits heureuses et, le jour, une table abondante.

Il pouvait se reposer, le vieux routier, la pipe au bec, devant les beaux volcans éteints, dans le fauteuil d'osier, sous l'enseigne rustique, au seuil fleuri de primeroses.

Pourtant, à l'aube, un pas de fuyard fit, une seule fois, craquer les marches de l'escalier. La porte du seuil cria doucement. Et, plus loin, retentissait bientôt sur le chemin un clairon lançant aux échos :

Distribution d'sucre et d'café
V'là l'cantonnement qui passe,
Distribution d'sucre et d'café
V'là l'cantonnement passé.

LA PREUVE

Dans son petit jardin de curé, devant la porte de Montrouge, Sylvain Lauret, le vieux poète, fumait des cigarettes en caressant ses chats.

Il y en avait de tous les âges, de toutes les tailles et de toutes les races. Des angoras somptueux comme des princes thibétains, des chats de gouttière aussi touchants que les héros familiers du poète, des chats siamois dardant des yeux pareils aux yeux de ceux qui mettent à trahir toute leur intelligence, des chats noirs de rapin, des chats blancs de teinturière, des chats gras de chanoine et des chats maigres venus on ne savait d'où, des chats souples et câlins autant que des filles, des chatons

exquis et ridicules qu'aiment à peindre les vieilles misses sentimentales.

Sylvain Lauret s'ennuyait ; il n'écrivait plus que de rares vers, et fuyait soigneusement le monde littéraire. Son café était un petit café de commerçants et sa paroisse ne devait jamais être celle des bruyantes conversions. Il n'était heureux vraiment qu'à l'heure de la messe et à celle de l'apéritif. Au petit café blanc, comme en la vilaine église neuve, de brique et de ciment, baroque chapelle pour Chinois baptisés, il savourait l'oubli dans la même douceur tiède et fade. L'apéritif était encore une communion.

Chez lui dans son jardin même, il était moins heureux.

— Rosine, disait-il à sa gouvernante, en plaisantant amèrement, tenez bien closes les fenêtres de mon cabinet de travail ; l'odeur de mes bouquins serait bien capable de gâter le parfum des lilas.

Et il regardait en souriant la vieille femme allumer le feu de sa lessive avec les innombrables revues du mois qu'on lui envoyait toujours et qu'il ne coupait plus jamais.

On sonna à la petite grille.

Ayant reconnu le visiteur, Sylvain Lauret chassa les matous et vint au-devant de lui, les mains tendues.

— Te voici donc, mon vice ! La bonne surprise !

Mon vice ! C'est ainsi qu'il nommait Fernand Ramel, le romancier, demeuré, malgré les inévitables dégoûts, passionné de littérature, ivre toujours du frisson de la vie littéraire.

— Il n'y a que toi, mon vieux, lui disait Sylvain Lauret, qui puisse me redonner, deux ou trois fois l'an, le goût de toutes ces horreurs.

Riche, Fernand Ramel avait le louis facile ; aussi de jeunes et vieux ruffians écrivaient-ils moins de pages définitives que de lettres éplorées à l'adresse du romancier.

Parfois, il se fâchait et, en un argot pittoresque, confiait au poète sa lassitude :

— Certes non je ne marche plus, j'en ai soupé de ces Gilbert à la manque, de ces Malfilâtres en toc et de ces Chatterton à la mie de pain ! Si encore mes bienfaits servaient l'art ! mais veux-tu me

dire ce qu'ils fichent de propre tous ces pieds-plats ? D'ailleurs il n'a pas paru un bon roman depuis douze ans ! Puisqu'il en est ainsi je ne ferai plus la charité qu'aux poètes, parce que tu sais que les vers, à part les tiens, sont pour moi du turc ; comme ça j'aurai moins de regret.

Ces éclats divertissaient fort Sylvain Lauret sachant bien que le vieil écrivain se laisserait encore attendrir par le premier quémandeur.

— Et tes pauvres, lui demanda-t-il, lorsqu'ils furent assis sous les lilas.

— Ah ! tu peux m'en parler de mes pauvres ! s'exclama Ramel, soudain rouge de colère. Ils sont jolis mes pauvres. Des mendiants qui se foutent de moi et qui m'engueulent après dans des saloperies de revues !

— Tu exagères !

— J'exagère ? En vérité, j'exagère ! Et Jean-Baptiste Croc, ton sacré chrétien de Jean-Baptiste Croc, n'a-t-il pas écrit un bouquin de trois cents pages dans le but défini de me faire passer aux yeux de la postérité pour le dernier des mufles ? Un bien beau livre, au reste, j'en conviens. Il

m'a donné de ses nouvelles, l'intéressant Jean-Baptiste Croc.

— Il te demande de l'argent ?

— Exactement. Voici ce que j'ai reçu de lui ce matin. Tu ne veux pas lire ? Tu as raison, il se dégage de ce papier une singulière puanteur. Sache pourtant que ce vieux drôle me demande cinq cents francs et comme il est sans doute à court d'inventions, il ose m'écrire que son père est mort et qu'il n'a pas un drap pour l'ensevelir.

— C'est peut-être vrai, dit simplement Sylvain Lauret.

Ramel, de plus en plus rouge, abattit ses larges mains sur les épaules du poète.

— Tu te fiches de moi ! Non, tu ne coupes pas dans ce bateau funèbre. Croc, ton ami Croc, ton sale cafard de Croc, ton sacré nom de D... de jésuite de Croc a bien soixante ans ; alors quel âge a-t-il feu Croc, Croc l'ancêtre, Croc le père de ton ami Croc ?

— Il devait avoir quatre-vingt-dix ans ; je l'ai connu, c'était un grand honnête homme de l'ancienne manière.

— En ce cas, son fils devait bougrement le dégoûter !

— Sache qu'il ne connaissait de son fils que le génie.

— Et il est mort en bénissant Jean-Baptiste ! Pauvre vieille ganache !... Alors le père Croc, feu Croc, ça existe vraiment ? Diable !

Sylvain Lauret éclata de rire :

— Bravo, mon vice, tu vas envoyer les cinq cents francs.

— Halte-là ! D'abord les draps de cinq cents francs sont fait pour y rouler les jolies filles et non pour y enfouir les cadavres.

— Il y a d'autres frais...

— Tu m'embêtes ; Croc n'aura rien.

— Je donne deux cents francs, donne le reste.

— Ah ! calotin de malheur, tu ferais de moi tout ce que tu voudrais ; un jour tu me conduiras à la messe !

— J'y compte bien.

Tous deux sortirent ayant résolu de se rendre chez Jean-Baptiste Croc, qui logeait avenue de Saint-Mandé, dans une maison d'ouvriers. Ramel

voulait héler un fiacre, mais Sylvain Lauret exigea que le voyage se fît de tramway en tramway, c'était il y a dix ans, afin de profiter des dernières impériales et du délicieux spectacle parisien qu'on avait de là-haut. Ramel y consentit.

— Si tu y tiens ! Après tout, nous arriverons toujours bien assez tôt chez cette crapule.

Durant tout le trajet, le vieux poète manifesta une joie enfantine. Le doux ermite, sans se l'avouer, était heureux de l'aventure ; cette visite inattendue à Jean-Baptiste Croc, rompant sa retraite, lui donnait de la joie. Il était las, malade, près de la fin ; cela constituerait son dernier souvenir littéraire.

Il se sentit de si belle humeur que, du haut de son impériale, il récita pour les Parisiens, ses frères, qui ne l'entendirent point, des vers de sa jeunesse :

> Les omnibus branlants, tels des monstres poussifs,
> Du noir Père-Lachaise où psalmodient les ifs,
> Semblent rouler les morts vers quelque obscure gare,
> Et le rouge cocher c'est peut-être Lazare !

On arriva. La demeure était hideuse, une vraie maison de pauvres.

A la porte de la loge un écriteau se balançait : « *La concierje ait au lavoire en fasse* ». Le poète et le romancier n'avaient pas besoin des indications de la lavandière. Ils grimpèrent au quatrième. A la porte de gauche, on lisait, sur un vieil imprimé crasseux, ce nom : Jean-Baptiste Croc.

— Regarde, dit Ramel, c'est un bulletin de souscription qui lui sert d'enseigne ! Mais, écoute...

Une voix jeune, assez peu fraîche cependant, chantait en folie :

Non je ne marche pas !
Non je ne marche pas !
Je suis la Nana d'Amérique.
Non je ne marche pas !
Non je ne marche pas !
Je suis la Nana du Canada.

Sylvain Lauret baissait la tête, stupide.

— Ça vient bien de chez Croc? demanda Ramel.

— Hélas !

— La clé est sur la porte !... entrons.

Toutes les portes étaient ouvertes. Au seuil d'une salle à manger, piteusement meublée, les deux amis s'arrêtèrent.

L A P R E U V E

Jean-Baptiste Croc, le ventre à table, festoyait, faisant sauter sur ses genoux une grosse fille blonde dépoitraillée, tandis qu'une autre fille, une brune, les jupes relevées jusqu'au ventre, dansait de façon ignoble en chantant toujours :

Je suis la Nana du Canada !

— Saligaud ! vociféra Ramel.

Jean-Baptiste Croc daigna s'apercevoir qu'on lui rendait visite.

Brutalement il déposa la blonde sur une chaise, tandis que la brune se hâtait de rabattre ses cotillons, et vint se planter devant Ramel :

— Vous avez les cinq cents francs ?

— Jean-Baptiste Croc, dit Sylvain Lauret, Ramel se défiait de vous ; c'est moi qui ai eu la sottise de le convaincre. Vous m'en faites repentir. Quelle honte ! Je ne vous reproche point, n'étant pas assez saint pour cela, de vous divertir avec... ces demoiselles, mais oser, pour soutirer quelques billets à notre ami, inventer ce conte sacrilège !

— Quel conte, je vous prie ?

— Mais... la mort de votre père !

— Dieu ait son âme !... Venez.

Jean-Baptiste Croc, la bouche haineuse, fourrageant rageusement sa barbe courte, les entraîna au fond de l'appartement.

Dans un cabinet étroit, éclairé par deux flambeaux, le père de Jean-Baptiste Croc reposait sur un lit de sangle, un crucifix sur la poitrine.

— Il vous fallait la preuve, hurla Jean-Baptiste, il vous fallait le mort ! ô prêteurs ! Le voici, messieurs, il est déjà froid !...

Les deux filles qui avaient suivi, curieuses, s'enfuirent en hurlant.

EDWIGE ET LE BOULANGER

On aurait malaisément deviné l'âge de la petite Edwige. Certes, elle gardait les grâces de l'enfance, pourtant on devinait qu'Edwige avait atteint à l'âge d'aimer. D'où venait-elle ? On n'en savait rien ; Edwige elle-même s'en souvenait mal.

Elle venait d'un pays désertique et glacé, d'un pays où la neige est si froide et si dure qu'il faut beaucoup de sang humain répandu pour la faire, çà et là, fondre avant le sourire de la mi-juin.

C'est un oncle d'Edwige qui l'avait emmenée pour la conduire en France où la vie est plus douce, où les vents sont moins froids. Le pauvre bonhomme d'oncle, le jour du départ, ce départ qui était une fuite, avait encore son bel uniforme de

général constellé de décorations et il portait Edwige roulée dans son grand manteau doublé de rouge. Pourtant l'oncle n'était plus qu'un proscrit, un hors la loi comme les autres, mais il chantait de plaisantes chansons pour bercer la petite fille et lui faire négliger les duretés du voyage. Edwige ne se plaignit qu'une fois, au long de la pénible route. Ce fut pour exiger, mais en vain, qu'on lui donnât permission de dire adieu à son père ; sa mère était morte depuis bien longtemps, morte au fond d'une mine de sel ; Edwige n'en ressentait aucune peine car elle croyait que sa mère était reine dans un palais de cristal, ce qui lui semblait un destin merveilleux.

— Oncle, dit-elle, je voudrais embrasser une dernière fois mon bon papa que j'aperçois là-bas et qui apprivoise les oiseaux.

— Il ne faut pas troubler ton père, petite, répondit le pauvre général, les oiseaux s'effaroucheraient et lui crèveraient les yeux, ils lui mangeraient la cervelle, car ce sont, sais-tu bien, des oiseaux qui ne se laissent apprivoiser qu'à demi. Endors-toi, ma mignonne, je vais te chanter une jolie

chanson ; tu sais, l'histoire du petit cheval bossu qui devint roi de l'Ukraine et qui offrit un bouquet de foin à sa fiancée, la reine des poissons.

Edwige s'endormit sagement sans plus regarder son père, lequel était pendu aux portes de la ville et sur qui s'abattait un vol de corbeaux croassant.

Ediwge ne se réveilla qu'en la grand'ville étrangère. On lui apprit alors que son oncle le général était contraint de repartir et qu'il fallait l'accompagner à la gare. Mais, le voyage étant trop cher pour un proscrit, on ferait voyager le général dans une malle ! Seulement on mit la malle sur une voiture, une belle voiture noire traînée par deux chevaux tout noirs, eux aussi, et qui avaient le crâne planté de plumes magnifiques. Edwige aurait eu peur de tout ce noir, elle si blanche, elle qui avait ébloui ses yeux de la blancheur infinie des plaines de sa patrie. Aussi fut-elle contente de voir, en tête du cortège, des hommes tristes, mais résolus, qui portaient haut des bannières teintes du rouge de ce sang qui fait, çà et là, fondre la neige, pas trop, assez pour que ce soit joli, au beau pays d'Edwige.

Qui prit soin d'Edwige ? Ce fut une belle dame qu'on appelait la Princesse, qui fumait la pipe comme un homme, portait des faux-cols comme un homme, se chaussait de bottes comme un homme et croisait ses jambes comme un homme, ce qu'Edwige eut bien raison de ne vouloir jamais imiter.

La Princesse s'évada d'une façon merveilleuse. Un jour qu'elle voulait ouvrir une petite boîte de cuivre, elle disparut dans les airs miraculeusement, dans un nuage de fumée troué des étoiles d'un feu d'artifice et dans un grand bruit de tonnerre. On ne retrouva d'elle que de très petits morceaux de pipe, des fragments de faux-col et des déchets de bottes. Edwige songea qu'il fallait être Princesse pour s'envoler ainsi, pour s'envoler à la façon des fées.

Vint alors un vieillard bien doux dont la barbe couvrait la longue blouse noire et dont les lunettes bleues cachaient les yeux sans en cacher les larmes. Il emmena Edwige qui maintenant était assez forte pour gagner sa vie.

Or, chaque nuit, le cou entortillé d'un foulard

rose et ses beaux cheveux blonds recouverts d'un foulard bleu, Edwige, une lanterne à la main, partait bien longtemps avant que fussent réveillés les plus laborieux d'entre les artisans ses voisins.

Edwige ne se plaignait pas ; elle allait à l'atelier comme un bon écolier se rend à l'étude, et, en effet, Edwige apprenait un bel état en apprenant à lire. La peine qu'elle avait à plier les hautes feuilles humides et parfumées durement à l'imprimerie des *Jours Futurs* était bien payée du plaisir de la lecture. Quelle lecture ! Bientôt les hommes vivraient fraternellement ; tout ne serait plus qu'harmonie et joie par le monde ; des vierges, pareilles à Edwige, couronneraient les justes de la Cité !

Enfin, chemin faisant, Edwige avait, certaine nuit, été attirée par telle lumière qui semblait luire du fond de la terre. Elle s'approcha et, s'étant courbée vers le sol, elle vit le fournil ardent d'un boulanger, et, devant ce foyer, un homme à peu près nu, les reins ceints d'une blanche étoffe, et qui pétrissait à pleines mains la pâte blanche. Il était beau autant qu'un dieu, et, parce qu'il était

jeune encore, il chantait, bien qu'il fût misérable.

Edwige ne savait pas si elle aimait l'homme qui pétrissait ; pourtant, chaque nuit, ayant soufflé sur la flamme de sa lanterne, elle s'accroupissait, se faisait toute petite et, le nez à peine bleui par le frais du matin, elle regardait, avidement, le front collé contre le mince grillage.

Mais voilà qu'une nuit, le grillage céda sous le poids du petit corps d'Edwige et Edwige tomba ; elle tomba dans les bras nus du boulanger, blottie contre son torse nu, velu un peu et, d'instinct, elle se suspendit au cou robuste, et le boulanger s'écria:

— Ah ! ah ! voici mon amoureuse ! Tu viens bien tard, friponne ! M'aimes-tu, au moins ?

Et Edwige, qui se réchauffait sur la chaude poitrine comme aussi devant le grand feu de bois, dit à l'homme, qui la berçait, la caressait, la mignotait :

— Je t'aime, parce que tu es la force qui fait le bien ; je t'aime parce que tu pétris le pain du pauvre...

A ces mots, le boulanger se prit à rire si fort qu'il en manqua laisser choir sa belle proie, et il dit sans cesser de rire :

— Tout ça c'est des blagues, ma chérie ; qu'est-ce qu'ils t'ont donc fait lire dans ton imprimerie de louftingues ? Nous pétrissons et nous cuisons du pain exécrable pour des diabétiques très riches, très laids et très méchants, qui tirent les cheveux de leurs servantes et qui mordent les petites filles. Du pain pour les pauvres ? Tu parles si on s'en f... ! Moi, que veux-tu, je fais ce qu'on me commande ; il faut bien vivre ! Mais ne pleure pas, Edwige, petite fleur des neiges ; tout ça qu'est si malheureux, ça n'empêche pas de s'aimer de bon cœur quand l'occasion se présente. Donne-moi ta bouche, bébé !...

Et le boulanger l'ayant roulée dans la toile blanche préparée pour cent pains mollets, la belle et propre toile qui servit de drap, la coucha dans le pétrin vide de pâte.

Le four s'éteignit. Ce fut la nuit dans la boulangerie, et par le soupirail s'éleva un long cri, puis un gazouillis charmant.

— C'est le grillon ! songea, le cœur troublé, un vieux balayeur ivrogne et mélancolique, et qui portait, sans le savoir, le fardeau d'une âme de poète.

LE POÈTE

La lance au poing, la schapska inclinée sur l'oreille gauche, les lanciers refoulaient le peuple, des Tuileries vers les Boulevards.

Leurs escadrons sans relâche balayaient la rue de la Paix. Sur le Boulevard, de la rue Le Pelletier à la place du Château-d'Eau, se tenaient, l'arme au pied, les fantassins dont les régiments, toute la nuit, avaient traversé Paris à la muette.

Les soldats étaient graves, parce qu'ils savaient participer à une chose terrible et peut-être grande, dont ils ignoraient le principal.

Un tambour saint-simonien avait, en quittant la Pépinière, crevé sa peau d'âne avec ses baguettes.

On l'avait poussé au mur et fusillé. Les autres avaient marché, obéissants.

Au coin des rues, des bourgeois en redingote, des femmes en crinoline, des ouvriers en blouse, des boutiquiers et des manœuvres, des porteuses de pain et des filles qui rentraient se coucher, s'attroupaient pour lire les grandes affiches blanches parfumées encore de la bonne odeur d'encre fraîche, composées dans la nuit par les typographes de l'Imprimerie nationale, sous la protection des baïonnettes de la Garde municipale.

On laissait aux gens assemblés le temps de lire et, lorsqu'on jugeait qu'ils s'étaient suffisamment pénétrés des nouvelles maximes politiques, on les dispersait rudement.

Des messieurs mornes qui fumaient des cigares, le col de leur pardessus relevé, le haut de forme sur les yeux, semblables à ceux qui président aux matins d'exécution, faisaient un signe. Alors, s'élançait une troupe de sergents de ville en habit boutonné, le bicorne en bataille, l'épée au flanc.

Si cela ne suffisait pas, bientôt sonnait sur le pavé le galop des lanciers et des dragons. Ou bien

on entendait marteler les commandements de l'infanterie :

— Garde à vous !... Joue !... Feu !...

Puis, c'était le grand silence, un calme atroce.

Un officier de paix, qui avait la mine d'un aimable danseur de chez Mabille, la lèvre fleurie d'un sourire, s'approchait de deux femmes coiffées de « Suivez-moi-jeune-homme », immobilisées par la peur, sur le trottoir humide.

Il leur disait :

— Dépêchez-vous, Mesdames, rentrez bien vite. Il ne faut pas rester ici ; dans cinq minutes, la place ne sera plus tenable.

Et il leur offrait galamment la main pour les aider à enjamber, leurs jupons à festons levés sur les bottines à glands, le corps d'un ouvrier couché dans le ruisseau, baigné dans le sang qui coulait de son orbite gauche béante.

Ailleurs, des vétérans de la Ligne battaient la semelle ou s'amusaient :

— Vé, Bistouille ! régarde cé pitchoun qui s'ensauve ; ta ration de vin que je le descends ?

— Un champoreau que tu le rates, chacré bougre de maladroit !

Le Biterrois, relevant le défi du caporal Auvergnat, ajustait le petit fuyard et l'abattait à deux cents mètres.

Une patrouille de gendarmes passait ; le maréchal des logis souriait à son camarade des chasseurs de Vincennes lutinant une prisonnière, livide au milieu du cercle des fusils.

Ailleurs, tout était paisible et les omnibus circulaient librement sur les Boulevards, cependant que dans les faubourgs des enfants battaient le rappel et qu'on dressait des barricades.

Un omnibus de la ligne Madeleine-Bastille descendait, au petit trot de ses deux percherons, le Boulevard des Italiens.

Le vieux cocher, emmitouflé dans son cache-nez, le brûle-gueule aux dents, menait son équipage en silence, résigné à tout.

Il se savait en danger, mais il avait six enfants grouillant sur le carreau, dans son logis de Belleville, et, par conséquent, pas le moyen de perdre une journée.

LE POÈTE

L'omnibus roulait presque à vide. Un seul voyageur occupait l'impériale, debout, les deux mains crispées sur la balustrade.

C'était un petit homme majestueux, un bourgeois gras mais sans bedon ; son large front découvert luisait sous le gibus fané laissant dépasser de longues mèches romantiques.

L'homme était rasé, ainsi qu'un prêtre, et sa totale absence de menton lui eût fait une tête affreuse de vieux scélérat, si la flamme de ses yeux n'eût suffi à l'égaler aux plus nobles.

Le voyageur bravait le froid de décembre, grâce à sa pelisse et à ses gants en peau de mouton doublés de flanelle verte.

Au coin de la rue Drouot et du boulevard des Italiens, l'omnibus dut stopper pour laisser passer, débouchant de la rue de Richelieu, un escadron de cuirassiers, en tête duquel caracolait un général suivi de ses deux officiers d'ordonnance.

Sur le Boulevard, campait un bataillon d'infanterie légère, revenu depuis peu de Constantine.

Le voyageur souleva son chapeau au passage du général, grimpa sur la banquette et, d'une voix de

clair métal, commença de prononcer un discours :

— Général ! Souvenez-vous de Kléber et de Desaix ! Souvenez-vous, soldats d'Algérie, héros de Constantine et de Kabylie ! Soldats de Bugeaud et de Lamoricière...

Un voltigeur le mit en joue. Il allait tirer quand un jeune lieutenant, du sabre, abaissa le fusil.

Un autre jeta au voyageur un morceau de biscuit en plein visage.

— Général ! armé par le Peuple pour la défense du Peuple...

Conduisant d'une main molle soutenant à peine son bridon d'or, le général quitta son état-major, s'approcha de la voiture publique et, haranguant à son tour, d'une voix sifflante de dandy un peu las, il répondit :

— Réservez vos discours, Monsieur ; il en est temps encore. A quelle heure êtes-vous sorti de chez vous ? Aucune estafette n'a sonné ce matin à votre porte ? Rentrez chez vous, Monsieur ; on a beaucoup parlé de vous à l'Elysée, cette nuit. Rentrez chez vous, je vous en supplie, et laissez-moi travailler à votre fortune. Le Prince

sera charmé de vous offrir le portefeuille de l'Instruction publique. J'ai l'honneur de vous saluer, Monsieur.

Se retournant sur sa selle, il jeta cet ordre aux cuirassiers :

— Ouvrez les rangs !

Le vieux cocher siffla, grommela : Dia ! Hue ! en fouettant ses percherons.

Comme l'omnibus s'ébranlait, le général souleva à son tour son chapeau ; ses aides de camp portèrent la main à leurs schakos.

Le voyageur était retombé lourdement sur la banquette, dont il avait voulu faire une tribune. Le front bas, il songeait.

— L'Instruction Publique !... Les coquins !... Les coquins !... Le Perroquet, après l'Aigle !... Il ose m'offrir !... Cartouche !... Mandrin !... Barrabas !. L'Instruction Publique !... Jamais ! Aux Affaires Étrangères, peut-être !... On eut dit : après Talleyrand, Victor H...

Une foule populaire toujours grossie, vomie par les quartiers noirs, Charonne, Picpus, Belleville, Popincourt, obstruait le passage, à la hauteur

de la rue du Pont-aux-Choux où l'on dressait une barricade avec les pavés, un piano défoncé et des tonneaux de harengs, roulés jusqu'à la rue de la boutique d'un épicier.

Lestement, l'homme au gibus descendit de l'impériale et grimpa sur la barricade inachevée.

— Qu'est-ce que vous nous voulez, bourgeois ? demanda un forgeron colossal, ceinturé de son tablier de cuir et coiffé d'un bonnet à poils de l'ancienne garde suisse.

— C'est un bourgeois, crièrent les autres, f...tez-le en l'air !

— C'est un jésuite !

— C'est un mouchard !

— C'est un larbin de l'Elysée !

— Ça se voit bien à sa g... rasée !

— Collez-le au mur !

Droit sur la barricade, redressant sa petite taille, l'homme sans menton agita son gibus et parla :

— Citoyens ! Soyez dignes de vos frères de 93 ! Chaque fois que nous prononçons les mots de démocratie, liberté, humanité, progrès, ceux

qui vous abusent par de faux serments se couchent à plat ventre avec terreur, et se collent l'oreille contre terre pour écouter s'ils n'entendront pas venir enfin le canon russe...

On n'entendait plus, à cause des huées, ce qu'il disait. L'orateur fut enlevé, transporté ; des femmes crachèrent sur son manteau ; deux hommes le conduisirent jusqu'au carrefour des Filles-du-Calvaire.

— Cavale ! cria le forgeron ; on les connaît les bourgeois ; c'est eux qui nous ont fait tirer dessus en juin.

L'homme resta seul. Il erra. Rue Vieille-du-Temple, il put se mêler à un groupe assez compact. Un propriétaire faisait à des boutiquiers l'apologie de l'Empire.

— Vive la République ! cria l'homme.

A ce moment, une main s'abattit sur son épaule.

— Faut vous en aller, dit un sergent de ville. Je vous connais bien, allez ! Vous perdez votre temps ; ça n'a pas de bon sens. On vous tirera dessus ou c'est le peuple qui vous jettera des pierres.

— Ohé ! cria un gamin, c'est un escroc qui fait une fausse souscription. On l'a coffré, c'est bien fait.

— A la lanterne !

— Il se faisait passer pour Béranger. Quelle crapule !

— A l'eau ! A mort !

— A mort !

— Entendez-vous, monsieur ? Ils vous tueraient. Rentrez... pour me faire plaisir, monsieur Victor Hugo !

L'homme se résigna. Il était triste.

Il demeura longtemps devant son feu de bûches, pensif. Enfin, sa face s'éclaira. Il gagna sa table de travail, prit sa plume d'oie, et levant parfois les yeux vers ces sommets ignorés du vulgaire, il commença d'écrire :

. . . . . .

Une femme le prit au collet : — A genoux !
C'est un sergent de ville. Il a tiré sur nous.

. . . . . .

Alors, dans cette foule où grondait la bataille,
On entendit passer un immense frisson,
Et le peuple cria : Rentre dans ta maison !

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES

	PAGES
LES COMPLICES	7
L'ÉTOILE D'AMOUR	67
L'HOMME ENCHAINÉ	79
VOYAGEURS SANS BILLET	89
L'AMUSEUR DE VACHES	99
POIL D'ACIER	107
LES BELLES RELATIONS	115
LE CHAPEAU DE L'INCONNU	125
LA CALINE DES QUINZE-VINGTS	133
LE SURVIVANT	141
JIM DESCEND A TERRE	151
LE TEMPLE QUE JACK A BATI	161
KICHINEW	171
LA FOLLE DES GARES	181
UN JOLI TALENT D'AMATEUR	193
LE VIEUX MONSIEUR DE VARSOVIE	201
CAROUB LE MARCHEUR	211
LA PREUVE	219
EDWIGE ET LE BOULANGER	229
LE POÈTE	237

ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE
35 ET 37, RUE MADAME, GASTON GALLIMARD, DIRECTEUR

1915-1916

G. K CHESTERTON.....	LA BARBARIE DE BERLIN, LETTRES A UN VIEUX GARIBALDIEN, Trad. I. Rivière.....	in-16	3.50
PAUL CLAUDEL.....	CORONA BENIGNATIS ANNI DEI.....	in-16	3.50
PAUL CLAUDEL.....	TROIS POÈMES DE GUERRE.....	in-8	1 »
PAUL CLAUDEL.....	AUTRES POÈMES DURANT LA GUERRE.....	in-8	2.50
CLUTTON-BROCK.....	MÉDITATIONS SUR LA GUERRE, Trad. J. Cocteau.....	in-16	3.50
HENRI GHÉON.....	FOI EN LA FRANCE.....	in-16	3.50
PIERRE HAMP.....	LA VICTOIRE DE LA FRANCE SUR LES FRANÇAIS.....	in-18	1.25
PIERRE HAMP.....	LE TRAVAIL INVINCIBLE.....	in-18	1.25
PIERRE HAMP.....	LA FRANCE, PAYS OUVRIER.....	in-16	2.50
P. J. JOUVE.....	VOUS ÊTES DES HOMMES.....	in-16	2.50
GEORGE MEREDITH.....	L'ODE A LA FRANCE, Trad. M. Pierrotet.....	in-8	1.25
CHARLES PÉGUY.....	NOTRE PATRIE.....	in-16	3.50
CHARLES PÉGUY.....	ŒUVRES COMPLÈTES, Tome I, Introduction par Alexandre Millerand.....	in-8	
CHARLES PÉGUY.....	ŒUVRES COMPLÈTES, Tome IV, Introduction par André Suarès.....	in-8	
CH. L. PHILIPPE.....	CONTES DU MATIN.....	in-16	3.50
FRANCOIS PORCHÉ.....	NOUS.....	in-16	3.50
FRANCOIS PORCHÉ.....	L'ARRÊT SUR LA MARNE.....	in-8	1.25
FRANÇOIS PORCHÉ.....	LE POÈME DE LA TRANCHÉE.....	in-8	1.25
JULES ROMAINS.....	EUROPE.....	in-4	10 »
EMILE VERHAEREN.....	LA BELGIQUE SANGLANTE.....	in-16	3.50

1917-1918

J. RICHARD BLOCH.....	ET Cie.....	in-16	3.50
PAUL CLAUDEL.....	LE PAIN DUR.....	in-16	3.50
JOSEPH CONRAD.....	TYPHON, Traduction A. Gide 1re Édition sur papier de Rives à 300 exemplaires.....	in-8	10.
PAUL DESJARDINS.....	MIL NEUF CENT QUATORZE.....	in-16	3.50
P. DRIEU LA ROCHELLE.....	INTERROGATION.....	in-4	10 ».
ANDRÉ GIDE.....	LES NOURRITURES TERRESTRES 300 exemplaires sur papier de Rives (épuisé.).....	in-8	10 ».
VALÉRY LARBAUD.....	ENFANTINES.....	in-16	3.50
CHARLES PÉGUY.....	ŒUVRES COMPLÈTES, Tome VIII, Clio.....		
MARCEL PROUST.....	A L'OMBRE DES JEUNES FILLES EN FLEUR..	in-16	3.50
	LE COTÉ DE GUERMANTES.....	in-16	3.50
	SODOME ET GOMORRHE — 1.....	in-16	3.50
	SODOME ET GOMORRHE — 2. LE TEMPS RETROUVÉ.....	in-16	3.50
ANDRÉ SALMON.....	MONSTRES CHOISIS.....	in-16	3.50
ANDRÉ SUARÈS.....	REMARQUES.....	in-8	2 »
M. de UNAMUNO.....	LE SENTIMENT TRAGIQUE DE LA VIE.....	in-16	6 »
PAUL VALERY.....	LA JEUNE PARQUE.....	in-8	6 »
STANISLAS WYSPIANSKI.....	LES NOCES, Trad. de A. de Lada et G. Lenormand.....	in-16	4 »

ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

POÉSIE :

PAUL CLAUDEL	CINQ GRANDES ODES	in-16	3.50
PAUL CLAUDEL	DEUX POEMES D'ÉTÉ	in-16	3.50
COVENTRY PATMORE	POÈMES (Trad. P. CLAUDEL)	in-16	2.50
GEORGES DUHAMEL	COMPAGNONS	in-16	3.50
LÉON PAUL FARGUE	POÈMES	in-16	2.50
LÉON PAUL FARGUE	POUR LA MUSIQUE	in-4	5 »
HENRI FRANCK	LA DANSE DEVANT L'ARCHE (Préface de Mme DE NOAILLES)	in-16	3.50
STÉPHANE MALLARMÉ	POÉSIES	in-16	3.50
STÉPHANE MALLARMÉ	UN COUP DE DÉS	in-4	3.50
FRANCOIS PORCHÉ	LE DESSOUS DU MASQUE	in-16	3.50
RABINDRANATH TAGORE	L'OFFRANDE LYRIQUE (Prix Nobel 1913), (Trad. A. GIDE)	in-16	3.50
RABINDRANATH TAGORE	L'OFFRANDE LYRIQUE (Traduction A. GIDE. 1re édition sur vergé d'Arches, tirée à 500 exemplaires)	in-8	7.50
FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN	LA LUMIÈRE DE GRÈCE	in-16	3.50
CHARLES VILDRAC	LIVRE D'AMOUR	in-16	3.50

CORRESPONDANCE :

CH.-L. PHILIPPE	LETTRES DE JEUNESSE	in-16	3.50
J. KEATS	LETTRES A FANNY BRAWNE (Trad. DES GARETS)	in-16	2.50

ROMANS ET CONTES :

HENRI BACHELIN	JULIETTE LA JOLIE	in-16	3.50
J. RICHARD BLOCH	LÉVY	in-16	3.50
G.-K. CHESTERTON	LE NOMMÉ JEUDI (Trad. J. FLORENCE)	in-16	3.50
G.-K. CHESTERTON	LE NAPOLÉON DE NOTTING HILL (Trad. J. FLORENCE)	in-16	3.50
BERNARD COMBETTE	DES HOMMES	in-16	3.50
ANDRÉ GIDE	ISABELLE. récit	in-16	3.50
ANDRÉ GIDE	ISABELLE (1re édition sur vergé d'Arches, tirée à 500 exemplaires). Epuisé	in-8	7.50
ANDRÉ GIDE	LE RETOUR DE L'ENFANT PRODIGUE	in-16	3.50
ANDRÉ GIDE	LES CAVES DU VATICAN	in-16	3.50
COMTE DE GOBINEAU	ADELAIDE. Epuisé	in-16	3.50
PIERRE HAMP	MARÉE FRAICHE. VIN DE CHAMPAGNE	in-16	3.50
PIERRE HAMP	VIEILLE HISTOIRE	in-16	3.50

ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

ROMANS ET CONTES (SUITE) :

PIERRE HAMP	L'ENQUÊTE	in-16	3.50
VALERY LARBAUD	A. O. BARNABOOTH	in-16	3.50
JACK LONDON	L'AMOUR DE LA VIE (Traduction P. Wenz)	in-16	3.50
ROGER MARTIN DU GARD	JEAN BAROIS	in-16	3.50
CH.-L. PHILIPPE	LA MÈRE ET L'ENFANT	in-16	3.50
CH.-L. PHILIPPE	CHARLES BLANCHARD	in 16	3.50
JULES RENARD	L'ŒIL CLAIR	in 16	3.50
JEAN SCHLUMBERGER	L'INQUIÈTE PATERNITÉ	in 16	3.50
ERNEST TISSERAND	UN CABINET DE PORTRAITS	in 16	3.50
CHARLES VILDRAC	DÉCOUVERTES	in 16	3.50
MICHEL YELL	CAUËT	in 16	3.50

THÉATRE :

PAUL CLAUDEL	L'OTAGE	in 16	3.50
PAUL CLAUDEL	L'ANNONCE FAITE A MARIE	in-16	3.50
JACQUES COPEAU et JEAN CROUÉ	LES FRÈRES KARAMAZOV, drame en 5 actes, d'après Dostoïesky	in-16	3.50
GEORGES DUHAMEL	DANS L'OMBRE DES STATUES	in-16	3.50
HENRI GHÉON	LE PAIN	in-16	3.50
FRIEDRICH HEBBEL	JUDITH (Trad. G. Gallimard et P. de Lanux)	in-16	3.50
HENRIK IBSEN	ŒUVRES COMPLÈTES, Tome I[er]	in-8	10 »
O.-W. MILOSZ	MIGUEL MANARA, mystère en 6 tableaux	in-16	2.50
JEAN SCHLUMBERGER	LES FILS LOUVERNÉ	in-16	2.50
ÉMILE VERHAEREN	HÉLÈNE DE SPARTE	in-16	3.50

LITTÉRATURE :

HENRI GHÉON	NOS DIRECTIONS (Réalisme et Poésie. — Notes sur le Drame poétique. — Du Classicisme. — Sur le vers libre)	in-16	3.50
ANDRÉ GIDE	SOUVENIRS DE LA COUR D'ASSISES	in-16	2.50
JACQUES RIVIÈRE	ÉTUDES (Baudelaire, Claudel, Gide, Ingres, Cézanne, Gauguin, etc)	in-16	3.50
ANDRÉ SUARÈS	TROIS HOMMES (Pascal, Ibsen, Dostoïevsky)	in-16	3.50
ANDRÉ SUARÈS	ESSAIS	in-16	3.50
ANDRÉ SUARÈS	PORTRAITS	in-16	3.50
ALBERT THIBAUDET	LA POÉSIE DE STÉPHANE MALLARMÉ	in-8	10 »
ALBERT THIBAUDET	LES HEURES DE L'ACROPOLE	in-16	3.50

ACHEVÉ D'IMPRIMER PAR
L'IMPRIMERIE BELLENAND
A FONTENAY-AUX-ROSES
LE VINGT AVRIL 1918

RETURN TO the circulation desk of any
University of California Library
or to the
NORTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY
Bldg. 400, Richmond Field Station
University of California
Richmond, CA 94804-4698

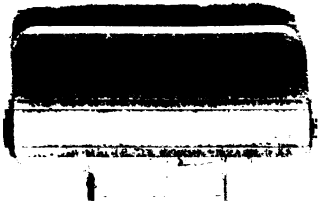
ALL BOOKS MAY BE RECALLED AFTER 7 DAYS
2-month loans may be renewed by calling
510 ~~(415)~~ 642-6753
1-year loans may be recharged by bringing books to NRLF
Renewals and recharges may be made 4 days prior to due date

DUE AS STAMPED BELOW

MAY 18 1992

JAN 2003

LD 21A-60m-4,'64
(E4555s10)476B

General Library
University of California
Berkeley

YB 3939